

Feux de détresse

Capron, Julien

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Julien **Capron**

Feux de détresse



CADRE NOIR

JULIEN CAPRON

FEUX DE DÉTRESSE

ROMAN

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

DU MÊME AUTEUR

Amende honorable

Flammarion, 2007

Match aller

Flammarion 2009

J'ai lu, 2011

Match retour

Flammarion, 2011

J'ai lu, 2012

Trois Fois le loyer

Flammarion, 2012

Mise à jour

Seuil, 2017

Points, 2018

DANS LA MÊME COLLECTION

Antoine Brea

Récit d'un avocat

William Gay

Petite Sœur la Mort

Clayton Lindemuth

En mémoire de Fred

Mimmo Gangemi

La Vérité du petit juge

Sam Millar

Au scalpel

Franz Bartelt

Hôtel du Grand Cerf

Thomas H. Cook

Danser dans la poussière

Jacky Schwartzmann

Demain c'est loin

Gordon Ferris

Les Adieux de Brodie

Cyril Herry

Scalp

Petros Markaris

Offshore

Parker Bilal

Le Caire, toile de fond

Sophie Chabanel

La Griffes du chat

Mike Nicol

Power Play

Renaud S. Lyautey

Les Saisons inversées

Joseph Kanon

Moscou 61

Benjamin Myers

Dégradation

Jacky Schwartzmann

Pension complète

Jean-Yves Martinez

Les Enchaînés

© L'Arche éditeur Paris 1958. *Ivanov* d'Anton Tchekhov.
Traduit du russe par Nina Gourfinkel et Jacques Mauclair

© Éditions du Seuil – janvier 2019

ISBN 978-2-02-139741-3

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

« Non, docteur, il y a en chacun de nous trop de rouages, de vis, de soupapes pour que nous puissions nous juger les uns les autres sur une première impression ou deux ou trois indices. Je ne vous comprends pas, vous ne me comprenez pas et nous ne nous comprenons pas nous-même. »

Anton Tchekhov, *Ivanov*, acte III, scène 6

À Sander Rang des Adrets

TABLE DES MATIÈRES

Titre

Du même auteur

Dans la même collection

Copyright

Dédicace

Vendredi 29 juin

Dimanche 1er juillet

Lundi 2 juillet

Mardi 3 juillet

Mercredi 4 juillet

Jeudi 5 juillet

Vendredi 6 juillet

Samedi 7 juillet

Dimanche 8 juillet

VENDREDI 29 JUIN



Désormais, ils se souviendraient de tout. Où ils étaient, ce qu'ils disaient, s'ils disaient quelque chose. Des détails s'estomperaient. Mais jamais ils n'oublieraient cette seconde. Le point où leur existence fut tranchée. Réussir. Ou apprendre ces proverbes qui font passer la pilule.

À Whittier, Alaska, l'écran s'alluma dans le noir. Helen se redressa. Battements de paupières. Pieds sur le sol. 3 h 48 du matin. Encore douze minutes à attendre.

La sélection tombait tous les 29 juin, à midi zéro-zéro, Coordinated Universal Time. Depuis dix ans, à cet instant précis, tout ce que la planète comptait d'inventeurs ambitieux, de théoriciens du futur, bref, tous ceux qui croyaient avoir la solution à nos problèmes, retenaient leur souffle.

11 h 49 à Abidjan. Sous l'horloge du réfectoire, Amadou, Amada et Moussa échangèrent un sourire. Ils avaient passé tant de leurs jeunes vies à implorer ces aiguilles. Mais pas plus cette fois-ci que les autres, elles ne voulurent rien entendre. L'air bourdonnait dans la chaleur. Il faudrait attendre onze minutes encore pour avoir le verdict.

The C. Cinquante mille candidats qui présentaient le projet d'une vie. Pensé sous tous les fuseaux horaires, nourri par toutes les cultures, rédigé dans toutes les langues. Un seul impératif : changer le monde. À l'issue d'un premier passage au crible, seules douze propositions étaient retenues pour la compétition officielle. Faire partie de ces douze, c'était déjà la gloire. Mais il n'y avait qu'un seul C-Project de l'année.

Irene avait vu la minute changer sur son téléphone. Puis ses yeux se cognèrent à un rayon de soleil. Elle rajusta ses lunettes noires et se tourna vers ses deux amies qui attendaient comme elle, les pieds posés sur la table, sur ce petit balcon de la banlieue d'Alicante. En dessous, la Méditerranée scintillait. Dans dix minutes exactement, les trois Espagnoles apprendraient peut-être qu'elles n'auraient plus jamais de vacances.

Les porteurs des douze projets sélectionnés étaient invités à suivre une semaine de préparation en vue de l'événement capital : le C-Show, soirée télédiffusée où on élisait le vainqueur. C'était un des événements les plus regardés de la planète. L'ensemble était organisé par le leader mondial de la sécurité informatique : loK. Cette multinationale était plus puissante qu'un État. C'était si vrai qu'elle avait décidé de s'affranchir de toutes les tutelles traditionnelles. Son légendaire fondateur et cerveau, Eduardo Sanchez Garcia, dit Duardo, s'en était assuré grâce à une idée qui avait inscrit loK dans l'imaginaire collectif et donné à l'entreprise, comme au concours qu'elle organisait, une aura légendaire.

Une salle de bains où s'émiettait la peinture, à Recife, État du Pernambouc. Il était 7 h 51 quand les jambes de Rafael cédèrent. Il parvint à s'asseoir sur le rebord de la baignoire. Sa vue se troubla. Une mauvaise sueur glaça son front. Le mal était revenu. Rafael pensa à ses filles. Rafael s'accrocha à son rêve pour tenir. Et s'ils étaient sélectionnés dans quelques minutes ? Et s'il pouvait les rendre riches juste avant de partir ?

Eduardo Sanchez Garcia avait grandi à Miami, dans le quartier de Little Havana. Fils d'un patron de bar, excellent meneur de jeu au basket, il avait décroché une bourse à l'Université Texas Tech. Là, il s'était révélé encore meilleur dans le cryptage informatique que dans le shoot à trois points. Il obtint brillamment son diplôme et revint en Floride installer sa start-up de solutions antivirus dans la paisible ville de Fort Lauderdale : loK.

Ce qui se passa ensuite peut se résumer en une phrase : c'est loK qui fut l'instigateur de ce qu'on a appelé l'Incroyable Floride, soit une Silicon Valley de la côte Atlantique. Mais le pionnier de cette ruée vers

l'Est devait être le premier à rebrousser chemin.

Le gouvernement des États-Unis, et plus particulièrement la National Security Agency, commença en effet à trouver anormal qu'un citoyen américain refuse de livrer des clefs de cybersécurité qui auraient permis à son gouvernement d'abattre ceux qui lui voulaient du mal. Il faut dire que plus on avait des activités sensibles, plus on avait recours aux services de loK.

Le conflit devint public, des camps s'hystérisèrent. La tuyauterie fiscale de Duardo, comme on l'appelait, commença à susciter l'intérêt du fisc fédéral. Très vite, une conclusion s'imposa au brillant entrepreneur : on ne peut à la fois se consacrer à la sécurité d'un réseau universel et rendre des comptes à une nation.

Les trois petits verres s'entrechoquèrent. Ichiro se laissa aller à rire. Il eut envie de desserrer sa cravate. Il faisait chaud dans la gargote de Tokyo où ils avaient pris place. C'était l'heure du dîner. Natsume et Sabura attendaient d'être resservis. Ichiro les contenta de bon cœur. Comme il le souhaitait, ils étaient réunis tous les trois à l'approche de l'heure fatidique. Et ils trinquaient au whisky à la mémoire de leur maître.

Duardo aimait raconter comment il avait eu la révélation. Il faisait son jogging sur la plage. Des maisons colorées défilaient dans son dos. Les vagues battaient dans ses oreilles. Il s'était arrêté soudain, le dessein formé dans son esprit. Ils allaient être libres. Enfin. Larguer les amarres.

Le lendemain, il faisait pleuvoir sur ses équipes un torrent de métaphores marines. Sous la déferlante se cachait un plan grandiose : délocaliser loK sur l'océan.

Paige poussa plus fort sur les pédales. Son GPS indiquait cinq minutes trente secondes pour parvenir à la galerie de Hackney où elle devait livrer les deux soupes aux algues et les trois sandwiches au chou rouge qu'elle portait dans sa besace isotherme. Le résultat serait connu dans sept minutes. Elle aimait autant être tranquille au moment où ça tomberait et pas coincée dans le trafic de Londres à aspirer du tuyau d'échappement. Le pire, ç'aurait été de se retrouver en pleine causette avec le client. Mais le cas était de plus en plus rare. Les gens

faisaient de leur mieux pour croire que leur déjeuner se matérialisait devant eux par magie et ils tenaient de moins en moins à s'appesantir sur les jeunes livreurs à vélo qui autorisaient ce miracle. Elle accéléra, grilla un feu mais elle calcula mal la distance et sa route fut coupée par un flux soudain de voitures. Paige lâcha un juron et fut bien obligée de freiner.

Duardo avait décidé d'embarquer son entreprise sur un de ces immenses paquebots de croisière qui sont de véritables villes flottantes.

L'opération prit deux ans. Il fallut mettre en place une logistique titanesque. Où que soit le navire, loK devait pouvoir proposer ses services à la totalité de la planète. Cela signifiait lancer son propre satellite, installer une immense ferme de serveurs dans la coque du navire et embarquer une centrale électrique de dernière génération à bord. Sans oublier tout le nécessaire pour faire vivre ensemble sur la mer les trois mille employés de l'entreprise, leur famille, et les quelque mille membres du personnel et de l'équipage.

Sur le plan humain, il fallut laisser partir les salariés qui ne voulaient pas de ce mode de vie radical et embaucher leurs remplaçants. Le projet commençait à s'ébruiter, les candidatures affluèrent du monde entier. Il ne resta bientôt plus qu'un détail à régler : trouver le bateau.

Silje finit sa bouteille format sport en une longue gorgée. Elle sentit l'eau glisser délicieusement dans son corps, sans savoir s'il s'agissait d'une sensation réelle ou d'une image mentale imprimée par la publicité.

— C'est tombé ?

Eirik avait passé la tête dans son bureau. Silje lui fit signe d'entrer et Eirik fit peser dans la pièce les ondes de ses deux mètres et de son torse de bûcheron. Ils se voyaient moins ces derniers jours. La faute, probablement, à cette nana d'à peine vingt ans avec laquelle Eirik sortait, paraît-il. Ça ne regardait pas Silje mais le fait est qu'il arrivait le matin de plus en plus chiffonné. On avait pourtant besoin de lui pour faire tourner le petit cabinet d'architectes qu'ils avaient ouvert avec une troisième associée dans le centre d'Oslo. Silje faillit faire remarquer à Eirik qu'il n'avait qu'à regarder sa montre pour savoir où

on en était. De toute façon, pourquoi en parler ? Douze chances sur cinquante mille... C'était absurde. Mon Dieu, il fallait voir les choses en face. Elle était bel et bien stressée. Sous l'œil rieur d'Eirik, Silje tâcha d'arrondir son humeur. Elle se contenta de répondre :

— Plus que six minutes.

L'*Excelsior*. Un paquebot transatlantique de trois cent quarante-cinq mètres de long, haut comme un immeuble de vingt-trois étages, capable de tenir vingt-sept nœuds de moyenne et abritant des cuisines où cent cinquante personnes pouvaient préparer de front quinze mille repas par jour. À sa sortie des chantiers de Saint-Nazaire, il était ce qu'on faisait de plus luxueux et de plus évolué technologiquement sur les mers ; le joyau d'un géant des croisières touristiques, avec cinq piscines, deux salles de bal, deux spas, un théâtre, un casino, un court de tennis, un hélicoptère... Duardo fit tout refaire. L'*Excelsior* devint dès lors le siège d'entreprise le plus cool au monde.

— Un petit sourire, s'il vous plaît.

Riwan se serra contre Nadia, qui se recula pour être sur la même ligne que Lounis. Dans le boîtier du photographe, les pixels fixèrent le visage du Liban d'aujourd'hui : une chrétienne, un sunnite, un chiite, bras dessus bras dessous sous les lambris de l'hôtel Orient et qui attendaient ensemble les résultats de leur candidature à un concours high-tech. Plus question de croyances, du passé, des rancœurs. Oubliées les violences trop graves pour ne pas en susciter d'autres.

La presse avait demandé à relater le moment où ils apprendraient le résultat, afin de raconter leur belle histoire, quelle que soit l'issue. On voulait les montrer en exemple à un peuple qui avait du mal à croire que l'union fait la force.

Le jeune reporter du *Soir* vint sourire au petit groupe et leur glissa :

— On va savoir dans cinq minutes !

Nadia, Lounis et Riwan se regardèrent. Confus d'avoir fait naître un espoir qu'ils étaient sûrs de décevoir.

Seize mois furent nécessaires pour transformer l'ancien palace sur mer en une multinationale du futur. Les cabines furent repensées pour loger des familles avec enfants. La petite école du bord s'agrandit pour

accueillir des centaines d'élèves, de trois à dix-huit ans.

Les open spaces remplacèrent les salles de bal. Deux piscines furent conservées mais les autres furent asséchées et leurs emplacements transformés en salles de réunion. La nourriture aussi fut reconsidérée. On garda les cinq restaurants d'origine mais on adapta leurs spécialités au goût du jour. Désormais, le végétarien et le sans gluten jouèrent les premiers rôles. De nouveaux chefs furent embarqués pour travailler les tonnes de fruits et légumes consommés quotidiennement, dont la fraîcheur était garantie par un renouvellement des stocks à l'escale chaque semaine. En plus de ces tables, toutes d'excellente qualité, il y avait une boîte de nuit, un pub à bières et un lounge spécialisé dans les cocktails.

Les premières années, on pouvait se déplacer librement à bord. Mais l'*Excelsior* était un lieu dédié à la productivité et à ce titre, on dut y établir quelques garde-fous. Le principal fut la création d'une carte individualisée, qui limitait, par exemple, les accès à certains lieux pendant les heures de travail. Cette carte était le prix à payer pour faire partie de l'aventure et arborer sur son CV le nom d'une des entreprises les plus prestigieuses au monde. C'était aussi une façon de protéger la santé des passagers dans un espace clos qui pouvait faire passer l'habitude d'une vie saine et de l'exercice. Ainsi, les calories consommées dans les dernières vingt-quatre heures et des informations de santé précises y étaient stockées. Par ce biais, l'équipe médicale pouvait priver une personne de nourriture grasse ou d'accès aux coins fumeurs. Les médecins avaient en outre un hôpital complet à leur disposition où ne manquaient ni une IRM ni une salle d'opération tout équipée.

En dehors des prescriptions thérapeutiques, c'est Duardo qui décidait des règles et des lois appliquées à bord, en concertation avec le conseil de l'*Excelsior*, où il siégeait avec les représentants des employés de loK, du personnel et le commandant du bateau. Au cas improbable où le système de limitation d'accès lié aux cartes individualisées ne suffirait pas à maintenir l'ordre, il existait une milice, les polos jaunes, tirée au sort chaque semaine parmi les passagers.

L'assistante s'effaça avec un sourire. Encore quelques pas et Lam ferait face à ses supérieurs de l'Institut polytechnique d'Hô Chi Minh-

Ville. Ils allaient reprendre son bilan point par point. Les crédits dépensés, le nombre d'élèves diplômés, l'impact en termes de publication et de réputation au sein de la communauté scientifique. Lam savait qu'elle n'avait aucune chance. Sa chaire d'économie de l'énergie serait supprimée dès ce soir.

Déjà, elle voyait luire le crâne des mandarins sous les néons qui leur donnaient un teint encore plus blafard. On avait gardé l'ameublement de la période communiste. Tout skaï et contreplaqué. Derrière les fenêtres, c'était le début de soirée.

Lam fit un timide sourire en s'asseyant au bout de la longue table. Elle se retrouvait entourée de juges qui avaient déjà décrété sa mort. La grâce ne pouvait venir que d'un miracle : la sélection de son projet d'application à The C. Pour le coup, elle deviendrait la personne la plus importante à avoir enseigné dans ces murs. Mais il ne fallait pas se faire d'illusions. Elle serait débarrassée du mirage dans quatre minutes.

L'*Excelsior* 2.0 appareilla pour la première fois un 29 juin. Duardo, ses plus proches collaborateurs et leur famille rentrèrent dans leur version de l'arche de Noé. Pendant sept jours et sept nuits, ils firent leur première traversée de l'Atlantique, entre l'île portugaise de Madère où se trouvaient les chantiers qui avaient réaménagé le bateau, et le siège historique de loK à Fort Lauderdale. Le huitième jour, le paquebot accueillait ses passagers.

Dès le lendemain, ils entamaient un premier tour du monde. Les côtes de Floride étaient encore en vue que Duardo eut une autre de ses fulgurances. On referait la traversée entre Madère et la Floride chaque année par commémoration. Pour permettre au monde de partager ce moment, on organiserait un concours autour des valeurs d'innovation et de liberté. Et ses disciples, d'où qu'ils viennent sur la planète, seraient invités à le rejoindre pour se lancer avec lui sur l'océan du progrès.

— Ekram ! Sadar !

Leurs regards s'étaient à peine croisés. À l'opposé l'un de l'autre dans le hangar quadrillé de galériens comme eux, un par écran, ils avaient voulu se faire signe. Mais Hita, la surveillante, les avait surpris. Elle coupa leur connexion, sans autre forme de procès. À

17 h 57. On était en Inde, dans les faubourgs de Bangalore. Ekram et Sadar gagnaient leur vie en faisant du clic dans cet atelier qui vendait des évaluations positives ou négatives à cette économie mondiale où la réputation était devenue la matière première. Mais Ekram et Sadar avaient inventé un concept. Ils avaient monté un dossier pour The C. Juste avant de l'envoyer, Hita les avait pincés. Elle avait exigé d'être inscrite comme conceptrice avec eux, sous peine de les faire licencier pour usage du matériel de l'entreprise à des fins personnelles. Ils avaient été obligés d'accepter. Depuis, elle les tourmentait d'encre plus près. C'est pour être la seule à connaître le résultat qu'elle venait de suspendre leur accès au web. Ils avaient été stupides de lui en donner le prétexte.

Duardo était un gourou de la tech. Sa recommandation suffisait à lever dans la seconde des millions de dollars d'investissement. Un prix remis par ses soins était donc inestimable. C'est évidemment lui qui trouva le nom du concours. À ses yeux, « The C » avait le mérite de rappeler *sea* tout en suggérant *cruise* (croisière) et *contest* (compétition).

La mer grognait non loin, les étoiles étaient au-dessus d'eux. À Kirney, Wellington, New Zealand, Caitlin, Talia et Hailey se serraient les uns contre les autres. Caitlin tenait son mobile devant eux. Plus que deux minutes avant minuit. Ils n'osaient plus parler mais ils riaient nerveusement. Ils avaient réussi à tromper la vigilance de leurs parents. Ils étaient ensemble. Ce soir, il leur semblait que leurs vœux et l'univers écrivaient la même musique. Jamais ils n'oublieraient cette seconde, qui serait pour toujours celle de leurs dix-sept ans.

Les détails de l'organisation furent très vite arrêtés. L'examen des nombreuses candidatures serait réparti entre les douze services de l'entreprise – de l'infrastructure logicielle au marketing, en passant par le juridique. Chacun élirait son champion pour le concours proprement dit. Les douze équipes sélectionnées seraient prévenues par un mail le 29 juin à 12 heures UTC. Elles rejoindraient ensuite l'*Excelsior* pour une semaine de traversée rituelle, de Madère à Fort Lauderdale, qui s'achèverait par l'apothéose du C-Show.

Cette année, c'était la dixième édition de The C. Et tout le bateau

attendait avec une particulière excitation le moment où on quitterait les quais de Funchal.

Devant Robin, mise sous cadre sur le bureau, dans la lumière de cette grande pièce coincée dans le 15^e arrondissement de Paris, il y avait une photo de lui posant avec Duardo, juste après sa victoire. Robin avait remporté la première édition de The C dix ans plus tôt. Depuis, il avait fondé eVal et fait fortune. Le monde entier connaissait Robin Batz. Ce qui ne l'empêchait pas d'être nerveux.

Il se leva.

Peut-être, dans une minute, un mail tomberait et il serait la première personne à être sélectionnée deux fois pour The C. Ou ce serait le silence et il aurait eu tort de remettre son titre en jeu. Non. Il était entrepreneur. Il devait chercher le danger. Trente secondes. Il s'arrêta. Il tendit l'oreille. Son cœur cognait dans sa poitrine.

Ce fut un rien. Une vibration. À Bangalore, à Abidjan, en Alaska et au Vietnam, des yeux s'arrêtèrent. Des lèvres tremblèrent. Un cri jaillit. Hémisphère Nord, hémisphère Sud. Midi, minuit, 4 heures, 13 heures. Le soleil brilla au zénith. Il effaçait du sol les ombres et les doutes. Le bien, le mal, les « mais », les « car ». Il n'y eut plus que des corps au miracle d'une chance. La vie s'ouvrit comme une mer rouge. Il fut midi.

DIMANCHE 1^{er} JUILLET



Mais quel con. Léandre attendit que le téléphone se taise. Appel de Robin. Midi et demi. Pas question d'articuler une parole. De faire un geste. Il mit cinq minutes à taper : « J'arrive. » Il était écrabouillé par les quarante degrés qu'il devait faire dans la chambre, malgré les volets fermés. Il suait déjà à grosses gouttes.

Il se mit debout. Non. Jailli du ventre, un malaise le recloua au lit. Il se sentit partir. Est-ce ainsi qu'il allait mourir ? Ce matin ? Si jeune ? S'accrocher. Il y a encore un an, il aurait pu se dire : on ne meurt pas d'avoir trop bu la veille. Mais il avait quarante ans maintenant. Ça devenait possible.

Sa respiration se calma un peu. L'orage s'était transformé en une menace sourde. Léandre avait l'habitude de ces cuites et il savait que cette note d'angoisse ne le quitterait pas de toute la journée. Et tout ça pour quoi ? Quatre heures d'agitation qu'on appelait, un peu vite, une « bonne soirée ». Mais quel con.

Qu'est-ce qu'il allait faire ? C'était comme si le temps qu'il avait passé au lit avait eu l'effet opposé à celui escompté. Comme s'il avait contredormi. Un autre jour, il aurait essayé de se recoucher. Mais là ce n'était pas possible. Il arriva à se mettre enfin debout.

Jeté dans un coin de ses neurones, roulé en boule, le programme de ce dimanche émergea. Quoi, déjà ? Prendre l'avion dans une heure. Hein ? Attends, laisse-moi réfléchir une seconde : jamais de la vie. C'était complètement impossible. Et pourtant. Ils en avaient parlé hier. Si Léandre ne venait pas, ils ne seraient pas trois, et s'ils n'étaient pas trois, leur équipe serait éliminée de The C. Le règlement était sans équivoque. Chaque projet devait envoyer une délégation de trois membres pour la semaine de préparation à bord de l'*Excelsior* et pour le C-Show du samedi soir. Pas un de plus, pas un de moins.

D'ailleurs, si Robin l'avait appelé, c'est qu'ils devaient déjà

l'attendre. Au moins, Léandre avait fait sa valise la veille. Il suffisait qu'il attrape ses fringues d'hier et qu'il s'enfonce dedans. Où elles étaient ? Ah, il s'était certainement désapé dans le salon. Pour pas déranger Perrine. Tu parles. Elle avait dû prendre les jambes à son cou dès son premier ronflement. Scènes de l'homme idéal.

Léandre fit quelques pas hors de la chambre et se prit le poing du soleil en pleine tronche. Les trois fenêtres de son salon donnaient sur une place dégagée du 15^e arrondissement de Paris. Ce qui n'était pas une bonne chose, là, tout de suite. À force de battre des paupières, Léandre croisa l'œil déçu de sa femme. Ce matin comme tous les matins, Perrine était brune, Perrine était belle, Perrine était fraîche. Comme souvent, elle regardait une de ces comédies où la copine rigolote finit avec le beau gosse. Une façon comme une autre de se venger de sa semaine à rédiger du contrat public au ministère de l'Agriculture.

— Tu vas où ?

— Tu sais. Le boulot. Le bateau. Partir...

La voix qui sortit de Léandre était confuse et pleurnicharde. Perrine était assez fine pour ne pas se fâcher sur le moment. Elle profiterait d'une occasion plus propice pour lui expliquer ce qu'elle pensait de se mettre dans des états pareils. En tout cas, elle n'oublierait pas. Aucune chance.

— Tu prends une douche. Tu changes de vêtements.

Ce n'était pas crié, mais il ne pouvait pas dire qu'elle lui laissait le choix.

Léandre sortit de l'immeuble en tirant une petite valise à roulettes. Il avait les cheveux encore mouillés, mais cela ne lui donnait pas l'impression d'être propre ou d'être frais. Son visage lui semblait enfermé dans un four. Une belle lumière jouait pourtant avec les arbres de la rue Paul-Barruel. Allez, dans quelques heures, le vent du large le ressusciterait. Mais d'ici là, il devrait survivre. Sous les yeux des deux autres. Ils allaient lui parler. Ils voudraient peut-être même travailler. Doux Jésus.

Il se sentait tellement coupable. La veille au soir, il s'était dit : prudence. Il ne s'était autorisé que quelques bières artisanales pour aller avec le poulet tikka massala. Mais deux de ses potes étaient près de chez lui. Ils avaient appelé et il avait dit : « Tiens, y a un bar, le

Monclar, qui vient d'ouvrir, pile au bout de ma rue. » Le reste, c'était quelque chose comme dix-huit mauvais choix. Commander ou ne pas commander ? Laisser son pote formuler son avis sur le gouvernement ou intervenir au nom de la vérité ? Encourager l'autre à développer son histoire familiale ou dire « Navré, il se fait tard » ?

Il n'avait qu'à traverser la rue pour rejoindre le siège de la boîte qu'ils avaient créée avec son frère Robin et la jeune Sixt quelques mois auparavant. C'était une drôle d'aventure, après les vingt ans qu'avait passés Léandre dans le journalisme et les trente-cinq de franche inimitié entre les deux Batz. Difficile d'imaginer des caractères plus opposés. Les gens prenaient en général Robin pour l'aîné.

Leur société s'appelait la Mise à Jour. Ironie du sort, elle était installée dans la maison où ils avaient grandi, dans le quartier Vaugirard. Robin avait tout fait refaire dans le style start-up dernier cri. Il y avait des frigos connectés, des machines qui s'autoéteignaient en cas de piratage, et puis un billard et un baby-foot.

Léandre avait à peine fait quelques pas que son portable vibra dans sa poche. Ce con de Robin qui le harcelait, sans doute. Avec humeur, il jeta un œil. Ce n'était pas Robin. C'était une alerte eVal. Un vert.

Le monde ne vivait plus qu'au rythme de ces macarons qui s'affichaient sur les mobiles. Il s'agissait d'évaluations conçues sur la signalétique des feux tricolores : vert pour c'est très bien, orange pour mouais bon bof et rouge pour pas du tout. Tous ces votes se traduisaient dans une moyenne en temps réel qui constituait la nOte d'une personne à proprement parler. Cette nOte avait pris une importance tyrannique. Difficile de trouver un boulot ou un rendez-vous d'un soir en étant en dessous d'orange. eVal était l'application la plus utilisée au monde. Un détail : son inventeur n'était autre que Robin Batz, le frère et nouvel associé de Léandre.

Les votes étaient complètement anonymes et il se demanda qui avait pu lui envoyer ça à un moment pareil. Il entendit une voix. Il se retourna. Quatre étages plus haut, Perrine était au balcon de la cuisine, leur petite Eugénie dans les bras. Il comprit que c'était elle qui lui avait adressé ce signe tendre et un peu narquois ; surtout quand on savait que le boulot de la Mise à Jour en général et de Léandre en particulier était d'aider les gens dont la vie était détruite par la nOte. Quand quelqu'un devenait un paria parce que sa moyenne numérique le mettait au ban de l'humanité, et à condition que cette personne ne

vienne pas de commettre une chose abominable, la petite équipe enquêtait. S'ils découvraient que l'évaluation était injuste, ils intervenaient pour la faire remonter. Dans leur terminologie, ils disaient qu'ils la « mettaient à jour ».

Léandre fit un petit signe à sa femme. Le chat Iseult pointa son museau. Il ne les avait jamais quittés depuis la naissance d'Eugénie. Il se résigna à poursuivre son chemin. Quand il se détourna, il aperçut, garée devant la boîte, une Rolls assez large pour bloquer la rue.

La voiture s'arrêtait et redémarrait aux feux avec une souplesse parfaite et Léandre lui en savait profondément gré. La clim du palace roulant lui faisait du bien, mais il gigotait quand même de loin en loin, comme pour se convaincre qu'il était encore en vie. Le chauffeur en costard le surveillait, l'air de rien. Et le carrosse glissait dans Paris, vidé par le dimanche et la chaleur.

Il eut un regard pour Sixt, qui s'était assise dos au trafic sur la banquette somptueuse de cette bagnole de maître. Elle portait une robe d'été bleu pâle et sa chevelure blonde faisait ressortir son hâle. Elle lui sourit avec bienveillance. Les façades se succédaient comme le décor d'un rêve. Robin, à côté de Léandre, s'affairait sur son portable. Il était tout frais dans son costume crème. Avec ses cheveux châains ondulants bien parfaits. Son corps sculpté. Ses lunettes de soleil. Connard.

Léandre eut soudain la sensation d'avoir un carton enflammé dans la bouche. Il avait du mal à articuler mais il réussit à se faire indiquer l'accoudoir sous lequel un minifrigo contenait des bouteilles d'eau et du champagne. La tentation du mal par le mal le saisit quand il vit une bière perdue en dessous. Mais il allait même trop mal pour cet expédient.

Il avait retenu deux choses sur la gueule de bois. Le foie devait travailler une journée, voire plus, pour guérir progressivement l'organisme. Et une des causes du malaise venait du fait que le corps attaquait les réserves d'eau du cerveau. Il n'eut pas du tout envie de s'attarder sur tout ça. Mais il commença à téter nerveusement sa San Pellegrino.

Son regard et celui de son frère se croisèrent. Léandre haussa les épaules en que-veux-tu-que-je-te-dise. Robin se reconcentra sur son écran sans commentaire. Encore quelques gorgées et la Rolls entra

avec suavité dans l'aérodrome du Bourget. Des barrières se levèrent à leur passage comme des sabres de gardes républicains. La portière de Léandre s'ouvrit sur le tarmac brûlant. Et sur le jet qui allait les conduire au beau milieu de l'océan Atlantique.

S'il y en avait un qui n'était pas impressionné par le luxe, c'était bien Robin Batz. En admettant qu'il fût moins riche que le grand manitou de loK, le fameux Duardo, ce ne serait que d'une poignée de millions. Et encore. Ça c'était seulement après que sa femme l'eut quitté en emportant la moitié de sa fortune.

Robin nOta vert l'hôtesse et le commandant du jet qui venaient de les accueillir et dont les pages eVal s'étaient automatiquement affichées sur son mobile. Il sacrifiait ainsi à un rituel de courtoisie récent et qui signifiait à peu près : je pars du principe que je n'aurai pas à vous donner de rouge, je renonce donc à mon vote du jour à votre sujet pour vous donner une évaluation positive. En effet, une même personne ne pouvait nOter une même page qu'une fois par jour, pour éviter les cabales et le harcèlement.

Robin Batz était lui aussi un gourou de la technologie. Plus jeune que Duardo, plus européen et plus distingué. Moins sympathique, peut-être. En tout cas, il était, quoi qu'on en dise, le concepteur d'une application utilisée universellement et qui avait créé ses propres règles de politesse. Il avait révolutionné la vie. Et c'était cette innovation exceptionnelle qui lui avait valu, il y a dix ans jour pour jour, de monter à bord de l'*Excelsior* pour la première fois, un chaud jour de juillet comme celui-ci.

Dès cette seconde, sa célébrité et sa richesse avaient explosé. En quelques mois, consulter sa nOte était devenu un réflexe aussi courant que regarder ses mails. Chaque homme, chaque chose portait virtuellement ce macaron. Robin en était certain, son invention avait contraint la majorité des gens à s'améliorer. Fini, les incivilités de tout registre. Muselées par la sanction anonyme qui planait en permanence au-dessus de leur tête.

Bon, il y avait aussi un revers à la médaille. Une forme de pression sociale un peu pénible. Des gens pas vraiment coupables qui se retrouvaient avec des rouges pour de mauvaises raisons et qui perdaient leur emploi. Sans recours. Certains allaient jusqu'à dire que la vie était devenue un jugement dernier en direct. Oppressant et

infernale. C'était notamment la thèse de son frère Léandre, qui ferait mieux de consacrer ses efforts à arrêter de picoler. Mais soit. Qu'à cela ne tienne. Robin avait décidé de prendre tous ces gens au mot et de se lancer dans une nouvelle croisade : corriger les effets pervers de son invention. Pour cela, il avait embauché Léandre et Sixt et créé la Mise à Jour. Et c'est pour la création de la Mise à Jour qu'il était sélectionné une deuxième fois à The C. Ce qui était d'autant plus fort qu'elle n'introduisait pas d'innovation technologique à proprement parler.

Il est vrai que des facteurs extérieurs avaient aidé Robin à se remettre en question. Par exemple quand son conseil d'administration s'était retourné contre lui et que sa femme lui avait pris son poste de PDG. Qu'il s'était fait virer de sa propre boîte. Alors oui... Après tout... Cette histoire d'explosion du taux de suicides avait peut-être un vague fondement.

Robin avait conçu le logiciel qui faisait tourner l'application. Il y avait caché des lignes de code connues de lui seul, qui lui donnaient le pouvoir de la mettre hors service en quelques secondes. Cette précaution lui permit de tordre le bras à eVal, contrainte d'inclure sa nouvelle initiative. Le système était simple : ils enquêtaient quand une nOte semblait injustifiée. Ils présentaient ensuite leurs conclusions à un jury de volontaires. Ce jury décidait alors de mettre ou non la nOte à jour et, dans le cas où la Mise à Jour était décidée, elle était publiée sur la page de la personne réhabilitée avec une brève explication.

Avec tout ça, personne ne pouvait plus prétendre que Robin n'était qu'un mec qui prospérait sur le malheur de ses contemporains. C'était un véritable innovateur, soucieux du bien de l'humanité. C'est ce visage-là qu'il allait maintenant montrer au monde. Quand l'avion quitta le sol, il sentit que commençait pour lui une nouvelle ère.

Quand l'appareil fut stabilisé, l'hôtesse s'approcha de Léandre qui tassait sa souffrance dans le creux de son siège.

— Un jus de tomate ? Je peux aussi vous faire un Bloody Mary si vous voulez.

Une ruse connue pour lendemains difficiles. Léandre fut à nouveau très tenté. Le vol avait encore aggravé son malaise, et sa tête était comme prise dans un étau, résultat, pensait-il, d'une augmentation de sa tension artérielle en altitude. Il allait céder à l'appel de la vodka

quand il pensa à Perrine. À Eugénie dans ses bras sur le balcon. Merde, il ne pouvait plus faire n'importe quoi. Sa petite fille était née très prématurée et elle allait probablement rester aveugle toute sa vie. Alors, il pouvait bien résister à une gueule de bois.

Il se condamna en conséquence à un jus de tomate et s'occupa l'esprit en allant chercher sur Internet quelque chose qui l'aide à s'en sortir. Car, c'était décidé, il allait arrêter de boire. Complètement. Fini les conneries. Et le mojito des vacances ? Ce petit goût de rhum et de citron vert mélangé aux embruns ? Tant pis. Léandre trouva une application : Faire Sans. En fait, un simple compteur de jours, de minutes, de secondes qu'on enclenchait quand la décision était prise et pour se dissuader de revenir en arrière. Léandre appuya sur l'onglet : « Commencer le défi ». C'était parti pour toute une vie sans toucher à la gnole. Le temps se mit à défiler, sans saveur particulière. Puis l'hôtesse posa devant lui un plateau avec des blinis, du saumon, son jus de tomate et du sel de céleri. Il but une gorgée. La sensation, salée et fraîche, lui fit du bien. Allez, il s'en sortirait. Il suffisait de laisser son foie le retaper. Plus que vingt heures et des poussières.

Sur l'écran fiché dans l'appui-tête, l'icône du jet avait dépassé Bordeaux. Le vol était morose. Les frères Batz restaient à part. Sixt avait eu Robin hier au téléphone et elle savait qu'il s'était mis en tête de gagner The C une seconde fois. Ils étaient conscients des failles de leur dossier. Il est vrai qu'ils ne faisaient qu'adapter à leur cause des méthodes éprouvées par les détectives privés et les cours de justice. Mais ils avaient une autre carte à jouer : l'émotion. Ils devaient parler de ceux qui ne survivaient pas à eVal. Les femmes rejetées par leur famille. Les hommes licenciés. Les enfants écrasés sous les rouges concertés de leur classe. Tous ces condamnés à qui ils venaient enfin en aide.

Chacun était comme le roi chez Kantorowicz, chacun avait deux corps : le vrai et la nOte eVal. Les coups pouvaient se révéler mortels sur l'un comme sur l'autre et les enquêtes de la Mise à Jour faisaient face à des enjeux aussi cruciaux et des énigmes aussi ardues que les investigations sur les crimes de sang. Ils étaient les Sherlock Holmes d'aujourd'hui, examinant les vies à la loupe, scrutant la poussière de datas pour découvrir, par exemple, que ce jeune homme mis en congé de son poste d'infirmier à cause de sa mauvaise moyenne était en

réalité victime des votes obsessionnels de son voisin qui se vengeait de nuisances sonores imaginaires.

Selon Sixt, ils pouvaient gagner The C en se présentant comme un recours, avec compassion et détermination. Le mieux serait de raconter une histoire précise. Mais Sixt devait s'avouer que, dans la quinzaine de cas qu'ils avaient résolus depuis deux mois, il y avait beaucoup de malveillances minuscules et très peu de souffle propre à captiver les foules.

À l'exception de la première enquête. Celle qui avait tout déclenché. Pour sensibiliser le public à leur démarche, ils avaient essayé d'en tirer un livre, confié à un ami journaliste de Léandre. Dans cet ouvrage, Sixt avait surtout découvert que le type la prenait pour un objet sexuel, qui était en même temps une hackeuse capable d'effacer toutes les barrières informatiques et de citer Leibniz dans le texte. Ce qui était exagéré. Certes, elle était agrégée de philosophie, spécialisée dans les relations entre les paradigmes de fiction et les outils existentiels. Il était également vrai qu'elle était née dans une famille qui avait appartenu à l'aristocratie française quand celle-ci existait encore. Dernier fait exact : elle avait vingt-six ans. Mais le reste était littérature.

Sixt tenta de réfléchir à la meilleure façon de raconter l'affaire, mais elle n'arrivait pas à se concentrer. Elle n'avait pas osé refuser de venir. Elle aurait dû s'expliquer auprès des deux frères. Et l'icône du jet avançait à toute allure sur l'appui-tête. Et, coincée en plein ciel, elle fonçait vers la menace. Elle allait retrouver Kim. Il était désormais chef de la sécurité informatique de loK, l'entreprise qui les invitait à rejoindre son bord. Kim savait beaucoup de choses compliquées sur Sixt. Kim pouvait la faire souffrir. Pourtant, elle n'avait pas envie de faire machine arrière. Elle avait un peu peur. Mais elle éprouvait surtout une impatience malsaine et brûlante.

La piste de l'aéroport Cristiano-Ronaldo de Madère était célèbre parmi les fans d'aviation pour être particulièrement ardue : un court dos d'âne au milieu de collines pelées, avec des points de freinage impitoyables et aucune distance de rattrapage. Le pilote était la plupart du temps contraint à une brusque inversion des gaz, qui plaquait les passagers à leur siège. Il en fallait beaucoup moins pour raviver le malaise de Léandre. Les minutes nécessaires au parking de

l'avion, à l'installation de la passerelle et aux adieux du personnel navigant semblèrent des siècles au jeune quadragénaire. Enfin, il put sortir et recevoir en pleine face le soleil tonitruant de cette miette d'Europe tombée au large de l'Afrique.

Un énorme 4 x 4, noir des roues aux vitres, les attendait, moteur en route. Montés à bord, ils se laissèrent conduire dans des paysages sucrés par l'été. Des fuchsias explosaient de couleurs en dégringolant des fenêtres. Robin aspira le plaisir de se trouver là, protégé de la canicule par la climatisation, lancé vers une nouvelle victoire.

La conduite sportive du chauffeur et la topologie montagnaise de l'île n'avaient en revanche pas de quoi ravir Léandre. Il n'arrêtait pas de changer de position. Se passait la main dans les cheveux. Serrait les poings. Se repassait la main dans les cheveux. Robin eut pitié de son frère. Il savait de quoi on a besoin dans ces cas-là : de moins de pression. Il lui glissa :

— OK, on va leur dire que tu as le mal de mer. On te range dans une cabine, et tu vas récupérer. Au pire, tu taperas dans le minibar.

— Non, je me suis promis...

— Ça va le faire. On se serre les coudes.

Léandre laissa passer un silence. Il était cueilli par la gentillesse de son cadet.

— Merci, mec.

Robin balaya l'effusion d'un geste. L'alcool avait toujours rendu Léandre sentimental. Il se concentra sur l'océan qui venait à leur rencontre avec tout son ramdam cosmique de sel et de vent. Puis, au détour d'une rue qui serpentait vers Funchal, derrière des stores rayés et des quais à filets rouillés, il apparut. *L'Excelsior*.

À mesure que la voiture approchait, sa masse énorme avalait les flots autour de lui. Une vitre, haute sur l'eau, éblouit Robin et lui fit fermer un instant la paupière. Puis une tache rouge se précisa qui devint la haute cheminée du bord. Les deux énormes bulbes des antennes satellites. Sur les flancs, les capsules orange des canots de sauvetage. La coque noire et l'immense loK écrit en blanc sur le quadrillage des hublots. La proue qui signait le bâtiment en lame de couteau.

On voyait des palettes de victuailles entrer dans les cales. Dans un instant, eux aussi seraient avalés par le navire. Léandre et Robin Batz, Sixtine de Montaigu. La Mise à Jour. Pour sept jours, pour sept nuits,

dans le ventre de la bête.

Leurs valises roulaient derrière eux sur le quai qui s'étirait à n'en plus finir. Léandre se traînait à son rythme de zombie. Juste avant de s'engager sur la passerelle vers le bateau, il s'arrêta pour envoyer un message à sa femme. Le règlement de The C stipulait qu'aucun candidat ne pouvait communiquer avec l'extérieur pendant la durée du concours. Un pare-feu s'installait automatiquement, paraît-il, dès leur arrivée pour les en empêcher, qui s'effaçait, toujours à ce qu'il paraît, juste après l'annonce du gagnant. Certains disaient que c'était pour préserver le suspense autour du show. D'autres pointaient la célèbre paranoïa de Duardo. En tout cas, ça n'arrangeait pas Léandre qui aurait aimé rester en contact avec Perrine et Eugénie. Avant de s'infliger ce silence radio, il leur envoya une photo du paquebot et quelques mots de tendresse.

Dès qu'ils foulèrent la moquette épaisse et noire de l'*Excelsior*, ils eurent le souffle coupé. Une centaine de jeunes gens en polo blanc les entourèrent et les applaudirent. Une musique triomphale explosa dans les enceintes. Ils furent escortés dans un hall gigantesque où une jeune hôtesse attendait de les recevoir derrière un vaste comptoir en bois blanc, au-dessus duquel de grandes lettres en métal noir proclamaient : The Lobby. The C venait de commencer pour eux.

Robin, Léandre et Sixt se sentirent saisis par la poigne qui étreint devant les pyramides de Gizeh, les ruines de Palmyre, une toile de Pollock. Ils étaient dans un cercle haut de l'équivalent de vingt étages d'immeuble, formé par les paliers des différents ponts. Deux ascenseurs en verre étaient logés dans des parois qui s'effilochaient en membranes gothiques et s'achevaient dans la coupole qui fermait le plafond. Les proportions donnaient le vertige mais le lieu ne prenait sa véritable dimension que par le travail qu'avait réalisé sur toute la surface le célèbre artiste de street art Mysto. Il avait enfermé le lieu dans une immense toile d'araignée qui semblait avoir été tissée à l'encre de Chine et qui capturait dans ses rets une foule de motifs subtils en blanc sur noir. Cette fresque, qui suffisait à transformer l'*Excelsior* en œuvre d'art, avait pris six mois à l'artiste et ne pouvait se comparer, comme ne manquait jamais de le faire Duardo, qu'à la chapelle Sixtine.

Un jeune homme en polo blanc vint les trouver. Il avait des

cheveux bruns, un regard doux et le visage fin et avenant.

— Bonjour, je suis Chris et vous êtes la Mise à Jour. Bienvenue sur l'*Excelsior*. Je vais vous montrer vos cabines.

Son français était parfait. Il les précéda vers un pilier où il passa une carte devant un rectangle de métal noir. Une cabine en verre descendit le long de sa rampe et s'ouvrit devant eux. Chris les invita à entrer puis il appuya sur le bouton le plus haut du tableau. Pont numéro 13. Le Lobby s'éloigna sous leurs pieds et ils purent apercevoir, sur les paliers, des espaces de travail, des magasins, des restaurants, des cinémas, des salles de sport. Des dalles numériques diffusaient des bandes annonces de films. Tout n'était que lumière et transparence. Le bleu de la mer et le soleil se glissaient en traits d'union. Chris commenta :

— Dès sa construction, l'*Excelsior* a été considéré comme le plus beau des paquebots transatlantiques. Nous l'avons un peu amélioré.

L'ascenseur déboucha sur un mur blanc frappé d'un 13 noir au pochoir. Avec un petit sourire, Chris ouvrit une porte de verre et ils débouchèrent sur les ponts extérieurs.

Le vent de l'océan vint leur apporter l'horizon. Ils emboîtèrent le pas de leur guide, qui évoluait sur les parquets de tek briqués. Ils découvrirent de tous leurs yeux un grand solarium à transats, une immense piscine olympique couverte sous la cheminée rouge, un pont où on promenait des chiens, une paillote en plein air spécialisée dans les cocktails. Ils croisèrent quelques employés de loK en polo de couleur qui leur firent des signes amicaux. Ils s'effacèrent devant une jolie femme qui pilotait une poussette à deux places. Des groupes d'enfants couraient en riant.

Chris s'arrêtait pour leur expliquer qu'ici, il y avait un bar à chats ; plus loin, que les quelques rangées de bacs à potagers avaient une visée essentiellement éducative. L'ancien court de tennis avait été converti en parc, avec bac à sable et toboggan.

Ils étaient revenus à leur point de départ. Chris les amena dans un long corridor feutré où s'alignaient une quarantaine de portes sur un seul côté. Tous les candidats à The C étaient logés ici, ce qui signifiait qu'ils avaient tous un balcon sur la mer. Au ton gourmand qu'utilisa Chris pour leur donner ce détail, Léandre se dit que la situation des cabines devait être un puissant marqueur social à bord.

Sixt, Robin et Léandre purent découvrir leur logement pour la

semaine. Chacun avait droit à une cabine identique : une chambre luxueuse avec un grand lit, des meubles design, une grande télévision avec unité de divertissement vidéo installée. Comme pour le reste du bateau, tout était noir et blanc. La salle de bains proposait une vaste douche à l'italienne. Mais l'élément le plus précieux de cet ensemble était en effet le balcon, où une chaise longue les attendait.

— *L'Excelsior* reprendra la mer bientôt. Après, je vous accompagnerai au loK Theater, pont numéro 3, où l'équipe vous souhaitera la bienvenue et où on vous donnera le programme de ces prochains jours.

Chris regarda l'heure.

— Je dois vous quitter quelques instants. Prenez le temps de bien vous installer. Et n'hésitez pas à m'appeler pour tout besoin.

Regroupés dans la dernière cabine qu'il leur avait montrée, celle de Léandre, les trois invités découvrirent que le numéro de Chris s'était affiché automatiquement sur leurs portables. Chris fit demi-tour après quelques pas.

— J'oubliais. Très important.

Il tendit à chacun une carte magnétique frappée du logo de loK.

— Ceci est votre clef. C'est également le sésame nécessaire pour faire marcher les ascenseurs et circuler sur le bateau. C'est enfin votre portefeuille à bord. L'argent n'existe pas sur *l'Excelsior*, seulement des crédits internes. Pour la semaine, vous disposez de l'équivalent de deux mois de dépenses d'un employé de loK, pas mal non ? Bref, cette carte est individuelle, ne la perdez sous aucun prétexte. Dans le cas contraire, appelez immédiatement le Lobby. Il suffit de décrocher n'importe quel téléphone du bord et vous serez mis en relation au bout de cinq secondes. Vous avez bien compris ?

Ils opinèrent.

— OK. Je vous laisse. À plus tard.

Il s'éloigna et chacun put aller dans sa cabine défaire sa valise. Léandre n'avait pas à se déplacer, il était déjà dans la sienne. Il s'assit sur le lit et profita de ses premiers moments de solitude depuis son départ de chez lui. Il se demanda s'il allait profiter du scénario mal de mer de son frère pour se cacher quelques heures. Il comptait en tout cas sécher la réunion au pont 3 dont Chris leur avait parlé. On verrait plus tard pour socialiser.

Cette décision le réconforta au point de le faire flancher sur ses

résolutions. Allez, il fallait prendre la vie comme elle était et trouver un coup à boire pour se remettre d'aplomb. Franchement, The C, la traversée de l'Atlantique, ce n'était pas tous les jours. Il serait irréprochable plus tard.

Ce raisonnement ficelé, Léandre se mit à sonder un peu les lieux. Mais, contrairement à ce que Robin avait supposé, il n'y avait pas de minibar.

Une sirène poussa une longue plainte. La cheminée de l'*Excelsior* fit claquer son sifflet sur Funchal. Par les enceintes, sir John Larrimer, commandant du navire, souhaita la bienvenue aux nouveaux passagers et annonça le départ. Léandre se glissa sur le balcon. Sous ses yeux, une lame de béton fila sur leur bord. À la proue, à la poupe, dans le sillage, une flottille de bateaux escortait le géant vers sa croisière anniversaire. On entendait des oiseaux crier dans le chenal. Une grande joie s'empara de Léandre. Il respira à pleins poumons ce voyage qui lui venait après des mois et des mois coincé à Paris. Il espéra partager un jour cette joie avec son Eugénie. Sa petite Eugénie de trois mois qui était enfin tirée d'affaire. Une larme coula, de vent et de bonheur. D'être un humain vivant sur la planète.

Tout ça serait tellement mieux en étant plus en forme. Allez, il fallait trouver l'endroit où on vendait de l'alcool ici. Il se mit en route, en oubliant de prendre sa carte. Il fut immédiatement rappelé à l'ordre. La porte refusa de s'ouvrir. Pas moyen de sortir de sa cabine sans ce sésame. Dis donc. Il alla récupérer le bout de plastique sur la table de nuit. Il trouva une plaque de métal semblable à celles qu'il avait vues un peu partout sur le bateau. Il y posa sa carte. Le claquement d'une porte qui se déverrouille. Il put enfin quitter sa cabine et s'engager dans l'étroite coursive, avec ses portes blanches et sa moquette noire.

— Hello.

Une quinquagénaire timide, venant probablement d'Asie, lui murmura ce salut gêné et disparut derrière une porte. Le mobile de Léandre vibra. eVal avait fait apparaître automatiquement la page de l'inconnue. Lam Dang. Hô Chi Minh-Ville. Vietnam. Léandre lui mit un vert pour être urbain. Il rangea son portable, puis il hésita entre aller vers la gauche ou vers la droite. Difficile de savoir. Les petites ampoules du plafond mélangeaient la pénombre plus qu'elles

n'éclairaient. Il sembla à Léandre que la lumière était quand même plus vive à gauche.

— Bom dia.

— Bonjour.

L'homme qui le dépassa avait les cheveux blancs et la peau cuivrée. Il avait l'air encore plus fatigué que lui. Le portable de Léandre vibra. Page eVal du monsieur. Un Brésilien. Nommé Rafael Nunes. Léandre lui donna un vert aussi puis rangea son portable. Il retrouva enfin le palier par où ils étaient arrivés avec Chris. Il jeta un œil au plan de l'*Excelsior* accroché au mur. Il lui semblait bien avoir vu quelque chose comme une épicerie en montant tout à l'heure. C'est ça. Deck 5 : Grocery. All right. Léandre passa sa carte devant la plaque pour appeler l'ascenseur. Un message s'inscrivit en noir sur le métal : « Access denied ». Ben quoi ? Peut-être n'avait-il pas posé le bout de plastique comme il fallait ? Il réessaya. C'est alors qu'un bruit cauchemardesque l'écrasa. Une alarme assourdissante s'était déclenchée. Léandre resta pétrifié quelques secondes. Il se disait : attends, tout ça pour une canette de bière ?

— Signal de détresse, signal de détresse, manœuvres d'évacuation en cours. Prière de suivre les ordres de l'équipage. Urgence. Urgence.

L'enceinte près de Léandre avait parlé français. Probablement un programme qui avait détecté sa présence et adapté la langue en conséquence. La porte en verre qui menait à la coursive s'ouvrit sur des gens qui devaient être des candidats comme lui à The C. Il y avait des jeunes et des vieux, des hommes et des femmes, des cadres bien sapés comme des geeks à capuches. Le mobile de Léandre n'arrêtait plus de vibrer et de lui proposer de nouvelles pages eVal à évaluer. Bizarrement, tous ces gens portaient de grosses vestes orange. Léandre aperçut son frère qui lui lança :

— Il faut que t'ailles chercher ton gilet de sauvetage.

Des hommes et des femmes en polo blanc, tout sourire, fermaient les angles et balisaient leurs trajets. Robin Batz suivait le flux en observant les autres concurrents. Pas de physique marquant. Aucun signe extérieur de supériorité intellectuelle. Rien à noter sinon l'appréhension de ceux qui semblaient croire que le bateau pouvait avoir vraiment quelque chose. Lui savait bien que ce n'était qu'un exercice.

La troupe d'une trentaine de personnes descendit des volées d'escaliers, traversa un pont, pénétra dans les flancs du paquebot. Tout était aménagé dans un esprit fonctionnel et contemporain, tout déclinait le code couleur noir et blanc. Ça et là, les motifs de la fresque du Lobby étaient reproduits sur le bord d'un meuble ou la tapisserie d'un fauteuil.

Léandre, guidé par Chris, avait fini par les rejoindre. Au détour d'un couloir, ils débouchèrent devant un perron intérieur avec une entrée à deux battants. Là, on les fit monter un escalier, s'engager dans un étroit corridor, pénétrer dans une pièce plongée dans le noir. Bientôt, on ne vit plus que la lumière émise par les écrans des mobiles. On entendait des notifications eVal retentir. L'application mettait en contact les candidats avec les personnes qui se trouvaient dans les environs immédiats. Elles étaient apparemment nombreuses. Et même très nombreuses. Beaucoup occupèrent l'attente en distribuant les verts. Léandre préféra poser des questions à Chris :

— C'est normal que mon badge ait été refusé par l'ascenseur ?

— Oui, on régule vos accès en fonction des heures. Par sécurité. No problemo.

— Ah OK. Mais, sinon, je voulais vous demander. J'aimerais m'acheter des rafraîchissements. Vous pourriez me montrer où il y a une épicerie après ?

— Pas la peine. Vous vous connectez à l'appli du bateau, vous commandez et cinq minutes après vous avez ce que vous voulez dans votre cabine.

— Ah OK... Merci.

— De rien.

En captant ce bout de conversation, Sixt se fit la réflexion qu'entre les accès contrôlés aux ascenseurs et cette réponse, on ne tenait visiblement pas à laisser les gens se promener à bord.

— Regardez.

C'est Robin qui attirait leur attention, en homme qui était déjà venu. La cloison en face d'eux se levait comme un rideau, révélant petit à petit l'immense scène et, au-dessus, le plafond en verrière du théâtre. Ils étaient dans une loge placée au centre de la salle et ils se regardèrent, impressionnés. Sixt rendit leur sourire aux trois jeunes Africains qui se serraient à sa droite et croisa le regard d'une jolie blonde derrière elle qui parlait une langue scandinave. Une musique

tonitruante retentit et une immense clameur s'éleva de l'orchestre. En se penchant un peu, Sixt vit ce spectacle saisissant : les quatre mille hommes, femmes et enfants qui vivaient sur le navire étaient en train de les applaudir à tout rompre. Ils portaient tous un polo et étaient répartis dans la salle en fonction de sa couleur. Une idée la traversa : Kim était dans la foule et la regardait en ce moment même.

Une jeune femme passait entre eux pour leur distribuer des écouteurs. Chris répondait à une question de Léandre :

— Sur l'*Excelsior*, il y a un code couleur strict. On doit porter un polo qui correspond à sa fonction. Par exemple violet pour le contrôle de gestion de loK, vert pour la recherche et développement. Mais aussi bleu ciel pour l'équipage ou jaune pour le maintien de l'ordre.

— Et vous, en blanc, ça correspond à quoi ?

— C'est juste pour la durée de The C, ça veut dire qu'on est dans l'organisation. Mais en temps normal je suis en rouge. Service marketing.

— Attends, vous vous trimbalez vraiment toute l'année en polo de couleur ?

Une voix explosa dans les haut-parleurs.

— Hello everybody !

Des hurlements de liesse répondirent au cri triomphal. Les polos blancs firent signe aux candidats de mettre leurs écouteurs. Chris précisa à Léandre :

— Pour la traduction.

Sur la scène, une jeune et jolie rousse en polo blanc, micro au poing, fit signe vers leur loge et cria de toutes ses forces :

— Bienvenue à nos nouveaux amis !

Elle laissa déferler une tempête d'applaudissements et d'exclamations enthousiastes avant de lâcher comme la meilleure nouvelle qu'on eût transmise depuis la création du monde :

— Je m'appelle Tiffany et je suis coordinatrice de l'organisation de The C !

Nouveau délire dans l'assemblée. Puis un ton en dessous :

— Vous avez déjà fait la connaissance de votre assistant particulier.

Chris adressa un sourire à la Mise à Jour et les autres polos blancs saluèrent leur équipe.

— Mais si vous avez une question, un problème auquel ils ne

peuvent pas répondre ou si vous voulez jute venir me dire « Hey Tiffany », n'hésitez jamais : je suis là pour ça !

Elle leva le poing et se laissa longuement acclamer. Elle avait des formes flatteuses et une peau très blanche. Il sembla à Sixt qu'elle avait déjà tapé dans l'œil de Robin Batz.

— Bravo, vous avez réussi votre premier exercice d'évacuation d'urgence. C'est un passage obligé pour bien commencer une traversée. Une info : si on était en train de couler pour de vrai, on se répartirait maintenant par ponts pour rejoindre les différents canots de sauvetage. D'ailleurs, regardez bien vos chefs de secteur. C'est eux qu'il faudra suivre si ça nous arrive.

Deux types en polo bleu ciel sur le côté de la loge leur firent un coucou de la main.

— Maintenant, on peut passer aux choses sérieuses ! On m'a confié la lourde tâche de vous donner toutes les infos, les petits gars de The C, mais on ne va pas rentrer dans les détails maintenant ! Il est 18 heures et à 19 heures pile, ce sera le Big Event de la journée : le dîner du commandant. Faites-vous beaux, vous allez rencontrer sir Larrimer. Mais attention, beau, ici, ça veut dire décontracté. Smoking et cravate interdits ! On n'est pas sur le *Titanic* !

Cette femme semblait à Sixt bien trop confiante dans ses effets.

— Un programme détaillé vous attend sur votre page personnelle dans l'application de l'*Excelsior*. Quoi ? Vous n'avez pas encore téléchargé l'application du bateau ? Oh ! C'est fait. Vous n'avez plus qu'à l'ouvrir, tout est déjà personnalisé.

Sixt, comme les autres, prit son mobile. Elle constata qu'en effet, il n'y avait qu'à ouvrir et tout était personnalisé.

— Un rapide point quand même pour que vous ne soyez pas trop perdus ! Dès demain, on commence à préparer le C-Show tous ensemble. Lundi et mardi, chaque équipe sera affectée au service de loK qui l'a sélectionnée pour la compétition et préparera avec elle son argumentaire pour samedi soir. Mercredi et jeudi, c'est parti pour le tournage des sujets de présentation pour le show, pour présenter chaque projet. Vendredi : répétition générale du C-Show ici même, au loK Theater. Et samedi, c'est le grand jour. Au menu : le déjeuner privé des candidats avec notre maître à tous, le grand Duardo, puis la grande soirée commencera à 21 heures pile, heure du bord ! J'oubliais : à minuit, pour l'un d'entre vous, ce sera la gloire

éternelle... Est-ce que vous avez tous bien compris ?

Acquiescement modéré.

— Est-ce que vous avez tous bien compris ?

Un cri un peu plus franc.

— On est au top ! Dès demain matin, 9 heures, les équipes rencontreront leur service attitré. Attention, notez bien : ici le service du petit-déjeuner s'arrête à 8 heures et demie.

Rires de l'assemblée, pour une raison ou pour une autre.

— Mais avant ça, ce soir, vous êtes tous à la table du commodore ! Est-ce que vous avez des questions ?

À la surprise de Sixt, Robin leva la main. Un polo blanc lui passa un micro et l'accompagna jusqu'à l'avant de la loge. Il y eut des chuchotis et des regards noirs. Il faut dire que le visage de Robin était célèbre dans le monde entier, ainsi que sa réputation de milliardaire très superficiellement humaniste.

— Est-ce qu'il sera possible de voir Duardo avant le déjeuner de samedi ?

Tiffany ne rata pas l'occasion et glapit, avant de répondre :

— Le gagnant de la première édition est parmi nous, mesdames et messieurs : Robin Batz !

Sixt perçut nettement des huées mélangées aux bravos.

— Cher Robin Batz, je comprends que vous ayez hâte de vous retrouver entre génies. Mais notre Duardo est très pris par ses réflexions sur la planète et l'avenir des technologies. J'ai peur que vous deviez attendre le jour J, désolée.

Léandre allait enfin pouvoir se réfugier dans sa cabine. Il posa sa carte, la porte se déverrouilla.

— Hi !

Un candidat qui venait de le dépasser. Bien sûr, sa page eVal s'afficha sur le portable de Léandre, ce qui lui rappela qu'il avait complètement négligé de noter celles qui étaient apparues au théâtre. Il ferait ça demain. Ça lui donnerait de quoi s'occuper pendant les réunions de préparation du show, qui seraient certainement aussi ennuyeuses que les autres réunions. Mais là, il mit quand même un vert à ce type. Francisco Golin. Un Chilien.

Léandre entra et se jeta sur son lit. Après six heures de lutte acharnée entre son cerveau et son corps, des milliers de kilomètres

parcours, il put enfin ouvrir l'appli de l'*Excelsior* sur son mobile, sélectionner Boutique, puis Épicerie, puis Boissons, puis Alcool, puis Bière. Il fit son choix parmi une offre plantureuse et s'octroya quatre canettes de cinquante centilitres d'IPA, qui avaient tout l'air de première qualité. À payer : cinquante crédits. Il en restait neuf mille neuf cent cinquante sur la carte. Magnifique.

Cinq minutes plus tard, on toquait à la porte. Un homme en polo noir lui tendit un petit sac en papier parcheminé par la condensation des canettes fraîches. Léandre remercia puis il sortit en jubilant sur le balcon. Autour, il n'y avait plus que l'océan et eux, mortels, flottant dessus. La journée basculait dans le soir, le soleil s'était fait plus doux. Il entendit le pschitt salvateur. Et, enfin, cheveux au vent, il s'offrit une longue rasade.

— ¡ Hola !

La tête d'une jolie trentenaire brune avait surgi de derrière la cloison de séparation. Une vibration. Une page eVal. Irene Medina. Alicante, España. Léandre appuya sur vert. Mais il avait longtemps attendu ce moment et il avait envie de tout sauf de socialiser. Il prit une expression vague avant de se tourner vers l'Atlantique. Au bout de quelques secondes, il fut pris de remords. Elle avait l'air sympa. Léandre résolut de faire un effort et dirigea de nouveau le regard vers elle. Elle était partie.

Un carillon sortit des haut-parleurs. C'était l'heure du dîner. Robin alla s'examiner dans la salle de bains. Son souci permanent de renvoyer une belle image. Et, plus confusément, le besoin de jeter un regard mélancolique au reflet qu'il avait laissé dans ce même miroir il y a dix ans, puisqu'on lui avait donné exactement la même cabine.

Rien n'avait vieilli. Pas un objet ne portait la pellicule de fatigue déposée sur les choses qui ont trop reçu la lumière. Mais sa joie à lui avait terni. Son œil ne promettait plus des lendemains si forts. Maintenant, ce n'était plus celle qui allait devenir sa femme, ce n'était plus Manon, mais son frère qui occupait la chambre à côté. Et il avait divorcé de celle dont il avait tenté de deviner les pensées, les attentes, les mouvements, de l'autre côté de ce mur. La victoire à The C il y a dix ans avait précipité leur amour. Juste après le show, ils s'étaient donné leur premier baiser, sur les ponts extérieurs. Ils avaient construit une fortune ensemble, une puissance. Maintenant, ils

évitait de s'adresser la parole. Tasser tout ça en lui. Mettre dessus son visage bien souriant, comme un verrou. Revenir. Gagner encore.

Robin s'arracha à son reflet et prit dans sa poche la carte qui lui permettrait de sortir. Il la posa sur le lecteur, la porte refusa de s'ouvrir. Il réessaya. En vain. Pour une raison ou pour une autre, il était enfermé.

Sixt posa sa carte sur la plaque une nouvelle fois. Toujours rien. Elle entendait des gens se presser pour aller dîner. Il devait y avoir une explication. Il n'y avait aucune raison que loK les confine dans leur chambre.

Elle prit son téléphone portable et tenta d'ouvrir l'application de l'*Excelsior*. Un message l'informa que son accès à l'ensemble des services du bateau était suspendu. On l'invitait à appeler le Lobby pour des informations supplémentaires.

— Je suis désolée, monsieur Batz, je ne peux pas vous dire.

La nuit tombait. Léandre était en ligne avec le Lobby.

— Vous ne pouvez pas me dire pourquoi notre carte ne marche plus, d'un coup ?

— Ce n'est pas qu'elle ne marche plus, c'est qu'elle est neutralisée. C'est la procédure quand on est rouge sur le bateau.

— Comment ça, rouge ?

— Votre nOte. eVal.

— Comment ça, je suis rouge ? La dernière fois que j'ai regardé...

Il vérifia. Elle avait raison. Le macaron sur sa page eVal affichait la plus mauvaise couleur possible. Léandre but une gorgée.

— Et notre participation à The C ?

— Elle est suspendue jusqu'à nouvel ordre. En tant qu'inventeur de la nOte eVal, vous comprendrez que nous fassions confiance à cet indice, monsieur Batz.

Une petite pique au passage. Robin était en ligne avec Tiffany, la grande coordinatrice survoltée de tout à l'heure. The C n'avait même pas commencé que ses chances de gagner étaient réduites à néant et sans aucune explication valable.

— Et qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

— Je ne sais pas. Nous devons en discuter avec l'organisation.

— Écoutez, c'est forcément une malveillance. Mon frère, notre associée et moi sommes passés rouge ensemble. D'un coup. En même temps. En plus, on était juste en train de se reposer dans nos cabines. Il y a forcément un problème, c'est impossible que ça reflète l'opinion de qui que ce soit. Vous devez nous réintégrer immédiatement.

— Pas sans une explication valable.

— Mais vous rigolez ? Vous n'avez pas besoin d'explication pour comprendre que nous ne méritons pas cette moyenne merdique tombée du ciel.

— Je ne sais pas, monsieur Batz, mais j'ai cru comprendre que votre Mise à Jour était spécialisée dans l'élucidation des notes bizarres. Si vous voulez réintégrer le concours, pourquoi ne pas comprendre par vous-même ce qui se passe ?

LUNDI 2 JUILLET



Personne n'était venu les libérer et ils étaient restés enfermés dans leur cabine toute la nuit. Ils avaient fini par s'endormir. Le matin, Robin s'était douché, habillé, parfumé comme s'il était certain de pouvoir sortir de sa cabine. Vers 8 heures, au moment précis qu'il aurait choisi normalement pour aller boire un jus de fruits avant une journée de travail, il prit sa carte. Il la posa sur le lecteur. Et, bien entendu, la porte resta verrouillée. Ils étaient toujours coincés dans cette situation incompréhensible.

Bien sûr, il les avait harcelés toute la nuit. Il voulait voir Duardo séance tenante. Ses interlocuteurs l'avaient renvoyé à des contraintes nébuleuses, des décisions à prendre avec toute l'équipe. Ils s'étaient d'ailleurs faits de plus en plus vagues dans leurs réponses. Éméchés. Le fameux dîner du commandant avait l'air super, merci beaucoup. Eux, on leur avait fait porter des sandwiches crème fraîche concombres. Encore merci. Et dire que Tiffany lui avait donné du « t'as qu'à enquêter », alors qu'ils n'avaient accès à rien, même pas à Internet. Ça ne rigolait vraiment pas d'être rouge à bord de l'*Excelsior*.

Reste qu'il était rongé par une déception d'une intensité étrange. Un vrai coup de poing dans le ventre. Qu'est-ce qu'il avait ? En s'asseyant sur le bord de son lit, entre les quatre murs qui semblaient se rapprocher de seconde en seconde, il se le formula. Il avait été renvoyé de sa boîte. Largué par sa femme. Là, il était à peine monté à bord qu'il se faisait virer de The C. Il était comme ces types qui arrivent au boulot un matin et le tourniquet ne s'ouvre plus. Jeté à l'extérieur de sa propre vie. Dans sa carrière de grand patron, combien en avait-il envoyé, comme ça, de l'autre côté ? Des centaines ? Plusieurs milliers ? Abracadabra : tu n'es plus rien. C'était son tour.

Il appela une nouvelle fois le Lobby.

— Votre cas est discuté en ce moment même, monsieur Batz, nous

vous tenons au courant.

Les heures s'écoulèrent avec une épouvantable lenteur. Parfois, Robin allait sur le balcon. La mer était indifférente sous le soleil. Le reste du temps, il imaginait ce qui se passait pour les autres. Il l'avait vécu il y a dix ans. La préparation du show avec les services. L'enthousiasme généralisé. L'émulation. Quelqu'un les privait de ça. Quelqu'un qui avait le pouvoir de leur imposer la pire note qui soit en un clin d'œil. Il fallait qu'ils comprennent comment. Ne serait-ce que pour prouver qu'ils étaient capables de percer à jour les cabales numériques. Ce qui était censé être leur boulot désormais.

Les enceintes diffusèrent un carillon. 13 heures. C'était le déjeuner. Dix minutes plus tard, on lui apporta des sandwiches, jambon beurre cette fois. Il mangea, seul, dans l'attente et le silence.

Il était plus de 14 heures quand il entendit frapper trois coups à la porte de la cabine. Chris, leur accompagnateur de la veille, fit son apparition.

— Bonjour. Désolé que vous ayez été bloqués comme ça. Mais j'ai une bonne nouvelle. Duardo veut vous voir.

Robin, Sixt et Léandre suivirent Chris dans l'*Excelsior*. Ils empruntèrent l'ascenseur, traversèrent l'extraordinaire Lobby, passèrent devant des boutiques, avalèrent des couloirs. Un hublot se découpait soudain qui faisait resurgir la mer. Les trois enquêteurs de la Mise à Jour se sentaient soulagés de pouvoir marcher après des heures à tourner comme des ours en cage. Ils étaient convaincus que le malentendu allait se dissiper.

Chris utilisa sa carte devant un lecteur. Ils purent entrer dans un sas exigu où il fit rejouer son sésame pour ouvrir la cabine d'un ascenseur. Quand Robin était venu il y a dix ans, il n'y avait pas de carte et l'*Excelsior* n'était pas ce labyrinthe high-tech ultra-sécurisé. Pourquoi cette forteresse ? Il avait dû arriver quelque chose, mais rien n'en avait filtré à l'extérieur.

Un interphone émit un « Go ahead ». L'ascenseur s'extirpa de la coque et s'éleva par les ponts extérieurs au-dessus de la mer. Comme une vigie mobile, l'habitacle transparent dominait l'horizon. Des milliers de pièces d'or pétillaient sur les vagues. Ils furent de nouveau à l'intérieur du bâtiment. Les portes s'ouvrirent sur une petite pièce à moquette noire. Un canapé, des fauteuils, une table basse et des

tablettes informatiques à disposition. L'antichambre de Duardo. Chris les pria de s'asseoir et disparut.

Robin prit une des tablettes. Elle s'éveilla à son contact. Un programme interne diffusait les vidéos en direct des différentes réunions en cours. Des employés de loK et des candidats à The C étaient assis autour des mêmes tables dans des salles vitrées. En pointant le doigt sur les petits carrés correspondant à chaque pièce, on pouvait entendre le son. Robin passait de l'une à l'autre. Les managers tenaient aux candidats les mêmes discours banals de durs à cuire :

— Hé, on se réveille, on est là pour quoi ?

— Le pitch le pitch le pitch. Si votre idée frappe pas tout de suite, c'est pas une idée.

— La question c'est : pourquoi vous ?

— C'est compliqué, faut préciser ? À la poubelle.

— Gagner, on a dit. On est là pour gagner.

Les voix sortaient de la tablette. Léandre et Sixt lui lancèrent des yeux interrogateurs. Robin allait leur expliquer quand Chris revint, accompagné du grand Duardo.

— Bonjour, Robin. Je suis ravi de te voir. Bonjour, vous devez être Léandre et Sixt.

Grand et mince, Duardo se présentait dans un polo manches longues noir, taillé sur mesure. Pour le reste, un profil d'oiseau, le cheveu encore brun, l'œil scrutateur, le teint de cuivre, Duardo avait une autorité naturelle renforcée par son goût de la parole rare et définitive.

Il les fit entrer dans une pièce qui reproduisait à l'identique un loft de Brooklyn. Il n'y manquait ni les poutres métalliques ni un mur de briques passé à la chaux. Dessus, on avait accroché une quinzaine de guitares classiques, depuis un exemplaire défoncé pour enfant jusqu'à un chef-d'œuvre de lutherie plus onéreux qu'un yacht. Léandre se serait bien approché pour les admirer, mais il n'en eut pas le temps. Il ne put louter en revanche, couronnant les instruments, un crucifix immense où un Christ d'albâtre éternisait sa mort.

À part cette cloison aveugle, la pièce était cernée de vitres. Les rayons fluidifiés par les ondes dansaient sur les visages. Il régnait dans la pièce un parfum d'orchidées.

Duardo leur désigna les banquettes qui flanquaient une table d'angle en ébène. Ils s'y glissèrent l'un après l'autre. Duardo s'assit le

dernier.

— Je suis désolé pour Kate.

Robin avait chuchoté cela sur le ton de l'amitié. Duardo avait eu le malheur de perdre sa femme un an plus tôt. Depuis, on disait qu'il n'avait pas ri. On disait beaucoup de choses sur l'homme qui régnait sur ce royaume jeté sur l'océan et détenait la clef des coffres virtuels où dormaient tous les secrets du monde.

— Merci, Robin. Je suis heureux que tu sois de retour. Ce qu'on t'a fait est inqualifiable.

Les deux hommes se parlaient l'anglais des affaires. Un serveur posa de grands bulbes de cristal devant eux. Il commença à y verser du vin blanc.

— Un puligny-montrachet. Vous allez voir.

Le bruit qu'il faisait en se versant dans les verres suffisait à inspirer le respect. Duardo était connu pour avoir embarqué une cave de trois mille grands crus dans l'*Excelsior*. Quand le serveur arriva devant Léandre :

— Excusez-moi. Désolé. Je peux vous demander quelque chose sans alcool ?

Léandre était revenu à ses bonnes résolutions. Le serveur, habitué, remporta son nectar.

— Je tiens vraiment à te remercier, Duardo. Je sais que c'est à toi qu'on doit notre sélection.

— Ne dis pas ça au service logistique, ils seraient vexés.

Leurs regards se croisèrent. Duardo ne souriait pas. Le serveur posa un liquide vert gazon devant Léandre.

— Ah ouais. Ça a l'air bon pour la santé.

Après avoir longuement savouré sa gorgée, Duardo prit un air encore plus solennel.

— Je vous ai fait venir parce que j'ai besoin de vous. Nous devons comprendre qui attaque des nOtes eVal et pourquoi. Je n'ai aucun doute : c'est The C qui est visé. Vous savez que c'est l'événement le plus important de l'année pour loK et vous savez aussi que c'est le dixième anniversaire. Nous ne pouvons pas laisser quelqu'un gâcher la fête et chercher à nous atteindre.

Un léger silence, Robin le dissipa :

— Tu dis « des » nOtes ?

— D'autres concurrents ont été visés en début d'après-midi. Avec

les mêmes méthodes que vous : les nOtes de toute l'équipe ont viré au rouge en même temps. La page du projet présenté à The C par la même occasion.

Robin masqua sa satisfaction. Ce n'était donc pas seulement à la Mise à Jour qu'on s'en prenait. Duardo attendait son avis. Il se lança :

— OK, qu'est-ce qu'on a ? On est d'accord que, normalement, une nOte reflète une moyenne qui prend en compte la totalité des évaluations exprimées sur une page. Les évolutions sont donc lentes, d'autant qu'on ne peut pas voter plus d'une fois par jour sur une même page. Là, qu'est-ce qui se passe ? On a des nOtes qui dégringolent du vert au rouge, en une seconde. La conclusion est évidente : quelqu'un a trouvé le moyen de pirater eVal. Le problème, c'est que ce n'est pas possible. De pirater eVal. Tu connais notre sécurité. Tu sais que je l'ai conçue. Ce qui se passe ne peut tout simplement pas se passer.

Duardo fit la moue :

— Et pourtant.

— Je précise : ça ne peut pas être ce dont ça a l'air. Personne ne peut s'introduire sur les serveurs d'eVal pour changer une nOte sans se faire prendre, point.

— Admettons. Il y a d'autres explications possibles. Par exemple, des attaques concertées depuis des fermes à clics. Je paie des salariés en Inde ou ailleurs, je demande un millier de votes à la même seconde et le tour est joué.

— On a des méthodes pour parer à ça, tu le sais très bien. Notamment en traquant les faux VPN.

Léandre essaya de boire sa chose à l'herbe. Un goût anisé. Pas si mauvais.

— Et s'ils s'arrangeaient pour préparer le terrain et ensuite, un seul vote suffirait à faire basculer la nOte ? Comme la goutte d'eau qui fait déborder le vase ?

— Dans ce cas, la nOte passerait par l'orange. Ce qui n'est pas le cas.

Duardo et Robin partagèrent le même silence de réflexion. C'est le patron de loK qui finit par le rompre :

— Revenons aux faits. Votre nOte et la nOte des candidates espagnoles ont été attaquées. J'ai eu ton ex-femme au téléphone. Elle m'a dit qu'ils n'avaient rien remarqué de particulier chez eVal. Qu'est-ce qui est arrivé à votre sécurité, Robin ? Et dire que vous vous vantez

d'être la seule multinationale à pouvoir vous passer de loK.

Après un silence :

— Mais j'ajoute que notre système n'a rien repéré d'anormal non plus.

Le ton du gourou s'était fait plus sec. L'allusion à Manon, désormais PDG d'eVal, sentait l'agression feutrée envers Robin, qui décida de garder le sourire :

— Je vais finir par croire que c'est toi qui es derrière tout ça. Une des tes campagnes inventives de promotion, peut-être ?

Duardo lui lança un regard furieux. Robin fut désagréablement surpris. Ce n'était plus le génie sympathique et enthousiasmant qu'il avait connu. Mais un homme vieilli et irritable.

— Attends, vous êtes la Mise à Jour ou je me trompe ? Vous n'êtes pas censés comprendre ce qui se passe plutôt que lancer des accusations absurdes ?

— Je plaisantais. Ce que je voulais dire...

— Peu importe. Je ne veux pas un disqualifié de plus. Vous devez vous mettre au travail.

Duardo vida son verre. L'entretien avait déjà pris fin pour lui. Sixt remarqua :

— Les équipes dont les pages eVal sont rouges sont donc disqualifiées ?

— Sauf si on a la preuve que cette nOte ne correspond pas à la réalité. C'est le règlement. Il a évolué depuis la première édition. On s'est adaptés au succès de l'indice créé par un certain Robin Batz.

L'intéressé en profita :

— Tu as dit toi-même que tu soupçonnais quelqu'un de viser loK en s'en prenant à nos nOtes. Est-ce qu'il ne serait pas plus juste de suspendre ce règlement tant qu'on n'a pas prouvé que ce n'était pas une manipulation ? Tu vois ? Inverser la charge de la preuve ? Et, je me demandais aussi, est-ce que c'est vraiment nécessaire de bloquer les gens à bord selon leurs nOtes ? D'ailleurs, il n'y avait pas tout ce système de sécurité il y a dix ans. Les cartes, les accès contrôlés. Comment on est censés enquêter, nous, si on ne peut pas circuler ?

Duardo lança à Robin un regard agacé.

— Je vais y venir. Mais quant à décorrélérer les cartes des pages eVal, nous sommes à bord d'un navire. C'est une société particulière. Il

n'y a pas de ruelle où fuir, pas de train à prendre. La vie est stricte à bord de l'*Excelsior* parce que c'est un espace clos et que l'homme est comme il est. On a nos raisons.

Robin sentit qu'il ne le laisserait pas creuser. Il se contenta d'acquiescer. Duardo enfonça le clou :

— Toute la vie du bateau, tous les accès dépendent de ta nOte. Quelqu'un qui est assez mal vu des autres pour avoir un rouge est un danger objectif et doit être confiné par mesure de précaution. Regarde, si les rouges que vous avez sont dus à un piratage, qui te dit que le but du hacker n'est pas justement que nous baissions la garde et que nous levions nos mesures de sécurité pour pouvoir nous attaquer ? Fais-moi confiance sur ces sujets. Et puis, de toute façon, réfléchis. Même si on laisse les candidats qui sont rouges se balader sur le bateau et préparer le concours, ils n'y gagneront strictement rien. Ils n'auront plus aucune chance de remporter The C.

Robin comprit ce que Duardo voulait dire. Le vainqueur était désigné de la façon suivante : les spectateurs votaient pendant le show et les trois équipes qui recevaient le plus de voix sur les douze étaient conservées. C'est ensuite Duardo soi-même qui choisissait tout seul l'heureux élu parmi ces trois-là. Un rouge dès le départ, c'était donc la certitude d'être vu uniquement à travers ce filtre péjoratif. Tout ce qu'on ferait serait retenu contre soi. Un handicap insurmontable.

Duardo conclut :

— Donc, la compétition n'est d'ores et déjà plus équitable. Il faut y remédier d'urgence.

Cette fois, Duardo se leva pour marquer la fin de l'entretien. Les autres l'imitèrent. Chris avait réparé. Robin continuait à réfléchir en se laissant raccompagner :

— Une question, les nOtes eVal sur le bateau, elles ne sont pas coupées de l'extérieur ?

— Tu veux dire ?

— Je veux dire que ce n'est pas comme les messages ou les réseaux sociaux qui sont interdits aux candidats pendant The C ? Quelqu'un qui n'a rien à voir avec ce qui se passe ici et qui est à terre, par exemple, peut agir sur la page eVal d'une personne à bord ?

— Robin, tu sais bien qu'eVal est la seule entité qui ait un pouvoir sur la nOte. Nous nous servons de cet indice sur l'*Excelsior* mais nous n'avons aucun pouvoir sur lui. Donc, oui, on peut voter de l'extérieur

sur la page de gens qui eux sont coupés du monde par le règlement du concours.

— L'attaque sur nos pages peut donc venir du bateau ou de l'extérieur du bateau ?

— Voilà. À toi de voir comment tu te débrouilles avec ça. D'ailleurs...

Duardo s'était tourné vers Chris :

— Pour mener votre enquête malgré la suspension de vos cartes, j'ai autorisé Chris à vous accompagner partout où vous avez besoin d'aller. Chris, vous rétablirez leur accès au système informatique du bord, l'application de l'*Excelsior* en premier lieu. Je ne peux pas vous redonner une liberté totale de mouvement, mais il faut quand même que vous disposiez des ressources pour vos investigations.

Ils étaient dans l'antichambre.

— Le C-Show est samedi soir. Vous avez six jours pour comprendre ce qui se passe et y mettre fin. Je pense que, si vous y arrivez, cela vous attirera les faveurs du public et les miennes.

Message reçu. L'ascenseur s'ouvrit.

— Une dernière chose. Robin, les gens derrière tout ça s'en prennent à eVal, à The C. En d'autres termes au monde qu'on a créé. Toi et moi. Je crois qu'ils veulent notre mort.

L'ascenseur se ferma sur cette menace. Tandis qu'il entamait sa descente, Robin se tourna vers les deux autres :

— Bon, on commence par où ?

Chris passa sa carte et leur ouvrit la porte de l'« espace de réunion ». C'était un cube coincé entre d'autres de mêmes dimensions : façade en verre, vitre opposée sur l'océan. Sur la table, des fils pendaient, orphelins des appareils qu'ils servaient à brancher. Un rétroprojecteur dessinait un carré de lumière vide. Quand Sixt, Robin et Léandre firent leur entrée, deux des trois jeunes femmes étaient assises, la dernière, debout, regardait la mer. Quand elle les rejoignit, un tic nerveux agita sa lèvre. Il y avait un silence d'après-catastrophe.

Celle qui était debout s'assit près des deux autres et la Mise à Jour s'installa en face du groupe. Sixt posa son mobile au milieu, afin que les mots qui entraient dans la langue de l'un ressortent dans celle de l'autre.

— Bonjour.

Robin avait pris la main.

— Vous nous dites qui est qui ?

La brusquerie souriante de la question les dérida vaguement. La plus massive des trois trentenaires, ronde sous une tête bouclée, répondit :

— Martha.

La blonde sportive lança, visage dur et queue-de-cheval :

— Liza.

Et la belle brune qui avait dit « Hola » hier à Léandre sur le balcon compléta :

— Irene.

Ils leur demandèrent d'abord de parler d'elles. D'où elles venaient, qui elles étaient, le concept qu'elles défendaient. C'était une vieille technique pour libérer les cerveaux, dépasser la torpeur après la balle dans la tête. Les trois jeunes femmes leur racontèrent qu'elles étaient d'Alicante, sur la côte méditerranéenne de l'Espagne. Elles étaient amies depuis qu'elles savaient marcher et leur complicité s'était transportée du toboggan aux tenues de jogging qu'elles mettaient tous les lundis soir pour transpirer les excès de leur week-end. Sinon, elles se retrouvaient quasi un jour sur deux pour un dîner et quelques verres.

— Martha se plaint tout le temps qu'elle est trop fatiguée.

L'attaque de Liza attira les approbations rieuses de l'une et les protestations de l'autre. La joufflue frisée répliqua :

— Écoutez-la. Mais moi je ne fais pas ce que je veux toute la journée. Je suis maman d'un petit garçon d'un an.

— Vous l'élevez seule ?

— Oui. Aux dernières nouvelles, son père vit aux Canaries avec une fille de vingt ans.

Les temps avaient été durs pour toutes les trois. La crise économique les avait éjectées de leur première vie, comme à peu près tout le monde. Avant de se lancer à la conquête de The C, Martha avait recommencé des études pour être prof, Irene avait bossé dans une boîte de cosmétique, Liza prenait ce qu'elle trouvait : la caisse d'une supérette ou serveuse dans un restaurant. Elles avaient gardé leur joie. Elles se soutenaient. Un soir, au plus fort de la galère, elles avaient discuté d'une idée, comme ça, un délire. Puis elles s'étaient

dit : on ne va pas subir jusqu'à la mort. Au moins essayer. Elles avaient appris à faire un business plan, elles avaient tiré le fil. Et elles avaient eu la surprise bouleversante de se retrouver ici. D'avoir enfin leur chance.

— Vous pouvez nous parler de votre projet ?

Robin avait pris sa voix de grand patron banquier plein aux as, genre je m'y connais en business. Les trois trentenaires dialoguèrent du regard : qui allait s'y coller cette fois ? Ce fut Irene qui se lança :

— IK est une application pour appareils mobiles qui vous dit où en est votre Karma et calcule votre coefficient moral en fonction des actions que vous comptez réaliser.

— Vous remplissez notre questionnaire de vie pour nous donner une situation précise. Ensuite, vous nous racontez ce que vous faites ou comptez faire tous les jours.

— On vous dit si votre Karma est bon ou mauvais.

— Vous payez à la consultation ou sur abonnement.

— IK pour Instant Karma.

— IK pour conscience tranquille.

Léandre :

— Laissez-moi deviner, c'est la première fois que vous faites ça ?

Elles rirent de bon cœur. C'était un peu trop huilé.

— J'avoue qu'ils nous ont pas mal demandé de répéter ça ce matin.

— Pour améliorer l'argumentaire. En vue du show.

— C'est la vieille version, on ne maîtrise pas encore la nouvelle.

Sixt nota que les trois femmes n'avaient pas assez confiance en elles pour exposer leur idée en dehors des clous qu'elles avaient dû planter depuis des semaines. Il était évident qu'elles se pensaient inférieures à la situation. Loin de l'esprit de compétition et de l'arrogance de survie qui devaient être de mise chez les autres concurrents. Léandre avait l'air d'avoir Irene à la bonne. Robin posa la question qu'ils préparaient depuis tout à l'heure :

— Et donc vous étiez ici à travailler avec le service qui vous a sélectionnées...

— Le service juridique...

— Et soudain, vous êtes passées rouge, la réunion a été suspendue et vous êtes restées enfermées ici, c'est bien ça ?

— C'est bien ça.

Léandre, Sixt et Robin se glissèrent ensuite dans la routine qu'ils avaient établie depuis six mois qu'ils faisaient des enquêtes ensemble. L'un posait les questions, les deux autres observaient tout ce qui était exprimé inconsciemment : les attitudes physiques, les regards, le ton. Mais aussi les altérations minuscules du discours : hésitations, choix de termes étranges... Robin semblait d'humeur à mener la conversation. Léandre et Sixt se concentrèrent sur les détails.

— C'est arrivé comme ça, d'un coup ?

— D'un coup.

— Rien ne s'est passé avant ? Dont vous vous souveniez ?

— Rien.

Sixt remarqua qu'Irene avait répondu aux questions comme si c'était à elle de le faire. Et Liza à côté d'elle ne la regardait pas. Comme si elle était attentive à ne pas laisser paraître quelque chose. Une inquiétude ? Une émotion ? Liza avait de toute façon paru sur la réserve depuis le début. Spécialement envers Irene.

— Et il ne vous est rien arrivé de spécial depuis que vous êtes à bord ?

Irene, toujours :

— Non.

— Ni hier ni ce matin ?

— Non, vraiment.

Le regard de Sixt glissa sur Martha. Beaucoup plus difficile à déchiffrer avec son air placide. La solidité des doux. Elle se sentit regardée néanmoins et dit avec bienveillance :

— C'est dommage que vous n'ayez pas pu être là au dîner du commandant. On a vraiment passé une bonne soirée.

Sixt crut lire une répartition des rôles. C'était comme pour le pitch tout à l'heure : préparé à l'avance. Quelque chose comme : « Toi, Martha, tu changes de sujet quand tu peux. » Pour l'enquêtrice, il était en tout cas évident qu'au lieu de les aider dans leurs recherches, elles essayaient de se sortir indemnes de cet interrogatoire. Pourtant, l'enquête de la Mise à Jour était faite dans leur intérêt. Elles avaient quelque chose à cacher. Sixt fut tirée de ses réflexions par un rire qui éclata entre les autres. En levant les yeux, elle eut juste le temps de voir Martha se prendre le front pour suggérer une migraine. En le rapportant au contexte, elle comprit que l'Espagnole avait voulu leur faire passer, en court-circuitant la voix trop sérieuse de l'application

de traduction, que la soirée de la veille avait été si festive que le lendemain à 16 heures, elle lui laissait encore des séquelles. Léandre répondit par une mine de sympathie. Robin reprit la main :

— Et en Espagne, vous avez des concurrents ?

— Vous voulez dire des gens qui travaillent sur une idée comme la nôtre ?

— Oui. Des concurrents.

— Pas à notre connaissance.

— Personne ne vous a fait de chantage ?

Non de la tête.

— Vous n’avez pas reçu de menaces ?

Une grimace d’incrédulité :

— Non, non.

— Vous n’avez subi aucune cyberattaque, même mineure, même sans lien avec IK ?

— Non.

— Jamais de bashing sur vos nOtes personnelles ?

Non de la tête.

— Sur celle de votre projet ?

Non plus.

— Du cybervol ? Spam ? Arnaque à la carte bleue ?

Toujours pas. Liza restait sur sa réserve. Irene reprit la parole :

— Non, vraiment, on n’a aucune idée de pourquoi on a pu s’en prendre à nous. Mais j’imagine que c’est pareil pour vous. À mon avis, quelqu’un frappe les équipes les unes après les autres sans vraie raison. Comme un serial killer. Qu’est-ce que vous en pensez ?

Robin rétorqua avec un professionnalisme un peu caricatural :

— On évite d’avoir des hypothèses à ce stade. Ce ne serait pas bon pour notre enquête.

— En tout cas merci de vous pencher sur tout ça. On serait heureuses de réintégrer The C. Et puis de participer au show. Ça ferait tellement plaisir à nos familles.

Léandre, Sixt et Robin sourirent. Il n’y avait pas grand-chose à ajouter. Léandre ne put pourtant s’empêcher :

— Et vous avez regardé dans votre application pour voir si c’était pas des fois un coup du cosmos ?

Les trois jeunes femmes soupirèrent de cette ironie sans être surprises. On avait dû les asticoter souvent sur le sujet. Irene garda le

plus grand calme et la plus grande aménité en expliquant :

— Malheureusement, nous avons conçu un assistant au développement personnel qui vise à dépasser les pièges que nous tend notre tendance à culpabiliser et pas réellement un révélateur des voies impénétrables de l'univers. Nos utilisateurs seront informés que notre échelle morale emprunte aux sagesses indiennes par métaphore et que vous n'avons pas de prétention spéciale sur la connaissance du karma. Seulement sur deux ou trois solutions pour lâcher prise et positiver.

Léandre s'inclina. C'était bien répondu. Ce fut encore Irene qui demanda :

— Et vous savez ce qui doit se passer pour nous maintenant ?

Chris, qui se tenait discrètement derrière eux depuis le début, répondit :

— Une fois cet entretien terminé, je dois appeler Tiffany, la boss de l'organisation de The C. Je crois que vous allez être conduites à vos cabines.

— On ne pourra plus sortir après, c'est ça ?

Chris mit quelques secondes à trouver une formule :

— Disons qu'on verra en fonction de l'enquête.

Quand le mobile eut fini de traduire cette phrase en espagnol, on vit se couvrir la mine des trois amies. Liza jeta distinctement un regard noir à Irene.

La porte se referma derrière les amies et derrière les polos blancs chargés de les escorter jusqu'au pont 13. Ceux de la Mise à Jour étaient toujours assis dans la salle de réunion. Sixt commenta la première :

— Il y a quelque chose entre Liza et Irene.

Robin compléta :

— Liza pense qu'Irene est responsable de la nOte qu'elles ont reçue.

Léandre tira la conclusion logique :

— Ce qui veut dire qu'Irene nous a caché quelque chose.

Ils y réfléchirent quelques instants. Sixt reprit :

— Si Irene a fait quoi que ce soit qui puisse avoir un rapport avec leur nOte, ça tend à prouver que les rouges ne sont pas donnés par hasard mais qu'ils viennent en réponse à des actions. Dans notre cas, est-ce que vous voyez ce qui a pu les provoquer ?

Un silence assez long pour en déduire que personne ne voyait. Sixt se mit à penser tout haut :

— Elles sont passées rouge ici. Donc si quelque chose s'est produit, c'est ici que ça a eu lieu.

Elle se tourna vers Chris :

— Il y aurait moyen d'interroger le service juridique ?

— Oui, mais y a plus simple.

— C'est-à-dire ?

— Tout est filmé en permanence sur l'*Excelsior*. Et particulièrement les réunions pour The C, dont on tire des extraits pour les sujets de présentation du C-Show. Si vous voulez, je peux trouver les fichiers vidéo des dernières heures. Comme ça, vous pourrez les lire sur vos mobiles. Et juger sur pièces.

Léandre et Sixt échangèrent des regards : c'était parfait pour leur enquête, mais ce n'était pas très bon signe pour le respect de la vie privée à bord. Assez peu concerné par ces questions comme toujours, Robin félicita Chris pour cette bonne idée. Le jeune homme commença à tapoter sur son portable.

— C'est aussi simple de regarder ici, non ?

Ils furent bons pour rester dans le petit local et se répartir trois heures de réunion soporifiques à visionner.

Le son se faisait parfois plus faible. Sixt se concentra. Sur l'écran de son mobile, un polo bordeaux, la couleur du service juridique, assénait ses vérités aux trois Espagnoles qui l'écoutaient comme l'ange exterminateur :

— La question n'est pas : est-ce que votre idée est extraordinaire ? Si votre idée n'était pas extraordinaire, moi et l'équipe, on n'aurait pas fait de vous nos candidates pour The C. Mais ce qui vous a avantagées peut devenir un inconvénient. Ce n'est pas l'extraordinaire qui va gagner samedi, c'est l'évident. Comment on passe de l'un à l'autre ? On peut reformuler le concept, on va le reformuler. Mais surtout, il y a vous. Vous portez l'idée, vous êtes l'idée. Il faut que vous incarniez IK. Pourquoi on vous ferait confiance ? Quelles compétences vous avez acquises dans votre vie qui fassent qu'on se dise : OK, je les suis, c'est sûr, elles peuvent m'aider ?

— On a toutes roulé notre bosse. On connaît la vie.

— Non, ça, c'est du tout le monde. Les gens ne veulent pas du tout

le monde. Eux aussi, ils essaient de vendre leurs idées, alors quand ils utilisent les inventions des autres, ils veulent pouvoir se dire : ça, je peux pas faire.

— J'ai été aux relations humaines dans une entreprise. J'ai vu comment les gens agissent et les conséquences que ça a.

C'était Irene qui avait dit ça. Liza avait tourné la tête vers elle un peu brusquement. Probablement surprise.

— Attendez, c'est écrit où, c'est mis en valeur où ?

— J'ai écrit que j'ai travaillé dans une entreprise de cosmétique très connue en Espagne, je n'ai pas précisé mon poste. Mais j'étais bel et bien aux RH et j'ai même aidé à développer un algorithme interne de modélisation de carrière.

— Mais il faut absolument mettre ça en avant, pourquoi vous n'avez pas insisté là-dessus ?

Irene avait bredouillé quelque chose.

— Je... Il n'y a pas que moi...

Le type avait déjà changé de sujet :

— Autre souci : votre pitch a deux entrées, le bilan du passé et les prévisions de l'avenir. Deux entrées, c'est plus compliqué, c'est moins percutant. Donc c'est moins bien.

Après, il se laissait à nouveau emporter par sa façon et alignait des règles absolues dont il n'avait pas idée dix secondes auparavant.

Sixt, devant son écran, était perplexe. Elle ne se figurait pas la carrière d'Irene à ce niveau. Elle alla jusqu'à cliquer dans l'application de l'*Excelsior*, dossier « The C », pour vérifier le CV de l'Espagnole. Le poste était dûment consigné à la colonne expérience. Deux ans chez Boca, « Attachée aux ressources humaines consultante pour un programme interne de modélisation de carrière ». Soit. Mais la méfiance de Sixt se réveilla aussitôt quand, en rappuyant sur lecture, elle vit qu'Irene s'était levée et avait demandé à aller aux toilettes. Pris dans sa logorrhée, l'autre l'avait laissée faire. On la voyait nettement se servir de sa carte devant le lecteur pour sortir. Sixt passa la suite en accéléré et, cinq minutes plus tard, des polos bordeaux se pressaient à la porte de la salle de réunion. Irene ne pouvait plus rentrer. On l'entendait dire à travers la cloison que sa carte ne marchait plus. Une minute plus tard, Liza et Martha avaient constaté sur leur mobile qu'elles étaient passées rouge.

Donc si le rouge était la conséquence de quelque chose qu'Irene

avait fait, elle l'avait fait pendant qu'elle était aux toilettes puisque sa carte marchait quand elle était sortie et pas quand elle était revenue. Avec la conversation qui avait eu lieu juste avant, il était facile de deviner ce que ça pouvait être. Non. Ne pas tirer de conclusions trop vite. C'était le plus sûr moyen de se retrouver prisonnier de ses hypothèses. Sixt se tourna vers Chris, qui s'était assis comme eux à la grande table et qui jouait à un jeu vidéo sur son mobile.

— C'est possible de voir ce que quelqu'un fait sur son portable à bord ?

Léandre et Robin lui jetèrent des yeux surpris. C'était supposer que, non content de laisser tourner ses caméras, soi-disant pour alimenter le show, loK se conduisait avec ses invités comme un État totalitaire. Le jeune homme répliqua tranquillement :

— Seulement si l'action a été désignée comme illégale par nos pare-feux. Vous voulez que je regarde s'il y a eu un signalement ?

Sixt opina.

— J'appelle la sécurité informatique.

Deux minutes plus tard, Chris lui donna la réponse : aucune infraction numérique manifeste n'avait été constatée aujourd'hui.

Il y eut un moment de flottement. Sixt sentit vibrer son portable. C'était Robin qui les invitait à discuter par M&J, une messagerie cryptée qu'il avait créée pour qu'ils puissent communiquer dans des moments comme maintenant, où les oreilles de Chris traînaient, les caméras du bord filmaient et où des logiciels scrutaient donc toute action « illégale ».

Robin, avant d'être un milliardaire détesté, était un polytechnicien et un programmeur assez doué pour monter seul l'infrastructure d'une application utilisée par des millions de personnes au quotidien. Sa messagerie était donc a priori assez sophistiquée pour échapper à l'attention de loK. Au moins dans un premier temps.

Ils se mirent à s'écrire. Chris était occupé par son jeu et il devait croire qu'ils prenaient des notes sur leur portable.

Robin : Vos premières impressions, à quel genre de personne on a affaire ?

Sixt : Déjà, quelqu'un qui a pu avoir accès à ce qu'a fait Irene pendant qu'elle s'est absentée aux toilettes.

Léandre : Déjà, comment il a su ce qu'elle a fait ?

Sixt : À mon avis, par espionnage de son portable.

Robin : Ça voudrait dire que ce qu'a fait Irene, c'était sur son portable ?

Sixt : Je le crois.

Léandre : Il faudrait savoir ce que c'était.

Sixt : J'ai mon idée. Je vais m'arranger pour la revoir seule à seule.

Robin : OK, mais ça ne nous dit pas qui peut se cacher derrière tout ça ?

Léandre : Il s'est attaqué à des candidats pour l'instant : nous, les Espagnoles... Donc, quelqu'un qui cherche à influencer le résultat de The C.

Robin : Un candidat, donc, qui pousserait sa chance en éliminant les autres. Il commencerait par mettre hors-jeu ceux qu'il craint le plus...

Léandre : Lol.

Sixt : Difficile quand même de comprendre comment un simple candidat aurait les moyens de pirater les nOtes, et sans doute d'espionner nos faits et gestes à bord.

Robin : Je suis d'accord avec toi. Et c'est pour ça que je pense à Duardo, personnellement.

Léandre : C'est sûr qu'il a l'air bien attaqué.

Sixt : Il avait surtout l'air affecté par ce qui se passe. Difficile de l'imaginer s'en prendre à son propre concours. Surtout pour le dixième anniversaire.

Robin : Tu as probablement raison. Mais j'ai eu une impression désagréable en parlant avec lui.

Léandre : Ça peut encore être quelqu'un sur le bateau qui ne soit pas candidat et qui ne soit pas Duardo.

Sixt : Et ça peut encore être quelqu'un qui n'est pas sur le bateau mais qui a trouvé le moyen de nuire à distance.

Robin : Le mobile est en tout cas lié à The C.

Sixt : Et on a quatre possibilités pour les suspects. Un candidat. Une attaque extérieure. Une attaque intérieure d'un non-candidat. Et Duardo.

— Si vous voulez voir, ça va commencer.

Ils se tournèrent vers Chris, interrogatifs.

— Vous vous connectez à l'appli *Excelsior*. Menu « The C ». Vous

clicquez sur « Voir le direct ». Les candidats ont dix minutes pour enregistrer leur pitch sur l'interface. Après, ils n'y auront plus accès.

Léandre ne comprit pas tout de suite l'enjeu. Chris expliqua :

— C'est le seul texte de présentation auquel le public aura accès. On a les chiffres tous les ans, il y a énormément de consultations. Ça a une vraie influence sur les votes.

— Et pourquoi définir une fenêtre réduite pour les déposer ?

— Parce que The C reste une compétition. C'était d'ailleurs tout le but du travail avec les services de loK. Parvenir au pitch parfait.

Sixt se connecta sur son portable. Toutes les équipes étaient là, leurs colonnes en train de se remplir, leurs noms marqués en tête : sIZe, lAw, ProQuo... Tout en bas, deux projets dont les descriptifs resteraient vides : IK et Mise à Jour. On voyait les mots tapés lettre à lettre dans chaque langue et instantanément traduits en français sur l'appareil de Sixt. « Votre maison en quelques clics. » « Créez votre monnaie. » « Jouez une meilleure vie. » Le curseur qui revient et supprime. « Jouez une vie meilleure. » Accroches, formules, slogans pesés à la syllabe. Il fallait qu'on comprenne, sans passer par la pensée. Chaque terme, balle réelle, sans déviation de complexité. Ceux de s.o.p.h.I.A s'y reprenaient à plusieurs fois. Un « logiciel ». Non. Un « programme ». Non. Finalement un « jeu vidéo ». Plus bas : « Le traceur d'activité qui vous dit en direct comment améliorer votre santé. » On cherchait à finir en beauté. « Partir le cœur tranquille. » Parfois, la phrase manquait son électricité, restait enroulée sur elle-même, circuit fermé qui parlait seulement sa propre langue.

Sixt fronça le sourcil. Elle avait sous les yeux la présentation de sYn qui semblait achevée. Mais une main, quelque part, supprimait des termes-clefs, rajoutait des fautes. « Le compteur qui vous dit où vous en êtes. » « Le compteur qui vous en êtes. » « Le compteur qui vous en avez. » Une à une, les phrases perdirent leur sens. La main appuya sur Sauvegarder. L'interface demanda : Confirmer. On confirma. Le programme annonça que le pitch était définitivement enregistré.

Léandre, Robin et Sixt avaient vu la même chose. Le sabotage en direct de la présentation de l'équipe sYn. Le téléphone de Chris sonna.

— C'est Tiffany. Allô ?

Après un moment :

— Y a du nouveau. Une autre équipe vient de passer rouge.

Sixt l'arrêta d'un geste :

— Laissez-moi une seconde.

Elle refit défiler les pitches sur l'écran.

— C'est l'équipe sIZe qui a été éliminée.

— Comment vous avez deviné ?

— On vient de saboter le pitch de sYn, qui est un compteur d'énergie. sIZe est un concept de calculateur de déchets. Il est logique de penser que ceux qui s'en prennent à quelqu'un sont ceux qui ont le plus intérêt à le faire. En l'espèce des concurrents directs.

— Et vous pensez que du coup, c'est eux les coupables ?

Robin intervint :

— Vous voulez dire, pour les rouges, et tout ?

— Oui, vu qu'ils s'amuse à saboter le travail des autres ?

Sixt trancha :

— Ils ne l'ont pas joué fair-play. Mais le ou les coupables, comme vous dites, n'ont pas pris soin de frapper deux équipes sans laisser aucune trace pour se trahir aussi grossièrement ensuite.

Robin suivit son propre train de pensée :

— En revanche, s'ils ont triché sur les pitches et s'ils se retrouvent rouge, ça veut dire...

Léandre compléta :

— Que celui ou ceux qui attaquent les nOtes surveillent les candidats et qu'ils sanctionnent les mauvaises actions.

Sixt les modéra :

— N'allons pas trop vite. Il faut d'abord établir les faits précisément.

Chris se leva :

— J'imagine que vous voulez voir l'équipe qui vient d'être éliminée ?

Sixt regarda Léandre et Robin tout en demandant à leur jeune guide :

— J'ai une question : est-ce qu'il serait possible de se séparer ?

Sixt repéra la cuillère sur le plateau et la tendit à Irene. L'Espagnole fit un sourire d'excuse puis attaqua sa salade de fruits. Elles étaient dans sa cabine. Sixt avait profité de l'heure pour demander à dîner avec la jolie brune. Depuis, elles avaient mangé en échangeant quelques pensées sommaires, Sixt utilisant ses notions

d'espagnol et Irene puisant dans un globish rudimentaire. Sixt n'avait pas voulu brouiller le climat avec les interventions monocordes du traducteur. Elle savait qu'elle devait agir avec délicatesse si elle voulait qu'Irene lui abandonne son secret, qu'elle devinait protégé par des années de manque de confiance en soi et d'angoisse du jugement des autres.

Irene acheva sa coupelle en plastique. Derrière elle, les rayons du soleil s'allongeaient vers le soir. Sixt se laissa encore deux minutes avant de poser la question frontalement. Ce fut Irene qui prit l'initiative :

— Escúchame...

Elle s'arrêta, leva le doigt pour demander un instant. Elle prit son mobile, le plaça entre elles. L'appareil se mit à traduire en français :

— Je crois que je ne vous ai pas tout dit tout à l'heure. J'ai eu la sensation, je dis bien la sensation, je n'ai pas de preuve, que le rouge répondait à quelque chose que j'avais fait. Vous savez, il y avait... Ce répondant. Cette impression de cause à effet. Donc je crois que c'est important que vous le sachiez. Pour votre enquête. Je suis sortie aux toilettes. Je suis allée sur l'application. J'ai ouvert mon CV qui est enregistré dessus. J'ai menti. J'ai... Enfin, tout ça avait une certaine logique sur le moment.

Sixt retint ses gestes. La moindre maladresse pouvait casser l'élan de l'aveu. Mais elle avait vu juste. Le type aux grandes phrases du service juridique leur avait mis la pression, Irene ne s'était pas sentie assez grande. Elle était partie à la faute.

— J'ai écrit que j'avais travaillé dans les relations humaines. Que j'avais conçu... Bref. Des mensonges. Je ne m'occupais que de l'accueil dans cette entreprise. Je suis désolée.

Irene était désespérée :

— J'ai tout gâché pour mes amies. On avait notre chance. Enfin.

Des larmes coulèrent sur ses joues. Sixt la regarda. Maintenant, elle la voyait. Tant de jours à accepter de perdre. À faire avec. Et soudain le chahut impitoyable de l'espérance. Sixt posa la main sur son bras et lui sourit avec bienveillance.

Le lieu : une boîte vitrée impersonnelle comme celle qu'ils venaient de quitter. L'heure : la mer commençait à virer au noir et ils n'auraient pas été fâchés de manger un morceau. Léandre et Robin

avaient devant eux deux jeunes Indiens intimidés et une femme massive qui se réclamait de son enfance dans le Bangalore pour leur expliquer comment elle avait eu l'idée de son application en faveur de la planète. Toute seule. Les deux autres n'étaient, à la croire, que ses protégés. Des protégés dont la peur manifeste était une accusation imprécise mais solide contre elle, si on voulait l'avis de Léandre. Mais personne ne le lui demandait. À la place, il devait écouter la dénommée Hita ne pas comprendre ce qui se passait et nier avec violence cette histoire de sabotage du pitch de ses concurrents. Elle était mortifiée qu'on puisse la croire capable d'une chose pareille. Particulièrement Robin Batz, pour lequel elle avait, comme tout le monde, une si grande admiration.

Le regard de Léandre fut attiré par l'écran de son mobile. Sixt venait de leur envoyer un message sur leur plate-forme cryptée. La voix d'Hita bourdonnait sans s'interrompre, le silence des deux autres n'en finissait pas. Et ces trois phrases se déposèrent dans sa conscience : « Vous aviez raison. Quelqu'un observe. Et quelqu'un punit. »

MARDI 3 JUILLET



Les filets s'étiraient et s'étiraient et s'étiraient encore. Au-dessus de sa tête, sous ses pieds, ils rapprochaient leurs mailles pour bientôt l'attraper, l'étrangler, la mordre. Des clameurs jaillirent puis laissèrent dégouliner leurs échos sur les étages de la prison. Sur ses portes lourdes à judas. On l'arrêta. On ouvrit la cellule. Baskets qui traînent. Téléviseur. Sachets de thé. Lit superposé. Un homme glissa au sol comme d'une branche. Ses muscles vallonnaient ses membres. Ses abdominaux se durcirent. Il était nu. Ses intentions étaient claires. Il s'approcha. Il s'apprêtait à la prendre. Elle sentit une brûlure au ventre qui lui faisait trembler les jambes. Les matons sans visage s'étaient regroupés derrière. Elle ne pouvait plus reculer. Elle allait être à sa merci. Elle se tourna et courut. Courut et les barreaux défilaient tout près d'elle. Ils furent plus rapides. Ils allaient la coincer. Elle se jeta dans le vide.

Noir complet. Au bout de quelques secondes, redressée dans le lit, Sixt fit le point sur le mince rai de lumière qui venait de la coursive. Encore cotonneuse d'un sommeil à la profondeur étrange, elle se leva. Elle n'avait plus aucun repère. Elle marcha lentement, avec la peur de se cogner à chaque pas. Elle toucha le mur. En le suivant, elle finit par trouver l'interrupteur de la salle de bains. Il éclaira les lisières de la chambre. Un bord de moquette noire. Sa valise ouverte au sol. Elle but un verre d'eau qui tira ses pensées de la forêt des forces sombres. Sa raison remontait à la surface et lui expliquait son rêve transparent. À bord de l'*Excelsior*, difficile de ne pas avoir une prison en tête. Chris l'avait conduite ici après son dîner avec Irene. Bouclée était le mot juste. Elle avait aussi le sentiment d'être épiée. C'était le genre de Kim.

Sixt regarda son portable. 4 h 16. Elle revint dans la chambre et ouvrit les rideaux. La lune était ronde au-dessus d'une mer calme. Dans le bourdonnement continu de ses moteurs, le bateau filait une

route sans clapotis. Une sensation rassurante la gagna. Elle n'était qu'une petite vie dans l'immensité. Un grain perdu sur une planète qui flottait sur la mare de milliards d'univers. Quoi qu'il lui arrive, l'innocence incompréhensible de ce qui est n'en serait pas parcourue d'une ride. Elle ouvrit la porte de son balcon. Elle fit un pas dehors. La note aux milles gouttes des flots vint à sa rencontre.

— J'ai réfléchi. C'est Duardo.

Sixt crut mourir de peur. De l'autre côté de la cloison, Robin prenait l'air lui aussi au milieu de la nuit.

« Plus j'y pense, plus c'est clair. C'est Duardo. Je l'ai trouvé vraiment louche. À mon avis, il a perdu la boule depuis le décès de sa femme. Il a un plan tordu. Et il le met à exécution pour les dix ans de The C. »

Quand Sixt ouvrit l'œil pour de bon, quatre heures plus tard, un soleil glorieux perçait les rideaux. Seule trace de son trouble nocturne, Robin leur avait envoyé quelques mots à 4 h 20 sur leur messagerie cryptée. Elle avait à peine fini de le lire qu'un autre arriva : « Je vais demander à Chris si on peut le revoir. »

Sixt n'était pas du tout convaincue. Elle réfléchissait à des arguments à opposer à Robin vite et bien quand on toqua quelques coups à la porte avant de l'ouvrir. Elle était nue. Elle eut à peine le temps de rentrer sous les draps. Une femme en polo noir la salua en souriant et posa à son chevet un beau plateau de petit-déjeuner. Cafetière d'argent. Tasses en porcelaine frappées du logo de loK.

Quand Sixt eut fini de manger, elle découvrit un autre message de Robin : « J'ai appelé Chris. Évidemment, Duardo n'est pas disponible. Tenez-vous bien, il est en retraite spirituelle. Il paraît qu'il fait comme ça des cycles de prière (!). Seul. J'ai aussi demandé si on pouvait commencer à prendre nos repas avec les autres candidats, ne serait-ce que pour l'enquête. Ils m'ont répondu que pour ça il faut l'accord de Duardo et donc, même problème : on ne peut pas le déranger. Si vous ne trouvez pas ça bizarre... »

Sixt réfléchit. Il n'y avait pas de raison de rejeter complètement cette piste. Mais avant de soupçonner tel ou tel, elle avait besoin d'en savoir plus. Et elle avait un très bon moyen de se renseigner un peu mieux. Elle se prouverait du même coup qu'elle n'était plus la femme que Kim aimait tenir à sa merci. Elle n'était pas une donzelle à coincer

contre un mur, mais une activiste informatique reconnue, une philosophe qui agissait contre les iniquités que la technologie faisait naître. Elle allait prendre l'initiative. Kim et Sixt avaient une boîte aux lettres pour se laisser des messages, datant de l'époque où ils étaient hackers dans le même collectif. S'il répondait, elle n'aurait pas seulement désobéi à son ordre de le laisser toujours faire le premier pas. Elle saurait qu'il pensait autant à elle qu'elle pensait à lui.

Elle alla sur la page. Un vieux forum de nostalgiques des ordinateurs Thomson, section programmation. Naturellement, Sixt avait les accès pour effacer toute trace de leur passage. Elle tapa une ligne en langage informatique Basic qui signifiait selon un code concerté entre eux : « Je veux te voir aujourd'hui. » Elle avait à peine fini d'écrire qu'elle vit s'inscrire en dessous, crypté selon le même chiffre : « OK. 14 heures. »

L'excitation vibra dans son corps. C'était comme retrouver un S + K gravé dans un endroit secret et sentir, au moment de toucher les lettres, la main de l'autre se poser sur la sienne. Non seulement Kim n'avait pas oublié leur mur mais il l'y attendait en ce moment même. Sixt se sermonna : ne pas se laisser aller. Kim était dangereux pour elle. Elle ne pouvait plus reculer. Elle allait être conduite à lui dans quelques heures. Des coups, la porte qui s'ouvre. Sixt faillit hurler. Mais ce n'était que Chris qui l'obligea à se couvrir de ses draps une nouvelle fois. Le sympathique jeune homme lui sourit. Il avait la voix grave et douce :

— Désolé d'entrer comme ça, mais on m'a demandé de vous prévenir. Une autre équipe vient de se faire éliminer.

— Et c'était nécessaire ? Vraiment ? OK, tu sais quoi ?

S'ensuivit une série de phrases excédées en arabe. L'équipe libanaise, le fameux visage d'un pays réconcilié, se mettait salement sur la gueule. Nadia, la chrétienne, commençait en général son propos en français. Riwan le chiite et Lounis le sunnite ne parlaient qu'arabe. Le mobile de Nadia était posé sur la table et jouait le traducteur. La Mise à Jour ne rata rien des noms d'oiseaux dont elle affubla son compatriote, tradlatés d'un ton monocorde par la voix de l'appareil.

Léandre géra sa gêne en regardant le décor. C'était la première fois qu'il voyait le grand restaurant de l'*Excelsior*. Les tables blanches, les chaises noires étaient une touche décalée sous le grand lustre et le

luxe Arts déco de cette salle immense où de grandes colonnes de bois incrustées de frises en cristal alternaient avec de hautes fenêtres en ogive. Le vieux transatlantique laissait dire ces histoires de technologie, de cybersécurité, d'octets et de datas. Il savait que tout finit en sel, au fond de l'eau.

À en juger par le ton qu'employaient les trois personnes devant lui, la réconciliation universelle n'était pas pour cette fois. D'après ce que Léandre avait compris, Riwan en voulait à Nadia d'avoir refait le pitch de leur projet à sa sauce à la dernière minute et sans les avoir consultés. Sans doute prise la main dans le sac et provocatrice par remords, Nadia avait fait remarquer aux deux autres qu'ils écrivaient comme des pieds. Leur application s'appelait lAw et permettait d'avoir un conseil juridique de première qualité où qu'on se trouve sur le globe. La chose était fondée sur une intelligence artificielle particulièrement performante qui réussissait à tendre un fil dans le labyrinthe des différents codes législatifs en vigueur dans le monde. Au passage, l'outil soulignait qu'on n'avait pas encore réussi à définir une justice bonne pour chacun, partout. Une équation qui n'arrivait désespérément pas à être égale à 1.

La querelle à laquelle ils assistaient n'était qu'une réplique. L'essentiel s'était passé plus tôt quand Nadia avait lâché un « connard » à Riwan. Quelques secondes après, Lounis était allé voir un truc sur eVal et il avait constaté qu'ils étaient tous passés rouge. De là à voir un lien de cause à effet entre l'insulte et la nOte, il n'y avait qu'un pas que tout le monde franchissait instinctivement. Mais ça posait quelques questions et Sixt voulut savoir :

— Est-ce que le mobile sur la table était allumé ?

Nadia était encore à haute température puisqu'elle rétorqua :

— Ben oui, ces deux-là sont incapables de se débrouiller en anglais comme tout le monde. Même pas pour comprendre. Même pas œuf ou fromage. À croire qu'ils n'ont jamais entendu une chanson ou vu un film.

S'ensuivirent des protestations en arabe. Et, cette fois, Léandre ne vit plus seulement un gros, un maigre et une femme autoritaire qui se lançaient des invectives. Il vit trois personnes qui refusaient d'être les fantômes d'une guerre finie sans paix. S'ils s'énervaient, c'était parce qu'ils étaient déçus de ne pas s'accepter plus facilement. Léandre se reprocha d'avoir été injuste. Il avait plaqué sur leurs personnes ce qu'il

savait de leur pays. Et il éprouva de l'amitié pour ces trois-là qui avaient essayé de créer un outil de concordance, quand leurs épaules chancelaient sous le poids malveillant du réel.

— Va au bout de ta pensée.

Ils déjeunaient tous les trois sur le balcon de Robin. Ils avaient épluché pendant deux heures les bios fournies par l'organisation de The C pour se faire un tour d'horizon des candidats. Ils s'étaient également enquis d'hypothétiques liens entre les équipes touchées à ce stade : la Mise à Jour, les Espagnoles, les Indiens et les Libanais. Sans succès. Sixt leur faisait part de ses réflexions.

— Comme je vous disais, l'idée du ou des agresseurs est la suivante : se faire passer pour des juges omniscients qui sanctionnent, jusqu'à nos secrets les plus intimes. Mais il n'y a rien de si spectaculaire en réalité, juste du hacking on ne peut plus classique. Regardez. Le portable de Nadia était allumé quand elle a injurié Riwan. Le portable a traduit l'injure. Elle est donc passée par un système numérique, comme toutes les soi-disant fautes qui se sont soldées par un rouge : le CV sur l'appli, le pitch truqué encore sur l'appli, l'injure donc sur le mobile.

— Et nous dans tout ça ?

— Ce n'est pas clair. Mais ce sont les données qui semblent espionnées, puis punies. Plutôt que les actes. C'est une nuance importante.

Léandre buvait ses paroles :

— Et ça nous dit quoi ?

— Que notre meilleure chance de les attraper c'est de nous concentrer sur les moyens informatiques qu'ils emploient. Personnellement, je pense qu'ils utilisent un logiciel espion. Ça ne devrait pas être trop difficile de le repérer.

Robin la suivait, tout en s'accrochant à sa marotte :

— Qui maîtrise toute l'informatique à bord, hein ? Duardo, bien entendu.

Un silence. Ça agaçait toujours Léandre de reconnaître que son frère pouvait avoir raison, la réciproque était d'ailleurs également exacte. Il changea de conversation :

— Et le Kim, là, qu'on va voir cet après-midi, il peut nous aider à repérer leur logiciel espion.

Robin jaillit de sa boîte :

— Pourquoi « leur », on vous dit que c'est Duardo.

Sixt l'ignora sans brusquerie :

— Oui, c'est lui qui dirige la sécurité informatique de loK.

Robin n'était pas enthousiaste :

— C'est donc un proche du patron. Selon moi, cette enquête que nous confie Duardo n'est qu'un alibi. Alors moins on trahit nos pensées à son pote Kim, mieux c'est.

Ils s'attendaient tous les deux à ce que Sixt leur conseille de lui faire confiance, puisqu'elle leur avait dit qu'elle le connaissait. Mais elle alla dans le sens de Robin, au contraire :

— Je suis d'accord. Il faut être prudent avec lui.

Chacun resta un moment silencieux, Léandre avalant un verre d'eau, Sixt mordant dans un quart de pomme. Robin réfléchit tout haut :

— On n'a vraiment aucune idée de ce qui nous a fait passer rouge ? Léandre ?

— Pourquoi moi ?

Chris était venu les chercher à l'heure dite. Le cœur de Sixt s'affolait dans sa poitrine, au point qu'elle craignit qu'il en parût quelque chose. Mais les frères Batz ne faisaient pas attention à elle. Ni l'un ni l'autre n'avait d'ailleurs cherché à savoir comment elle connaissait Kim. Elle leur sut gré de ce tact inattendu, qu'elle imaginait certes un peu inspiré par l'égoïsme et l'indifférence. Ça l'arrangeait, en l'occurrence.

En tant que chef de la sécurité informatique, Kim était entré, à vingt-sept ans, dans le top ten des cadres dirigeants de loK. Son poste lui donnait accès aux contenus les plus sensibles du numéro 1 de la protection numérique dans le monde. Sachant cela, Sixt se serait attendue à ce qu'il soit installé dans l'aile du paquebot réservée aux chefs de service, c'est-à-dire, si elle se fondait sur leur visite à Duardo, à l'avant de l'*Excelsior*. Mais Chris les emmenait d'un tout autre côté et, quand ils entrèrent dans l'ascenseur, ce fut tout en bas du tableau qu'il appuya. Il y eut ce moment où ils s'enfoncèrent plus bas que le Lobby et où disparut la lumière du jour.

La cabine s'ouvrit au -2. Sixt songea qu'ils devaient être sous la ligne de flottaison. Elle eut aussi le temps de remarquer qu'il n'y avait

plus ni employés en polo ni enfants autour. Seulement de rares hommes et femmes en tee-shirt gris. Chris commenta :

— C'est le cœur de l'entreprise. Le trésor de loK. C'est ici que nous protégeons les données de nos clients. Soit quatre-vingt-onze pour cent du flux mondial. Je vous en prie.

Face à eux, un mur de portiques électroniques tendait ses herse d'acier à l'entrée de la zone. Chris passa sa carte devant un lecteur optique. Un premier sas s'ouvrit derrière lequel un colosse vint à leur rencontre. Chris expliqua qu'il accompagnait la Mise à Jour, sa responsable devait les avoir prévenus. Ils durent sacrifier au rituel de sécurité : objets métalliques dans un panier en plastique, passage d'une haie magnétique et puis balayage du corps au stick.

L'homme demanda à Chris :

— C'est vous l'accompagnateur ?

Après réponse affirmative, il approcha un appareil du visage de Chris.

— Identification faciale.

Un bip encourageant.

— Vous pouvez y aller.

Derrière l'homme, des coursives disposées en étoile plongeaient dans le cœur sombre du navire. Chris leur tourna le dos et leur désigna une aile latérale au niveau où ils se trouvaient. Leurs regards restaient attirés par les boyaux dont les rampes étaient sillonnées de lasers rouges à la hauteur du sol. Détection de mouvements. Léandre demanda à Chris :

— Ça mène où ?

— Aux serveurs. Par ici.

Ils arrivèrent au bout d'un couloir. Une plaque avec le nom de Kim, une porte fermée. Dans quelques secondes, elle s'ouvrirait et Sixt plongerait dans le passé. Il l'avait quittée un an et demi plus tôt pour prendre ce poste. En s'en allant, il n'avait pas seulement fait cesser leurs amours chaotiques, leurs jeux avec l'inavouable, leurs abîmes. Il avait aussi renié toute leur œuvre d'activistes de l'ère informatique. Un proverbe arabe dit que le plus grand des amours est celui avec qui on peut voler des chevaux. Sixt et Kim avaient volé beaucoup de chevaux ensemble.

C'est elle qui l'avait formé. Et c'était fort du savoir qu'elle avait partagé avec lui qu'il était parti travailler pour une entreprise dont la

raison d'être était d'éradiquer les gens comme eux. Qui voulaient abattre les bunkers virtuels derrière lesquels se cachaient ceux qui confisquaient les innovations à leur seul profit, pour le bénéfice d'une société des cellules où chacun attendait derrière son appareil le moment d'exercer son seul pouvoir : consommer. Le visage de Kim apparut, déchirant le voile de ses rancunes et de ses fantasmes.

— Bonjour. Vous pouvez entrer.

Il avait dit ça comme s'il ne l'avait jamais vue. Il lui tournait déjà le dos. Il s'assit dans un canapé et leur désigna d'un geste les chaises placées de l'autre côté de la table basse. La pièce était sans charme. Un bureau avec un ordinateur portable premier prix. Le ronron constant de la ventilation. Au fond, un écran diffusait une vue du dehors filmée depuis le solarium. Capté par un objectif, privé de vent, le panorama ensoleillé n'était plus qu'une vision générique de l'océan, un peu sinistre. Kim jeta un œil à son portable en attendant qu'ils soient installés. Il avait gardé son beau visage métis, mais ses traits étaient éteints et fatigués. Son costume gris passe-partout et sa chemise blanche amortissaient son charme. Globalement, quelque chose en lui semblait brouillé.

— Désolé, je n'ai pas beaucoup de temps. The C est aussi un défi pour nous. On a des problèmes avec le programme qui gère les IP.

Robin voulut faire l'initié :

— Vous voulez dire, des candidats ?

— Non, des spectateurs qui voteront pour le C-Show. Duardo tient à ce qu'on les remercie tous en leur envoyant un vert.

Ces nOtes de gratitude sur la page eVal des usagers étaient devenues une pratique de courtoisie répandue de la part des entreprises.

— Bref, en quoi puis-je vous aider ?

Sixt avait du mal à trouver la bonne position sur sa chaise. Kim ne lui avait toujours pas adressé le moindre regard. Elle voulut l'attaquer bille en tête :

— On voulait savoir... Tu travailles avec Duardo depuis plus d'un an. Il y a des choses dans son attitude que nous ne comprenons pas.

Robin et Léandre lui jetèrent des regards surpris. C'était un peu abrupt comme entrée en matière. Ça supposait que ce type puisse avoir envie de leur livrer son sentiment personnel sur son patron. Kim ne la regardait toujours pas quand il articula :

— Monsieur Garcia est un génie. Il peut avoir ses excentricités. Il ne m'appartient pas de les commenter.

— Mais quand même, est-ce que tu ne pourrais pas...

— Ce qu'on voudrait savoir...

Robin s'était interposé. Kim tourna les yeux vers lui. Lui, il avait le droit.

— Vous savez que nous essayons de comprendre ce qui se passe et ce que nous vous demandons restera cantonné à notre enquête. Vous pouvez être certain que tout ce que vous direz restera confidentiel. Et nous aimerions en savoir un peu plus à propos de l'homme qui est à la tête de cette magnifique aventure.

Kim fit un geste pour dire qu'il ferait de son mieux. Robin reprit :

— Déjà, nous avons remarqué que tout ce qui se passe à bord est à la portée d'un dispositif, disons, de surveillance informatique. Est-ce que Duardo y a accès de façon illimitée ?

Kim réfléchit quelques secondes, puis il finit par lâcher avec réticence :

— Il faut s'assurer du maintien de l'ordre sur le bateau. Il arrive que certains cadres soient tenus au courant en cas de situations compliquées. J'en fais partie et Duardo aussi.

Sixt intervint :

— Vous voulez dire que vous avez un service à bord qui espionne les autres ?

— J'ai dit ce que j'ai dit et je ne vous en dirai pas plus.

Ce fut à peine marmonné. Elle allait finir par croire qu'elle avait de l'ascendant sur lui. Robin ne s'arrêta pas aux ondes qui circulaient entre les deux anciens amants :

— Je voulais aussi vous demander... Je connais un peu Duardo et je n'ai jamais entendu parler de religion à son sujet. Au contraire, il était très science contre conscience, vous voyez ce que je veux dire ? Ce matin, on nous a parlé de retraite, de prière ?

— Monsieur Garcia s'est converti après la mort de sa femme. Il est maintenant profondément engagé dans la religion catholique. Il vit en respectant les horaires monastiques et il est en relation permanente avec un monastère de bénédictins en Terre de Feu grâce à un système vidéo qu'il a mis en place avec leur accord. Par conséquent, il a pris un peu de distance avec la direction exécutive de loK. Il privilégie son odyssée spirituelle.

La pensée de Sixt s'enflammait. Cet homme qui l'avait tant de fois tenue à sa merci, cet homme qui avait touché le nœud en elle où souffrait son plaisir, c'était son tour d'être sous son emprise. Elle en était certaine.

Un téléphone sonna. Kim regarda l'écran de son mobile.

— Je suis désolé, c'est important. Comme je vous ai dit, je n'ai pas beaucoup de temps.

Robin prit son ton le plus affable :

— Nous pouvons attendre.

Kim chuchota pour ne pas être entendu de son interlocuteur au téléphone :

— Non, c'est impossible. Je vous remercie d'être venus.

Il se tourna vers Chris :

— Vous les reconduisez.

Chris acquiesça et attendit que les trois de la Mise à Jour se lèvent. Sixt ne put s'empêcher de regarder Kim. Elle entendit une voix masculine lâcher :

— Non. Putain. C'est pas vrai.

Chris avait sa carte en main. Il la reposa sur le lecteur qui, comme partout à bord, verrouillait la porte. Access denied. Kim interrompit sa conversation :

— Qu'est-ce qui vous arrive ?

Ce fut Léandre qui répondit au cadre de loK. En lui montrant l'écran de son portable. S'y affichait la page eVal de leur jeune guide. Et la nOte qui, désormais, le marquait au fer rouge.

Tiffany, la coordinatrice de l'organisation de The C, dut venir les chercher en personne. Elle les conduisit à leur étage et leur expliqua qu'elle était pressée, qu'elle n'avait pas de guide disponible pour eux, qu'elle allait réfléchir à une solution mais qu'en attendant, ils devaient rester dans leurs cabines. Robin avait proposé à Léandre et Sixt de se parler depuis les balcons. Ils s'étaient installés, les coudes appuyés au bastingage. Le soleil de 16 heures parlait d'insouciance. Ils devaient élever la voix pour s'entendre. Robin faisait le point :

— Qu'est-ce que ça veut dire que Chris soit touché à son tour ? C'est le premier mec qui ne soit pas candidat à The C qui est touché. Qu'est-ce qui se passe ? On a fait fausse route ? Ce n'est pas lié à The C ? En fait, ça s'attrape par contact direct ?

— Comme un microbe, tu veux dire ?

— Léandre, ça t'emmerderait de servir à quelque chose ?

Sixt s'interposa :

— En tout cas, ceux qui sont à la manœuvre veulent probablement qu'on ait ce sentiment. De contagion. De virus.

— Mais pourquoi Chris ? Parce qu'il nous aide ? C'est une autre façon de nous viser, nous ? Ça voudrait dire que l'attaque est orientée contre nous d'abord, la Mise à Jour.

— Et les autres équipes touchées ?

— Ça peut être des diversions.

— N'importe quoi. Robin, fais confiance à ton grand frère. Qui te dit que t'es autant parano que mégalo. Et on parle du record du monde.

C'était une loi de la nature. Les frères Batz finissaient toujours par se bouffer le nez. En détournant la tête, Léandre aperçut une forme s'éloigner brusquement de l'autre côté de la cloison. Sa voisine de cabine, Irene, avait probablement essayé de les écouter. Il l'inscrivit dans un coin de sa tête. À sa place, lui aussi aurait voulu savoir où les enquêteurs en étaient. Après tout, s'ils éclaircissaient ce binz, elle pourrait réintégrer le concours et ça changerait toute sa vie.

Sixt le ramena à ce qu'elle disait :

— D'après la logique qu'on a observée depuis le début, si Chris est rouge, c'est parce qu'il a dû commettre une faute captée par son mobile. Il faudrait pouvoir lui demander ce qu'il en est.

— Attends, j'essaie d'appeler au numéro qu'il nous a donné.

Léandre n'entendit même pas de sonnerie.

— Plus en service.

— Vous n'avez rien remarqué de particulier chez lui ?

Négatif. Le portable de Sixt vibra. C'était un message de Kim. Qui lui proposait de dîner ensemble ce soir. Une détonation de joie la traversa. Elle avait vu juste. Elle le tenait. Ce n'était plus elle, dans la prison, conduite à son seigneur. C'était elle qui l'appelait. La seconde qui suivit cette victoire la laissa se débrouiller avec une émotion plus complexe. Le vertige un peu morne de perdre un héros en même temps qu'un ennemi.

À l'heure dite, on vint frapper à sa porte. Un très jeune homme entra. Il avait des dreadlocks, le visage couvert d'acné et le tee-shirt

gris distinctif du service de Kim. Il attendit poliment que Sixt lui emboîte le pas. Elle avait longtemps hésité. À s'habiller comme ci ou comme ça. À mettre ce parfum ou bien tel autre. Elle avait finalement renoncé à tout effort particulier. Ce serait un aveu de faiblesse. Elle suivit son guide dans l'*Excelsior*.

Elle n'avait pas pu sortir dîner depuis leur départ de Madère et ce fut avec surprise qu'elle découvrit l'effervescence qui régnait sur le bateau à cette heure. Des familles à poussettes lui grillaient la priorité, des couples s'embrassaient, des jeunes se chahutaient, partis visiblement pour passer une soirée agitée. Ils débouchèrent aux ponts 3 et 4, ceux des restaurants. Là, les couloirs du paquebot se transformaient en galeries commerçantes avec néons et devantures. Des queues s'étaient formées devant les enseignes.

— C'est comme ça tous les soirs ?

Le jeune mec dut hausser la voix tandis qu'ils contournaient un groupe d'ados qui reprenaient un refrain en vogue à tue-tête :

— Non. C'est la fête d'indépendance américaine demain. Alors, c'est férié. Et tout le monde mange dehors.

loK avait pris la mer pour s'affranchir de l'autorité des États mais ça n'interdisait visiblement pas le patriotisme. Il faut dire que la majorité des salariés, et Duardo lui-même, étaient des citoyens des États-Unis.

Ils dépassèrent deux premiers restaurants. Où ils allaient comme ça ? Elle ne voulait se laisser griser par rien. Elle n'était plus la femme qui l'attendait toute la journée et qui tremblait d'envie quand il s'approchait d'elle. Elle ne comptait renouer avec rien du tout. Seulement se mesurer d'un côté et de l'autre de la rive, maintenant qu'ils étaient séparés.

Le jeune homme finit par se glisser entre deux files d'attente et entrer au Canopée, l'établissement de « gastronomie responsable », disait la devanture, qui ne servait que des plats vegans. Ignorant les regards furieux des passagers qui lambinaient debout, il la conduisit derrière un paravent qui isolait une table pour deux. Autour, tout était plantes dans des casiers en fer, esprit d'humus ruisselant, table à nœuds sur le bois et chaises en paille. Il tira la chaise pour elle.

— Comment ça se fait que nous n'ayons pas attendu ?

— Kim est un cadre dirigeant. Ils ont des coupe-file.

Le petit mec appela des yeux une fille dans les vingt ans, cheveux

frisés et énergie nord-américaine. Avant de s'éclipser, il précisa ;

— Le boss est désolé mais il va avoir quelques minutes de retard. Bonne soirée.

La serveuse le remplaça, qui commença à lui expliquer le menu. Elle en parlait comme si faire le bon choix mettrait fin à tout jamais à la guerre. Elle lui proposa de commencer par un cocktail à base de citron vert, de gingembre, de Bénédictine et de tequila. Sixt se laissa tenter. Quand elle y mouilla ses lèvres, le goût de la tequila fit remonter le souvenir d'une soirée un an et demi plus tôt. Ils sortaient avec Kim d'une longue session de piratage. Ils avaient réussi à bloquer la plus grande banque du monde. Ils avaient fêté ça toute la nuit. Dans un concert, de bar en bar, ils avaient traversé Paris bras dessus bras dessous. L'alcool et la mémoire s'accordaient pour l'étourdir.

Kim finit par arriver. Il était fripé et irritable dans le même costume que l'après-midi. Il bafouilla quelques banalités maladroitement pour dire bonjour, essaya de trouver une contenance en passant sa commande. Elle lâcha une allusion à la soirée à laquelle elle venait de penser. Pure provocation de sa part puisque c'était le lendemain de cette virée qu'il avait disparu de sa vie sans la prévenir. Elle avait dû faire des recherches pour comprendre qu'il s'était vendu au marché et qu'il avait emporté avec lui son cœur et ses tactiques d'attaque. Elle n'avait cependant pas amené le sujet pour régler leurs comptes. Plutôt pour déchirer la distance. Sauter dans la flaque qui l'obligerait à lever le menton vers elle. Elle eut à peine fini sa phrase qu'il lui lança avec un regard supérieur :

— C'est mort tout ça. Encore heureux.

On avait apporté à Robin un plateau-repas et il mâchonnait un quartier d'ananas qui ne valait pas de se déplacer au milieu de l'Atlantique. Il avait mis un film en bruit de fond. Il se leva pour regarder le couchant prendre l'horizon. À force d'être enfermé dans cette pièce, il avait le sentiment d'être perché dans une cage nue. Juste un corps ballotté sans raison sur un segment de planète. Sans excuse pour son existence. Le téléphone. Peut-être son frère qui avait envie de lui parler ? Ça lui aurait fait plaisir.

— Monsieur Batz, c'est Tiffany. Vous êtes dans votre cabine ?

Elle était con ou elle le faisait exprès ?

— On a un nouveau problème. Je viens vous chercher tout de

suite.

Une minute plus tard, elle ouvrait la porte sur ses traits trop figiolés de rousse pulpeuse. Une fille qui rentrait dans la trentaine en étant franchement trop bien coiffée. Et puis cet enthousiasme. Le genre à répondre à l'énigme du sphynx : « Elle est vraiment géniale, ta question. » Elle n'en menait cependant pas large quand elle lui débita à toute vitesse :

— On n'arrive plus à retrouver le candidat brésilien. Il n'est pas dans sa chambre. Il a un cancer. Il nous l'a caché. Et il vient de passer rouge, ses filles aussi. Aidez-moi.

Robin eut envie de répondre qu'on leur avait confié une enquête, pas le rôle de nettoyeur de merde officiel de The C. Mais le masque impeccable de la jolie Tiffany venait enfin de se froisser. Une larme d'angoisse roula sur ses pommettes roses. Ça suffit à l'ébranler. Il s'élança à sa suite comme il aurait secouru n'importe quelle demoiselle en détresse, belle, tard la nuit, au bord d'une route pluvieuse de Normandie.

Ils allèrent d'abord chercher Léandre, dans l'esprit d'être plus forts à plusieurs. En reprenant le couloir où les candidats étaient logés, ils entendirent des coups puissants contre deux portes. Des hurlements féminins. À vous faire dresser les cheveux sur la tête. Tiffany continua à avancer. Elle avait sa carte en main pour déverrouiller l'ascenseur. Robin s'arrêta et lui lança :

— Vous ne faites rien ?

— Les consignes sont strictes et...

Robin attrapa sa carte. Il revint sur ses pas puis déverrouilla l'une après l'autre les portes d'où étaient venus les cris. Derrière elles, deux jeunes femmes dans leur vingtaine s'époumonaient dans ce qui ressemblait à du brésilien. Les frères Batz comprirent que c'étaient les filles de l'homme qu'ils cherchaient. Elles paniquaient et voulaient venir avec eux. Ils les laissèrent leur emboîter le pas. Robin rendit sa carte à Tiffany avec autorité. Il exhalait une mâle assurance. Dans un film à l'ancienne, elle l'aurait giflé, il l'aurait embrassée. Fondu au noir.

— Alors OK, j' imagine. J'ai trahi la cause. Parce que la soirée dont t'as parlé tout à l'heure, c'était bien notre dernière, on est d'accord ? Comme tu t'en doutes, loK protégeait la banque qu'on a attaquée.

Duardo s'est penché sur le dossier. Il a admiré mon boulot, il m'a trouvé, il m'a embauché, j'ai changé de vie, voilà. Un truc : on est d'accord que toi tu bosses avec Robin Batz ? Alors, on s'est vendus tous les deux, ma belle, y a que l'acheteur qui change. De toute façon, il était temps de devenir moins stupide. T'es philosophe, si je me souviens bien. Un genre, on va dire. Pourquoi tu crois que les choses sont comme elles sont ? Y a pas une règle de philosophie quelque part qui dit que, quand ça concerne la réalité, c'est toujours la plus réelle qui est réelle, un truc du style ? Alors, c'est super cool d'être activiste, de lever le poing et de gueuler que c'est pas bien du tout, le marché, l'argent et puis la vie. Mais les choses ne sont pas ce qu'elles sont par hasard. T'imagines le nombre de forces engagées, la complexité ? Faut le prendre comme c'est, faut partir de là. Le reste, c'est des allitérations pour rappeurs qui veulent en fait du sucré pour leur gueule, comme tout le monde.

Sixt acheva sa soupe de lentilles corail au sel d'algue. En l'absence de toute proposition du type qui était en train de déblatérer en face, elle se resservit du vin.

— Nous, on bloquait des entreprises. On remplaçait les campagnes de communication digitales par des insultes. Super. Cinq minutes après notre passage, tout reprenait son cours. Comme si de rien n'était. Parce que rien n'était. Le seul truc auquel on serait arrivés, c'est de se faire prendre et de le payer très cher. Alors, non. Faut rejoindre le réel. Tout le monde fait ça.

Kim enfilait ses poncifs de gros connard à la même vitesse qu'il descendait le verre devant lui. Le restaurant se vidait. Un groupe, au fond, se donnait rendez-vous plus tard, à la boîte de nuit. Sixt les envoyait. Elle entendait chuintier une espèce de fontaine esprit ruisseau, très agaçante. Kim venait de dire : « C'est comme la politique. » Sixt s'évada en regardant la mer, par le hublot près d'elle. Les vagues se frangeaient d'écume sous la lune avec une dignité de silence.

Bientôt, ils furent seuls dans la salle. Et ce n'était pas le problème, selon elle, ces histoires de puissance ou d'impuissance, de réalité ou d'utopies capricieuses. La vie peut être vue du ciel, d'en bas, de près. Toutes les tailles. Et beaucoup de choses qu'elle avait crues s'étaient révélées en effet dérisoires. Oui, le capitalisme régnait sur le monde. Oui, les technologies avaient tressé un filet dont il était impossible de sortir. Dans chaque époque, pourtant, on pouvait creuser l'espace

d'une chanson. Un refrain qui flotte, d'une terrasse à la chambre, dans la nuit de Paris. On pouvait espérer à son échelle, être à son échelle. Pendant que Kim vitupérerait ses justifications, Sixt buvait à cette petite part qu'elle emportait et qu'il avait perdue. De la tristesse, de la tendresse pour la mort de leur amour.

Ils entrèrent dans des ascenseurs, ouvrirent des portes, fouillèrent des étages. Du pont 13 au rez-de-chaussée. Des promenades extérieures aux sous-sols. Robin partait d'un côté, Léandre de l'autre. Les deux jeunes Brésiliennes suppliaient. Elles disaient que leur père était très malade, qu'il avait dû faire un malaise et être resté coincé depuis qu'ils étaient passés rouge. Il était en danger de mort. Elles racontaient : il tirait sur ses dernières forces pour gagner pour elles. Leur laisser un bel avenir. Les paliers s'enchaînaient. Les coursives se succédaient. Tiffany essayait d'appeler le portable du pauvre homme.

Ils arrivèrent au premier sous-sol où se trouvait l'hôpital. Bien sûr, Tiffany avait commencé ses recherches par là. Mais la médecin de service lui avait assuré au téléphone n'avoir vu personne répondant au signalement. C'était le dernier endroit du bateau qu'ils n'aient pas fouillé. Léandre et Robin tâchaient de calmer les jeunes femmes, les envoyaient retourner un meuble, vérifier un recoin. Devant l'entrée de l'hôpital, il y avait une large esplanade carrelée de blanc. Des distributeurs d'eau. La croix verte d'une pharmacie.

— Esperem ! Esperem !

Le deuxième cri leur perça le tympan. Ils accoururent vers l'aînée des deux, Antonella, qui regardait à travers une porte vitrée et qui montrait du doigt une forme indistincte.

— Sua camisa !

Comme toutes les issues du bord, la porte était verrouillée par un lecteur en métal. Tiffany passa sa carte. Access denied. Elle réessaya. Encore et encore. Mais elle dut bientôt se résigner. Elle aussi venait de passer rouge. Léandre courut à l'hôpital. Une médecin jaillit à leur rencontre. Robin la reconnut tout de suite. Il avait eu recours à elle dix ans plus tôt pour s'être vaguement foulé la cheville en essayant d'impressionner Manon dans la boîte de l'*Excelsior*. Il vit dans son œil bleu qu'elle l'avait reconnu aussi. Elle avait son nom agrafé à sa blouse. Mathilde Dedeker. Elle passa sa carte à son tour. Access denied. La médecin aussi était passée rouge. Les frères Batz se

regardèrent, sidérés. Cette fois, en les frappant les uns après les autres, le pirate ne se contentait plus de les mettre sous la tension de son jugement ou de les étouffer sous le poids de leurs fautes. IL avait décidé de tuer un homme.

Face à ce Kim qui avait tué en lui le Kim dont elle avait été amoureuse, une évidence la traversa. Nous créons les autres. Il n'y a jamais de vérité qui vienne rétablir une version officielle. Jamais de résultat juste. Seulement des créations croisées, qui se captivent, qui se déçoivent, qui s'indiffèrent. On est l'auteur de son monde.

On rangeait les chaises. La bouteille était vide. Elle devait commencer à faire effet puisque le regard de Kim s'était rallumé. Les commissures canailles de sa beauté lui revinrent aux lèvres. Sa voix se fit gluante lorsqu'il lui proposa :

— Je ne t'ai pas montré mon appart à bord. On prend un dernier verre ?

Sixt respira bien ce moment. Et elle dit :

— Non merci.

Le corps derrière la vitre ne bougeait plus. Les jeunes filles sanglotaient dans les bras l'une de l'autre. Léandre aperçut un extincteur. Les deux frères se comprirent. Robin entraîna les autres loin de la vitre pendant que Léandre y balançait la lourde bouteille en fer. La porte ruissela en éclats, une alarme surpuissante les plaqua au sol. Le médecin s'élança et se pencha sur l'homme qui était à terre, la peau blafarde, l'œil fermé. Antonella ramassa un portable au sol. En le réveillant, elle tomba sur la page eVal du pauvre Rafael Nunes et sur le rouge qui s'étalait à côté de son nom. De fureur, elle se mit à piétiner l'appareil, elle le lança contre le mur. Léandre s'interposa et la prit dans ses bras.

MERCREDI 4 JUILLET



— Merci à tous d'être là. Il me revient l'honneur d'ouvrir cette réunion, en l'absence du président de loK qui ne pourra être parmi nous ce matin. Comme vous le savez, la situation est préoccupante.

Les éclats savonnés d'une fanfare leur parvenaient de temps à autre. Elle jouait « Yankee Doodle » ou « The Star-Spangled Banner » ou bien « Dixie ». Sur les ponts extérieurs, le grand barbecue patriotique du 4 juillet avait commencé. Il était presque midi.

— Veuillez noter que, comme le veut le protocole du navire, la totalité des chefs de service sont autour de la table. Sont invités à titre exceptionnel les trois membres de l'équipe de la Mise à Jour, en charge d'enquêter sur les incidents qui nous occupent. Moi, commodore sir John Larrimer, je préside cette réunion.

On était venu chercher Léandre, Robin et Sixt dans leurs cabines. Ils avaient un nouveau guide : Mia, une jeune Allemande fluette et brune, aux cheveux courts, qui parlait très bien français, quoique avec un accent prononcé. Ils avaient traversé les ponts, déjà envahis de polos de couleurs. Les enfants couraient. Les mamans criaient de faire attention. Des hommes bavardaient devant des pièces de viande grésillantes et descendaient des bières légères en bouteille. Des adolescentes disposaient leurs salades de pâtes ou de pommes de terre sur les tables. L'harmonie amateur des employés crachotait en rigolant dans leurs tuyaux de cuivre pimpant dans le soleil. En slalomant au milieu de ces réjouissances, Sixt crut remarquer qu'une légère brise nuançait l'été parfait qui les avait accompagnés depuis Madère. Une dégradation était possible qui n'était pas imaginable hier.

— Comme vous le savez sans doute, l'épidémie de nOtes se répand. Partie des candidats de The C, elle touche désormais toutes les catégories de passagers. On compte exactement cent cinquante nouveaux cas depuis la première personne atteinte hors candidat :

Christophe Lantier, polo blanc et accompagnateur de la Mise à Jour ici présente. Ce matin à 5 h 55, deux de mes marins n'ont pu rejoindre leur poste. Je n'ai probablement pas besoin de vous préciser les dangers que représenterait un blocage de mon équipage en cas de fortune de mer.

Partis de leurs cabines à l'arrière, ils étaient parvenus à la proue. À droite, ils apercevaient l'appartement de Duardo où ils étaient allés lundi. Face à eux, il y avait une grande façade vitrée qui couvrait toute la largeur du paquebot. Le quartier de commandement où se trouvaient la grande salle des cartes, le poste de pilotage, la suite du commandant et les quartiers des marins. On leur fit passer un sas de sécurité. Ils durent lever les bras pendant qu'on vérifiait qu'ils n'avaient rien de métallique sur eux. Ils durent aussi laisser leurs mobiles dans une consigne avant d'entrer.

— Tant que nous sommes en pleine mer, nous ne risquons pas grand-chose. Mais, dès que nous approcherons des côtes et du trafic et des écueils qui vont avec, soit à compter de samedi midi, le niveau de danger actuel sera inacceptable.

On leur avait fait prendre un ascenseur, monter tout en haut et ils étaient entrés dans cette grande salle où trônaient une table de réunion en bois de loupe et des sextants en cuivre dans des vitrines. Ils étaient quelque vingt étages d'immeuble au-dessus de l'eau, ils avaient le sentiment de flotter au-dessus de l'océan. En l'absence d'appareil pour traduire, par mesure de sécurité, chacun parlait anglais.

— Si nous n'avons pas rétabli la situation avant, nous devons mettre le navire en panne et appeler les secours pour évacuation. Il va de soi que cette mesure entraînerait l'annulation de The C cette année.

Larrimer avait les cheveux blonds, le teint rougeaud, le visage rond. Après ce préambule, chaque chef de service dit quelques mots. Pour la Mise à Jour, Robin déclara :

— Au départ, le *modus operandi* était assez clairement relié aux opérations digitales des victimes. Il semblait évident qu'on espionnait les prétendus péchés qui y étaient commis. Le schéma était dès lors assez simple : un hacking à la nOte fondé sur l'espionnage numérique. Hier pourtant, quand nous étions à la recherche de Rafael Nunes, tout s'est passé comme si quelqu'un nous surveillait. Pas ce que nous faisions sur nos portables. Non, nous, en direct. Les rouges sont tombés exactement comme s'ils étaient le moyen de nous barrer la

route vers la personne que nous tentions de secourir.

— À ce sujet, quelles sont les nouvelles de monsieur Nunes ?

Léandre avait appelé l'hôpital ce matin. C'est lui qui répondit :

— Il est très éprouvé et ne quittera probablement pas l'hôpital avant que nous n'atteignions Fort Lauderdale. Mais ses jours ne sont pas directement menacés.

— Bien. Continuez.

— Ce que nous devons comprendre c'est comment ceux qui sont derrière tout ça s'y prennent ? Pourquoi frappent-ils telle personne plutôt que telle autre ? En résumé, leur logique globale.

— Et comment comptez-vous vous y prendre ?

— Nous étudions plusieurs scénarios.

Autrement dit : on est aux fraises. Il y eut un court silence.

Kim intervint. Il semblait d'humeur encore moins solaire que la veille.

— Même s'il y a des évolutions, nous restons convaincus que nous faisons face à une attaque essentiellement numérique. On est à l'affût de la moindre activité suspecte. Une exploration complète de nos systèmes est en cours. Si les gens de la Mise à Jour veulent venir nous voir cet après-midi, on leur fera notre rapport.

La réunion prit fin. On les remit dans un ascenseur, leur rendit leurs portables confisqués et ils retrouvèrent leur guide Mia. Ils traversèrent en sens inverse les ponts extérieurs où la fanfare attaquait « The Battle Hymn of the Republic ». Léandre allait souffler quelque chose à Sixt quand on leur fit barrage.

Les baguettes des tambours s'étaient suspendues, un trombone arrêté à mi-coulisse. Un silence cru leur était tombé dessus, celui qui suit le surgissement de la violence. Léandre aperçut, au milieu d'un cercle effaré, un homme, petit et sec. Ses yeux lui sortaient du visage, sa bouche était tordue de fureur. Il s'en prenait à une adolescente. Il lui hurla :

— You fucking bitch.

Une quadragénaire eut le geste instinctif de couvrir les yeux de la jeune fille. Des hommes s'interposèrent. Mia chuchota :

— J'appelle les polos jaunes.

Quelques minutes plus tard, les volontaires de la milice de l'*Excelsior* emmenèrent l'homme. L'un d'eux eut le temps de glisser à

Mia :

— Un mec qui vient de passer rouge. C'est le cinquième à faire une crise en une heure. Ça n'arrête plus.

Le groupe put fendre à nouveau l'odeur de graisse frite et de bière. Mia les conduisait le long du bateau, ils dépassèrent le vaste solarium qui couronnait le dernier étage du navire. Mia leur avait expliqué :

— Je dois vous conduire sur le tournage. Pour le sujet du C-Show.

Après avoir descendu des escaliers, ils se retrouvèrent sur l'immense plate-forme à la poupe du bâtiment. Un grand pavillon battait en noir et blanc les armes de loK. Le sillage se traçait droit dans les flots. Le battement puissant des hélices obligeait à élever la voix. Les trois de la Mise à Jour reconnurent parmi la vingtaine d'hommes et de femmes qui attendaient des visages aperçus dimanche au loK Theater. Cette femme brune au profil chevalin. Le petit mec frisé qui devait avoir dans les dix-sept ans. L'Asiatique timide que Léandre avait croisée dans le couloir. Cambodgienne ? Il ne se souvenait plus. Et aussi, les trois grands costauds qui étaient probablement frères.

Un barbu s'approcha d'eux :

— OK, donc c'est... Ça va ? Pardon, Thibault. Le réal. Super. Je suis français, donc on va se comprendre nickel. C'est cool. OK.

Il avait l'air de sortir tout droit d'un happy hour à Belleville. À côté de lui, un gars trop bronzé râlait entre deux coups d'œil à sa caméra et un pâlichon à micro-perche semblait très loin de tout ça. Mia rappela à Thibault que les trois de la Mise à Jour devaient passer tout de suite. Thibault s'approcha d'eux et leur dit :

— OK, on fait le même plan pour tout le monde : les trois membres de chaque équipe qui posent ensemble devant le drapeau et qui se présentent. Venez. On a qu'à dire... Toi, c'est quoi ton prénom ?

— Je suis Robin Batz.

— Ah ouais, c'est vrai. Donc, toi, tu dis : « Bonjour, je suis Robin Batz », lui il dit – comment tu t'appelles ?

Le réalisateur s'était tourné vers Léandre, qui le coupa dans son élan :

— Écoute, Thibault, je crois qu'on a compris. Notre texte, c'est « bonjour » et puis nos noms. Ça va aller, je pense.

— OK. Encore un truc : à la fin, y en a un qui dit : « Et nous sommes la Mise à Jour. » Comme ça, on a les mêmes accroches pour

tout le monde. C'est sympa.

C'est sur ce terme mobilisateur qu'il les laissa s'installer et alla coordonner sa petite équipe. Ça tourne, action.

— Et nous sommes la Mise à Jour.

Ils réussirent la petite routine du premier coup. Le problème, c'est que Thibault eut envie de réessayer. Les vingt-sept prises suivantes furent plus compliquées.

— OK, on la refait.

Sixt se sentit gênée de faire attendre les autres. Elle lisait dans leurs yeux une gamme de sentiments désagréables, qui allaient de la moquerie à l'hostilité. Leur fébrilité était palpable. Elle les comprenait. Les candidats vivaient sous la pression de passer rouge d'une seconde à l'autre. Sans qu'on comprenne comment ce qui était censé être une moyenne calculée soigneusement, méritée jour après jour, année après année pouvait s'effondrer comme ça, en un claquement de doigts. Sans alerte ni recours. Et ce stress s'aggravait d'un sentiment encore plus pénible. Celui d'être épié, pesé, condamné en permanence, dans ses replis les plus intimes.

Un homme en chemise blanche les regardait fixement. Sa voisine aux cheveux roses ricana à une remarque qu'il fit entre ses dents. Quelque chose de laid flottait dans l'air. Sixt eut décidément l'impression qu'il faisait plus froid depuis ce matin.

— J'ai une question : pourquoi les autres éliminés sont pas là et eux ils enregistrent un truc pour le show ?

L'homme qui avait demandé cela était un des trois frères baraqués.

— Yes, what's happening here ?

— Is that because it's fucking Robin Batz ?

— The big billionaire ?

— The big friend of Duardo ?

La colère avait éclaboussé les visages, comme une pluie ramenée par le vent. Ce qu'ils avaient devant eux, c'étaient des ennemis.

Robin voulut les raisonner :

— Attendez. Nous sommes justement en train d'essayer de comprendre ce qui se passe.

Robin n'aurait pas dû se défendre. Ses mots firent redoubler les injures. Ces gens avaient besoin de le haïr, il n'y avait rien à répondre à ça. Il était d'ailleurs impossible de contester ce que dit un autre des frères, qui parlait français avec un accent africain :

— Vous êtes l'inventeur de la nOte, non ? Et c'est votre nOte qui gâche la vie de tout le monde et aussi ce concours.

— Vous êtes le seul à être déjà venu, comme c'est bizarre.

— You know the way it is here.

Le ton montait. Le dernier frère vint se poster devant Robin et commença à lui faire des reproches en lui enfonçant l'index dans la poitrine. Le réalisateur s'arracha enfin de son moniteur et il bredouilla :

— OK, j'ai ce qu'il me faut.

Mia les exfiltra en douceur. Ils tombaient de haut. Depuis deux jours, ils étaient isolés. Ils n'imaginaient pas l'unanimité qui existait contre eux chez les autres candidats. Mais ils étaient obligés de voir les choses en face : l'idée se répandait que quelqu'un était en train de gagner en brisant le futur des autres et tout le monde avait l'air de croire que ce quelqu'un, c'était eux.

On ne savait pas si ceux qui étaient passés rouge seraient autorisés à participer au show et si leurs projets seraient proposés au vote des spectateurs. Duardo y réfléchissait, paraît-il. Sa décision était cruciale. Parce que, si on disait qu'être sélectionné à The C suffisait à faire une fortune, c'était grâce à l'exposition médiatique planétaire qu'assurerait le C-Show. Sans elle, ils n'étaient rien que des inconnus avec des rêves plus gros que le ventre.

La Mise à Jour était réunie dans une cabine pour déjeuner. Ils ne se parlaient pas mais ils en avaient marre. De grailer de la bouffe de pique-nique. D'être confinés à l'heure des repas. Robin était particulièrement remonté. Il n'en pouvait plus que le monde entier lui reproche tout ce qui va pas. Comme si eVal n'était pas le thermomètre mais la cause de la maladie. Comme s'il était le diable en personne. Comme s'ils étaient tous des saints. Et c'était toujours pareil, depuis dix ans qu'il était devenu riche, la haine, la haine, la haine. Où qu'il aille, il était coupable. Et Jeanne d'Arc, c'était lui ? Merde à la fin. S'il était si nul et puis si méchant, pourquoi tout le monde utilisait son appli ? Et s'il était la pire raclure du monde technologique, pourquoi tout le monde voulait l'imiter ? Dernier exemple, l'appli bulgare eRep. Sans déconner. Non mais c'était la mode. Il était très méchant et puis voilà. Il aurait dû se payer un costard à plastron blanc et puis une cape. Et, tiens, un œillet rouge à la boutonnière et des incisives

postiches. Un coup de gel dans les cheveux et il sillonnerait les rues, histoire de rentabiliser son rôle d'ennemi du genre humain. Putain de chier de merde de sans déconner, ils voulaient pas le lyncher, non plus ? Et c'était quand même pas son invention, les gens qui peuvent pas se blairer. C'était peut-être aussi la faute à dix ans d'eVal la guerre dans le monde ? Bonjour, nous recevons aujourd'hui Bartholomée Tassin pour son livre *Mon métier, c'est dire que ça va pas*, il va nous parler des ravages de la société d'évaluation. Commençons par eVal, si vous le voulez bien... Non mais ta gueule. Ils étaient beaux les humains à se trouver des boucs émissaires pour surtout jamais se remettre eux-mêmes en question.

— Quelqu'un veut la dernière banane ?

Ça suffit à casser le flux de rouspétance de Robin. En l'absence de réaction, Léandre prit le fruit. Le silence pesa de nouveau. Ils digéraient la violence des autres candidats. Ils mâchaient leur impuissance à percer le mystère.

— Vous avez bien mangé ?

Mia s'était matérialisée dans la pièce.

— Kim m'envoie vous chercher. Il a fini d'examiner les systèmes. Il est prêt à vous faire un rapport.

Léandre avala vite fait sa dernière bouchée, Sixt regarda de quoi elle avait l'air. Robin ne bougea pas, il venait de penser à quelque chose.

— Je vais rester ici, je me sens un peu patraque. Est-ce qu'il serait possible de voir un des médecins du bord ?

— Ça va être difficile, sauf s'il y a urgence. C'est un jour férié. Même pour les non-Américains.

— Je comprends. Mais vous pouvez peut-être me conduire à la médecin qui ne peut plus sortir de sa cabine, celle qui était avec nous hier ?

— C'est que, je ne sais vraiment pas...

— J'ai vraiment très mal au crâne. D'un coup.

Mia réfléchit puis finit par concéder :

— Je vais voir. Vous voulez rester là en attendant ?

Robin fit oui de la tête.

— Je vous tiens au courant. Léandre, Sixt, venez avec moi.

Comme Chris la veille, Mia ouvrit un portique de sécurité avec sa

carte. On les soumit méticuleusement aux détecteurs. Les galeries plongeaient vers l'ombre, avec leur laser rouge qui en zébrait la rampe. Mia n'était pas habilitée à entrer et elle céda la place au petit mec acnéique qui avait accompagné Sixt au restaurant. Apparemment, l'homme de confiance de Kim. Il marchait en tête avec indifférence. Ils allaient entrer dans les serveurs. Le saint des saints. Les lasers s'effacèrent. Ils descendirent à pas prudents une passerelle éclairée seulement au niveau du sol. Puis le jeune type en dreadlocks présenta son visage à une surface de lecture. Un premier sas se déverrouilla. Puis un second. Ils furent enfin devant l'immense caverne.

Au niveau de la coque, sur toute la longueur du bâtiment, la quasi-totalité des données du monde dormait dans la gigantesque forêt qui s'élevait à quatre mètres de plafond. Les machines se présentaient sous la forme de grands frigos noirs où s'étageaient des lames de circuits imprimés. Une ventilation continue ronronnait à l'intérieur des appareils qui étaient répartis en zones, en ailes, en allées, en rangées. Des voyants lumineux clignotaient sous les opérations. Les plans du prochain attentat étaient cachés dans la même section que les fichiers confidentiels de la police chargée de le conjurer. Le jeune en tee-shirt gris leur faisait l'article nonchalamment. Il causait en trilliards de trilliards d'octets, évoquait une consommation électrique égale à celle d'une ville de quatre-vingt mille habitants pour cette seule partie du bateau, leur racontait le protocole selon lequel les nouvelles données étaient répliquées automatiquement et toutes les vingt-quatre heures dans un des dix satellites de la flotte de loK ou dans ses abris souterrain du Sud-Sahara, ce qui garantissait la conservation des datas quoi qu'il arrive même si l'*Excelsior* venait à couler, ce qui n'était envisageable que dans le cas où il se ferait torpiller par un sous-marin ultra-furtif.

Léandre et Sixt l'écoutèrent en parcourant des yeux les lianes de câbles qui renforçaient l'impression d'être entré dans l'obscur des secrets du monde. La grotte où dormaient les preuves que l'humanité avait existé, du bilan des entreprises aux photos de famille, du montage en cours d'un blockbuster au dessin scanné de fête des pères qui sera l'unique empreinte laissée par une enfance.

— Je continue à penser que ce serait beaucoup mieux si vous voyiez un médecin qui n'est pas passé rouge.

— J'ai mal. Vraiment. Si vous saviez.

Robin se tenait la tête. Il lançait à Mia des regards dignes de la dernière détresse. Mia, bonne fille, eut le réflexe de poser la main sur son front.

— C'est vrai que vous êtes chaud.

— Et je n'ai même pas de paracétamol ici. S'il vous plaît, je vous en supplie...

— Écoutez... Il faut d'abord que je regarde où habite madame Dedeker.

— Je suis formel.

Léandre et Sixt se trouvaient dans le terminal qui surveillait la totalité du réseau, une petite pièce dans la pénombre, une console envahie de boutons. Ils étaient sous la ligne de flottaison. On sentait confusément autour la pression de l'océan. Tenue en respect par la mince enveloppe d'une construction humaine.

Kim était devant le pupitre de commandes. Son beau visage était seulement éclairé par le mur d'écrans qu'il scrutait. Il ne se donna pas la peine de tourner la tête à leur entrée. Il en voulait visiblement à Sixt de ne pas lui avoir cédé hier. Il devait aussi expier son vin.

— On a tout regardé de fond en comble. Résultat : pas de logiciel espion, aucun virus. On n'a rien trouvé qui puisse vous aider.

Pont numéro 8, Mia précédait Robin sur un palier où, dans un bow-window central, des adolescents se faisaient glousser sous leurs mains baladeuses. Il y avait une table de ping-pong. Un couple se roulait une de ces pelles fleuves qui indiquent qu'on n'a pas franchi la barre des quinze ans. Mia prit un couloir où des gamins jouaient au foot entre les portes. Tout ça faisait penser à une résidence un peu chic, peut-être un peu trop fermée sur elle-même. Cabine 8-51. Mathilde Dedeker.

— T'abuses, là !

Une fille de la petite bande avait dû être saisie au soutif, mais son indignation se dissolvait dans un ton plus que ravi. Mia frappa deux coups légers. Une attente. Puis ce fut le casque de cheveux blonds et l'expression fuselée de la médecin belge. Robin se souvenait comme elle était jolie il y a dix ans. C'était comme si on avait éteint sa lumière à l'intérieur. Bien sûr, elle fut désagréablement surprise de les

voir. À son œil, Robin fut persuadé qu'elle savait pourquoi il venait la voir.

Robin parla de son soi-disant mal de tête, Mathilde Dedeker lui proposa de l'examiner dans la chambre du deux-pièces qu'elle occupait en célibataire. Mia resta dans le minuscule salon. Dès qu'ils furent seuls, Robin se lança :

— Je suis désolé de vous déranger mais je dois vous poser quelques questions. L'*Excelsior* a beaucoup changé depuis la dernière fois que je suis venu. Ces mesures de sécurité draconiennes, la carte... Il s'est passé quelque chose. De grave. Je pense que ça peut être lié avec les événements de ces derniers jours. De toute façon, il faut que nous sachions. Pour comprendre. Et je crois que vous pouvez me renseigner. S'il vous plaît, madame. C'est très important.

Mathilde Dedeker était pensive. Elle sembla à Robin peser le pour et le contre. Il voulut pousser son avantage.

— Madame Dedeker, pensez à Rafael Nunes. Les gens qui sont derrière tout ça ont essayé de tuer quelqu'un. Au moins d'empêcher qu'on lui porte secours. Vous étiez là aussi bien que moi et...

— Monsieur Batz, la seule question que je me pose c'est à qui signaler votre intrusion.

— Je ne vous crois pas. Mais attendez. Je comprends. Nous sommes surveillés.

Robin se mit à chuchoter :

— Écoutez, j'ai conçu une messagerie cryptée. Complètement étanche. Personne ne pourra nous espionner et...

Robin prit son mobile et se mit à écrire.

— Voilà. Il suffit que vous répondiez à ce message et nous serons mis en contact. Nous pourrons correspondre en toute tranquillité. Je vous en prie. Vous pouvez m'aider. C'est important.

Elle s'était levée. Robin s'attendait à ce qu'elle aille faire un scandale auprès de Mia. Mais non. C'était juste sa façon de l'inviter à sortir. Au moins, elle n'avait pas l'intention de le dénoncer. Il avait vu juste. C'était une femme droite. De conscience. Elle allait finir par l'aider. Quand elle ouvrit la porte, elle lui dit, pour donner le change à Mia ou pour de vrai, ce n'était pas clair :

— Je ne vous prescris rien mais je vous trouve agité. Je vous conseille de vous reposer.

Kim avait tout dit. Léandre était sorti et attendait en compagnie du petit mec à dreadlocks. Quand Sixt voulut les rejoindre, un poing se ferma sur son bras. Le local était obscur. Kim lui demanda d'une voix insinuante :

— Tu m'offriras bien une danse ce soir ?

Sixt ne comprit pas à quoi il faisait allusion.

— Le bal. Pour le 4 juillet. Partout sur le bateau. Ne t'inquiète pas, j'arriverai à te trouver.

Sixt voulut esquiver :

— Avec ce qui se passe, ils vont sûrement tout annuler.

— Au contraire. Tout le monde a besoin de se détendre.

Quand il fit nuit, les ampoules s'allumèrent une à une, traînée de poudre saluée par une explosion de joie, mains en l'air, hanches saccadées quand les enceintes décrétèrent « Johnny B. Goode ». Des guirlandes multicolores couraient sous le ciel des ponts extérieurs. Sur les paliers des étages d'habitation, au loK Theater, dans la boîte de nuit, sous les frises du restaurant, dans les allées marchandes, on dansait sur la même musique, on riait, on se servait à boire. La crispation lâchait enfin les employés, les familles, les célibataires en veine, tous ceux qui se laissaient guider par Chuck Berry et sa nonchalance survoltée. Sur les flots noirs, entre deux continents, il y avait cette bulle d'humanité qui se racontait que sa version du tout était la bonne. Et Robin Batz regardait son portable. La seule chose qui l'occupait c'était quand Dedeker allait enfin lui écrire.

Plus que trois jours avant le C-Show. Robin avait bu un verre et il sentait revenir l'enjeu. Il pouvait gagner The C une seconde fois. Rentrer à tout jamais dans l'histoire. Cette perspective n'avait pas l'air de hanter Léandre et Sixt. La valeur de la Mise à Jour s'envolerait d'un coup. Ils s'en foutaient de devenir milliardaires ? Lui, c'était déjà fait, hein.

— C'est à cause de toi, tout ça, ordure !

La blonde de l'équipe norvégienne était belle. Elle avait l'air intelligente, ironique, sexy. Dommage qu'elle puisse à peine se tenir debout tout de suite maintenant et qu'elle haïsse apparemment Robin de tout son cœur. Elle s'accrochait à un polo violet. C'était quoi « violet » comme service ? Aucune idée. En détournant les yeux de la fille qui venait d'agresser son frère, coincé contre le bar sur le

solarium à attendre son tour de commander, Léandre se dit pour la centième fois de sa vie qu'être dans une soirée, c'est essentiellement se mettre au milieu de gens qui veulent passer par là. Et c'est chiant.

La déco ? Bambou Caraïbes. Pour prendre son mal en patience, il observait les visages. Par exemple, qu'était en train de penser la jeune Japonaise candidate à The C ? C'est lui qu'elle regardait ? Si oui, c'était quoi, ce regard ? De la curiosité ? De la peur ? « Lucille » de Little Richard rugit sa fièvre chromatique et euphorisante.

— Je vous paie un verre ?

Le type qui venait de lui gueuler ça dans les tympans était un grand roux. Léandre l'avait vu avec les autres lors de l'atelier lynchage de ce matin. Il était épais, costaud. Et il avait réussi à capter l'attention d'un polo noir derrière le comptoir.

— Deux vodkas.

Léandre aurait pu protester, il avait décidé de ne pas boire. Mais il était plus simple d'accepter le verre et de ne pas y tremper les lèvres. Le mec n'était plus du tout haineux, mais tout à fait parti éthyliquement et en verve de confidences.

— Salut, je m'appelle Eirik. Je suis norvégien.

Paluche en étau, yeux qui font leur possible pour dire coucou.

— Enchanté. Léandre. Français.

— Oui, oui. Vous savez quoi, Léandre ?

Malgré le bruit, les bousculades, la transpiration sur les biceps de femmes qui le frôlaient en passant, il arrivait très bien à le suivre. Même déchiré à bout portant par l'alcool, le Norvégien parlait un anglais limpide.

— Je suis amoureux de la même femme depuis mon adolescence. Et elle aussi est amoureuse de moi. Mais on travaille ensemble, alors, c'est compliqué. Vous comprenez ?

Léandre opina. L'autre lui redemanda quand même, les prunelles dans la brume :

— Vous comprenez ou pas ?

Léandre hurla :

— Oui, très bien.

— Elle s'appelle Silje. Ce soir, elle se tape un gars. Un mec en violet. C'est pour ça que je prends une cuite.

Léandre fit le rapprochement avec celle qu'il venait de voir. Il compatissait.

— Je sais plus quoi faire.

— Le plus simple, c'est peut-être de lui dire.

— Quoi ?

— Que vous l'aimez.

— Hein ?

— Je dis que le plus simple, c'est peut-être de lui dire que vous l'aimez.

— Tu sais que c'est une idée géniale, ça ?

Ça ne devait pas être loin d'être son meilleur ratio neurones sollicités-évocation de son génie. Le type allait s'élancer vers la femme dont on apercevait encore le legging en cuir tout là-bas. Mais le polo noir alpagua le grand roux :

— Monsieur, j'ai besoin de votre carte. Pour payer.

Eirik était au stade où deux conversations se poursuivaient en parallèle dans sa tête. Il mit longtemps à trouver le bout de plastique. Le serveur essaya de le passer dans son lecteur.

— Ça ne marche pas. Je suis désolé.

— Attends deux secondes.

Il mit la main à sa poche. Il faillit tomber en arrière, mais il finit par trouver son portable. Quelques secondes plus tard, il le pointait sous le nez de Léandre :

— Tu le crois, ça ?

Eirik était passé rouge à son tour.

— Putain.

La variation thermique fut éclair. Le pauvre mec se plia et vomit tout ce qu'il avait bu. « Blueberry Hill » dans la sono semblait avoir été composé pour se foutre de lui. Eirik s'en alla sans commentaire. Le serveur attendait toujours d'être payé. Léandre se pencha vers lui et commença à expliquer :

— Je suis un candidat de The C. Je suis passé rouge. Mais comme je fais une enquête...

— Laissez. Je paie pour vous. Vous en voulez un autre ?

La bonne tronche et la barbe de hipster du réalisateur de ce midi vint à son secours. Lui il était à la bière. Il en tendit une à Léandre avec un sourire. Léandre ne put que remercier.

— Vous savez, je dois tourner des sujets sur toutes les équipes. Mêmes les éliminées. Est-ce que vous pensez que vendredi ce sera possible de m'accorder un peu de temps ? Pas énorme. Genre trois

heures.

— Je ne sais pas. Il faudrait...

— Pas de souci, on verra. Tchîn-tchîn.

— Mademoiselle.

Kim avait la main tendue vers Sixt, qui hésita un peu avant de la prendre. « *When the night has come* ». Sous la ligne de basse mythique et le petit tintement de « *Stand by Me* », l'ambiance avait dévissé sans prévenir jusqu'aux slows. « *And the land is dark* ». Bientôt minuit. Et la voix de Ben E. King venait de les envelopper d'équivoque. Sixt avait bu quelques verres. Elle n'était plus capable d'opposer beaucoup de pensées au moment présent. Le parfum de Kim s'imposa dans son corps. Sa joue contre sa joue, le grain de sa peau. Est-ce que sa bouche touchait déjà son épaule ? « *No I won't be afraid* ». L'alcool et la musique avaient fermé leurs parenthèses. Il n'y avait plus qu'eux deux posés sur la planète. Et Sixt décida de vivre. Elle recula un peu le visage. Elle le regarda dans les yeux. Elle laissa la brûlure naître. Elle vit ses lèvres s'approcher de ses lèvres. « *If the sky that we look upon* ». Puis ce fut le noir. Une plongée à l'intérieur d'eux-mêmes droite et bénie. Quand ils rouvrirent les yeux, tout était encore noir. La musique avait cessé brusquement. À la place, des chuchotements. Des exclamations. Des hurlements bientôt. Des gens se passaient sur le corps. S'échangeaient des coups. Une panique incompréhensible. Sixt entendit :

— Il n'y a plus d'électricité.

Une secousse la plaqua au sol. Des alarmes se déclenchèrent. Le bruit ambiant s'amenuisa. D'autres alarmes se mirent en marche. Quand elles cessèrent, le bruit continu des hélices changea de tessiture puis se décomposa lentement en battements lourds et sinistres. Quelqu'un tomba à côté d'elle, qui faillit lui écraser la tête. Des talons s'enfoncèrent dans son ventre. Pire que ces menaces, un vide s'imposa malgré les clameurs. Quelqu'un dit :

— Ils ont arrêté les moteurs.

Un autre :

— Parce qu'ils n'ont plus de courant pour les instruments de navigation.

Sous Sixt, la mer avait rompu ses liens. C'était elle désormais qui élevait ou abaissait leurs corps.

— Prends-moi la main ! Tout de suite !

Kim la releva. Il avait allumé la lampe de son mobile. Des centaines de loupottes semblables brillaient sur le pont. Kim essayait de leur créer un chemin vers l'intérieur du bâtiment. Mais la foule faisait une muraille obstinée. Ils durent s'arrêter. Flotter comme les autres sur les éléments. Sixt sentit le vent. Les vagues. Tout ce qui redonnait à la société humaine sa texture de bouchon sur l'infini.

Sixt eut un regard pour Kim. Il était aussi sidéré que les autres. Cela faisait dix interminables minutes que le courant avait été coupé quand les quatre mille mobiles du bord, en mode torche ou sur silencieux, dans les poches ou aux creux des paumes, reçurent, chacun dans sa langue, le même message, à la même seconde. Il n'y avait pas d'expéditeur identifié. Seulement ce texte : « *Tu lui demandes des comptes tous les matins, tu vérifies à chaque instant sa valeur.* » Au moment exact où Sixt lut le dernier mot, les lumières se rallumèrent. La voix retentit de nouveau dans les enceintes. « *I won't cry, I won't cry, no I won't shed a tear.* » La mer et le globe furent de nouveau un planisphère qu'on roule, pour le ranger dans un coin. Puis un second message anonyme tomba sur tous les portables. Il ne comportait qu'une lettre : Y.

JEUDI 5 JUILLET



SoniaHR : La référence exacte est Livre de Job, chapitre VII, verset 18.

DGHead : Je peux vous dire : l'extinction de la centrale dans ces conditions est quasi impossible. Pour moi, ça ne peut être rien d'autre qu'un miracle. C'est Dieu lui-même qui vient à notre rencontre.

EdMarketing : Comme il l'a fait à toutes les époques et à travers toutes les technologies.

AlphonsoR&D : C'est plutôt l'absence de mise à jour divine, si je puis dire, qui serait étrange par rapport à l'histoire de la révélation.

SenIT : Et il a choisi l'*Excelsior*. Nos dix ans. The C.

DGHead : C'est logique. Nous sommes une arche de Noé qui fuit le chaos du monde et qui porte dans sa coque ses données pour les mettre à l'abri.

SoniaHR : Comment vous comprenez le Y ?

DGHead : C'est un symbole qui remonte à la Grèce antique. Il représente la séparation entre deux chemins pour une âme jugée après la mort. Soit les champs Élysées. Soit le Tartare. C'est le signe du choix entre une voie et une autre dans la vie. Le bien et le mal.

— S'il vous plaît.

Robin était hypnotisé. Il était tombé sur ce groupe de discussion par hasard, en traînant sur l'application de l'*Excelsior*. Il s'intitulait : « La vérité sur hier ». Robin était certain que sous le pseudo

transparent de DGHead se cachait Eduardo Garcia, chef et donc « Head » de loK. Mais il dut passer à autre chose. On lui demandait de laisser son portable dehors. Le lieu : la salle de réunion, en haut de la façade de commandement du navire. Après les événements de la nuit, ils avaient été de nouveau convoqués d'urgence autour de Larrimer. Toujours pas de Duardo. Sans doute trop occupé à jouer les prophètes illuminés. Giorgia remplaçait Tiffany dans le rôle de coordinatrice de The C. C'était une quadragénaire brune au physique agréable. Elle lisait un bilan des incidents :

— Une vingtaine de bagarres ont été rapportées à la milice du bateau, pouvant impliquer jusqu'à quinze personnes à la fois. À ces rixes se sont ajoutés les mouvements de foule et de panique. L'hôpital est plein. Pas de blessés graves mais des points de suture, des entorses et trois fractures. Il y a aussi eu des vols. Et quatre à cinq agressions à caractère sexuel signalées. Sur un autre plan : beaucoup de passagers confinés après leurs rouges ont profité que leurs cabines soient déverrouillées en l'absence de courant. Quand il est revenu, ils se sont retrouvés coincés, parfois dans des endroits incongrus, comme les réserves de cuisine. Mes équipes ont passé la nuit à aller les chercher. J'ajoute pour conclure que le total des passagers passés rouge à bord s'élève à huit cent sept.

Disciplinés d'habitude, les traits du commodore Larrimer commençaient à trahir son inquiétude :

— À ce rythme, on va bientôt être au tiers du bateau touché.

Un polo rouge demanda :

— Dans ces conditions, croyez-vous prudent de continuer notre route ?

L'officier de marine trancha :

— Nous sommes en plein océan Atlantique, il n'y a pas d'autre solution que maintenir notre cap. Il reste trois jours de mer. Il faut tenir. Mais je tiens à rappeler à toutes fins utiles que tout est plus dangereux en mer. Tout.

Le chef du service juridique tiqua :

— Mais pour The C ? Est-ce qu'on maintient le show ? Ça semble prendre un risque inconsidéré.

Giorgia, la fille des polos blancs, répliqua :

— Duardo a rompu sa retraite pour m'appeler ce matin. Il m'a demandé de vous dire que toute modification de programme était

exclue.

Le polo bordeaux prononça pour l'Histoire :

— Nous réunissons donc gaiement tous les ingrédients d'un désastre.

Un silence indécis. Le commodore se tourna vers eux :

— La Mise à Jour, on ne vous entend pas. Pourquoi cette coupure d'électricité selon vous ?

Robin se lança assez mollement :

— Eh bien, vous avez dit que ça avait permis à des gens passés rouge de sortir. Comme on dit : « À qui profite le crime... »

— Oui, mais comment s'y seraient-ils pris pour arrêter la centrale embarquée à bord ? On parle d'une unité de pointe, notamment sur le plan de la sécurité.

Sixt s'interposa :

— Ça reste clairement à déterminer. Mais je pencherais pour une attaque informatique. Je demande à faire un point avec l'équipe qui supervise les systèmes du bord.

À savoir Kim. Ce dernier y vit une manœuvre pour le revoir après le baiser d'hier. Il esquissa un sourire satisfait. Le regard de Larrimer fit le tour de la table, avant de s'arrêter sur les frères Batz et Sixt :

— Les faits qui se produisent à bord sont d'une gravité croissante. Je mentirais si je ne disais pas ici que le sort du navire et notre sauvegarde à tous sont menacés. Alors, si vous permettez, il commence à être de la première importance que vous fassiez diligence pour élucider tout cela. Il me serait désagréable d'avoir à vous rappeler que, si on s'avisait de couper à nouveau le courant à bord, nous serions à la merci d'une collision fatale avec un autre bâtiment. Nous allons bientôt croiser une zone de fret assez dense pour mériter le sobriquet d'autoroute de la mer. En d'autres termes, chère Mise à Jour, ce serait la moindre des choses que vous commenciez à vous mettre au boulot et que vous sortiez les doigts de vos culs d'amateurs de putain de bordel de merde !

Sixt, Léandre et Robin furent d'accord pour demander à Mia de les conduire à l'hôpital. On leur avait dit que, devant l'afflux de blessés, Mathilde Dedeker avait été exceptionnellement autorisée à reprendre son service. Or, c'était elle qui pouvait les aider, comme ils en avaient débattu au petit-déjeuner. Sixt avait expliqué :

— Ceux qui sont derrière les attaques veulent brouiller les pistes. C'est comme ça que je comprends ces références bibliques, le Y, le sentiment de catastrophe avec la coupure de courant. Ils essaient de créer un frisson sacré pour faire diversion mais nous devons rester concentrés sur les faits. Malgré l'épisode du Brésilien, je suis persuadée qu'ils passent par les portables et un logiciel espion. Mais nos appareils sont tellement une extension de notre cerveau que nous avons tendance à les confondre. On regarde de la pornographie, juste après on devient rouge et on a le sentiment qu'une force supérieure a condamné jusqu'à nos pensées mêmes. Mais en fait, on a juste effectué une action sur un système informatique, repérée et sanctionnée par un virus.

— Et comment tu expliques ce qui s'est passé avec Tiffany et la médecin ?

— Je sais déjà pour Tiffany. Je l'ai appelée juste après mon réveil et je lui ai demandé de vérifier une chose. Elle l'a fait. Et son rouge s'explique très bien sans intervention divine.

— À savoir ?

— Elle a essayé d'appeler quinze fois Rafael Nunes en dix minutes.

— Et alors ? On essayait de le sauver, on le cherchait.

— Je ne dis pas le contraire. Mais la plupart des téléphones enclenchent par défaut un dispositif antiharcèlement. Si tu appelles trop un numéro, tu es bloqué. Je pense que cette commande a provoqué en même temps le basculement de la nOte.

— Et pour Dedeker, tu dis quoi ?

— Là, je ne sais pas, justement. Vous êtes sûrs qu'elle n'était pas sur son portable quand elle vous a rejoints ?

Léandre et Robin furent d'accord : sûrs et certains.

Voilà pourquoi ils restèrent une demi-heure à guetter la praticienne belge dans une salle d'attente rutilante de propre et remplie d'éclopés légers. La médecin finit par venir les chercher. Mia accepta de rester en arrière. Dedeker avait visiblement le sentiment d'être surveillée et Mia avait beau être très agréable, elle était incontestablement au service de loK.

— Je vous préviens. Je n'ai qu'une minute à vous consacrer.

Sixt se lança :

— Nous n'avons pas besoin de plus. Je suis désolée de manquer ainsi à la discrétion mais notre enquête l'exige. Au moment où vous

avez entendu crier au secours avant-hier, que faisiez-vous ?

— Pourquoi ?

Le ton était piqué. Il n'était pas impossible que le front de la blonde ait rosi. Sixt prit son ton le plus anodin :

— Je n'ai pas du tout besoin de connaître les détails. Mais est-ce que, par hasard, vous étiez sur votre portable occupée, par exemple, à quelque chose de condamnable selon certaines morales ?

— Oui. Je ne vous en dirai pas plus.

Sixt se retourna vers les deux frères :

— Et voilà. Tout ça n'est que de l'informatique.

Robin n'avait rien contre, mais il avait une question :

— Mais, si vous étiez, disons, en pleine... Je veux dire... Bref, comment vous avez pu sortir ? Je veux dire, votre carte a marché. Ce n'est qu'après, quand on a voulu ouvrir la porte derrière laquelle Rafael Nunes était coincé, que vous êtes passée rouge.

— C'est exact. Mais...

Elle laissa échapper une bouffée de honte.

— J'attendais d'être mise en relation. J'imagine que ça s'est produit une fois que je vous ai rejoints.

Léandre songea aux activités coupables qui nécessitent des mises en relation. Il ne vit que du sexe à distance avec un hôte ou une hôtesse réels. Mathilde Dedeker murmura :

— On est très seule ici. La nuit.

Robin fit une grimace aimable qui essaya de dire : on en est tous là. Elle dut apprécier l'intention puisqu'elle lui lâcha :

— J'ai repensé à notre conversation. Oui, il s'est passé des choses. Je vous laisse faire vos recherches. C'était en avril d'il y a cinq ans.

Ils sortaient à peine de l'hôpital avec Mia qu'un nouveau message tomba dans toutes les langues sur tous les mobiles :

« *Quand vas-tu arrêter de me regarder ? Laisse-moi au moins avaler ma salive.* »

Y.

Ils s'immobilisèrent au milieu de la petite place intérieure. Robin demanda à Léandre :

— Alors ?

— Une seconde. Voilà. C'est bien la suite de la citation d'hier.

Chapitre sept du Livre de Job.

Sixt tira les conclusions :

— Une attaque mégalo qui veut se faire passer pour une apocalypse.

Robin fut plus pragmatique :

— Combien y a de versets au chapitre sept de Job ?

— Vingt et un.

— Et là, c'est le ?

— Dix-huit.

— Donc encore trois. Et on est à trois jours du C-Show.

Sixt opina :

— C'est un compte à rebours.

— Un truc se prépare pour le jour J.

— Ça risque de pas être gai.

— Il faut désamorcer tout ça avant.

Léandre se tourna vers Sixt :

— Tu dis que celui qui fait ça veut se faire passer pour Dieu. Mais tu n'envisages pas une autre solution encore pire. Qu'il soit persuadé de l'être.

— One expresso.

— Thank you.

— And one cappuccino.

— Thank you.

Mia paya avec sa carte, puis elle les laissa seuls. Léandre et Robin allèrent s'asseoir à une petite table dans le décor qui se donnait des airs de Greenwich Village. Sixt s'était dévouée pour aller voir Kim et recueillir son rapport. Les frères avaient décidé quant à eux de se pencher sur le fameux mois d'avril dont leur avait parlé Dedeker. Avant de commencer à fouiller, Léandre voulut titiller son frère :

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il puisse y avoir un lien avec ce qui se passe maintenant ?

— Disons que j'ai une intuition. Et puis pourquoi quelqu'un se donnerait autant de mal ? Les rouges, le courant qui saute, la Bible, on est quand même en face de gens super déterminés. Ça, moi ça me fait penser à des types qui ont des comptes à régler. Alors, s'il s'est passé quelque chose d'important y a cinq ans...

— D'accord. On commence par où ?

Leur idée était de faire travailler un programme que Sixt et Robin avaient conçu pour la Mise à Jour, un moteur de recherche sophistiqué qui siphonnait Internet par connexions sémantiques complexes, ce qui ouvrait considérablement le champ de réponses. Là, les éléments à leur disposition étaient minces. Ils avaient une date : avril d'il y a cinq ans. Un lieu : l'*Excelsior*. Ils les rentrèrent dans les critères.

Ils n'avaient pas voulu se retrouver à nouveau enfermés dans leurs cabines. Ils avaient aussi pensé qu'au milieu d'autres personnes en train de surfer sur leurs mobiles, ils avaient moins de chances d'être repérés par les systèmes de surveillance qui ouvraient l'œil dans l'ombre sur le paquebot.

Ils avaient demandé à se poser dans un endroit où il y avait un peu de monde, un peu de vie. Mia avait proposé le Barista, un café des allées commerçantes plutôt chaleureux. Le seul matériel dont ils avaient besoin était leurs portables. Ils étaient assis face à face. Léandre annonça :

— C'est parti.

Deux secondes après, il constata :

— OK, pas de réponse.

Robin écarquilla les yeux :

— Attends, c'est pas du tout normal.

Ils réfléchirent quelques secondes. Léandre demanda :

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— À mon avis que le truc est assez grave pour que loK se soit arrangé pour qu'il en reste aucune trace.

— Tu veux dire qu'ils auraient fait disparaître toutes les preuves du réseau ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Ils ont accès à la majorité des datas mondiales.

Mia avait accompagné Sixt au deuxième sous-sol et l'avait laissée au niveau des portiques de sécurité. Le sas, la fouille. Le jeune acnéique vint à sa rencontre.

— Il est dans le terminal des serveurs.

Elle avait espéré se glisser dans l'intimité de son bureau. Elle retraversa la jungle de fils et de diodes. Elle le trouva dans la même position que la veille, éclairé seulement par les écrans devant lui. Il ne

détacha pas le regard de sa tâche, mais il sourit en lui disant :

— Écoute, ça ne va pas être long. On n’a toujours aucune preuve d’une incursion quelconque. Rien de rien. Voilà.

Très déçue du fond comme de la forme, Sixt lâcha :

— Très bien.

Et tourna les talons.

— Attends. On a aussi enquêté sur la coupure de courant. On a même été jusqu’à chercher des traces d’explosifs.

— Et alors ?

— Regarde, je te montre.

Quelques clics, il ouvrit une page sur un des moniteurs devant lui.

— C’est le système qui gère le fonctionnement de la centrale. Regarde le relevé d’activité.

Elle explora les lignes qui s’étaient étalées sur l’écran.

— Je ne vois rien.

— Exactement. Il n’y a aucune trace. Même pas de la panne. Regarde : rien.

Elle comprit tout de suite :

— C’est un rapport fictif.

Il confirma :

— Un cache. Ça veut dire qu’ils savent effacer leurs traces et truquer nos fichiers. On a affaire à d’immenses hackers.

Il avait le ton gourmand de celui qui lâche un scoop. Son regard s’alourdissait aussi de plus en plus sur le corps de Sixt. Elle ne voulut rien laisser paraître et elle déclara sans fioritures :

— OK, très bien.

Elle fit mine à nouveau de partir.

— Attends deux secondes.

Robin avait déjà fini son cappuccino.

— OK, Internet est corrompu, il va falloir faire bosser nos neurones. On va commencer par chercher où était l’*Excelsior* à cette date. Regarde s’il n’y aurait pas un site qui répertorie les mouvements du bateau...

— On l’aurait trouvé avec notre première requête.

— Essaie quand même. Je crois me souvenir qu’à une époque des fans s’amusaient à suivre l’*Excelsior* à la trace.

— Tu as raison. Mais le site est fermé. Attends, tu ne vas pas le

croire. Regarde la date sur l'avis de clôture du site.

Léandre tendit son mobile à Robin, qui lut sur l'écran :

— Avril... Sans déconner ?

— Pile au même moment.

— On est sur la bonne voie.

Robin se rendit sur l'application du bateau. Il lui semblait bien...

— Oui. Il y a un journal de bord sur l'appli. Et...

Quelques manipulations.

— Voilà. J'ai retrouvé l'année. Printemps : mer Baltique. Avril première partie : liaison Copenhague. Deuxième partie : liaison Stockholm.

Sixt s'était adossée à la console. Elle lui demanda :

— Est-ce que tu as un relevé des personnes passées rouge la nuit dernière ?

Il lui tendit une tablette qu'il avait à portée de main.

— C'est eVal qui vous donne ces données ? fit-elle

— Non. On les récupère par notre propre biais. Via les suspensions de carte, en fait.

— Trois cents nouvelles personnes touchées. Attends, cette colonne, c'est les heures où les suspensions ont eu lieu ?

Kim confirma d'un geste. Il sentait qu'elle était sur quelque chose. Il savait repérer ces moments chez elle, pour avoir partagé de nombreux plans de bataille avec elle dans le passé.

— Entre quelle heure et quelle heure, la coupure de courant hier ?

— Entre minuit et minuit dix.

— Tu as vu ?

Kim s'approcha.

— Il y a eu des rouges dans ce laps de temps.

Kim commenta :

— Ça prouve que les pirates n'ont pas besoin de courant pour sévir.

— Ça prouve surtout qu'ils ne passent pas par votre système qui était HS à ce moment-là.

La tempête grandissait sous le crâne de Sixt. Son débit s'était fait plus rapide quand elle demanda :

— Est-ce que des données ont été perdues pendant la coupure de courant ?

— Non. Les gens n'ont juste pas pu enregistrer pendant la panne, on était en déni de service. Pour le reste, tout est sauvegardé en dehors du bateau tous les jours. À 1 heure du matin précise.

Leurs regards se croisèrent. Ils retrouvaient leur complicité. Sixt fit un pas en arrière en constatant :

— Ça, on ne pourra pas le savoir de toute façon. Mais une chose est claire pour moi : si les rouges sont tombés pendant la coupure, c'est parce que toute l'attaque passe par les mobiles, qui étaient encore opérationnels grâce à leurs batteries.

— Attends, j'ai un truc.

Ce que Léandre avait trouvé, c'était une cote dans une bibliothèque universitaire suédoise. Un article de presse qui avait dans les thèmes répertoriés par sa fiche « Excelsior », aux dates qu'ils cherchaient. Malheureusement, il n'y avait pas de lien hypertexte sur lequel cliquer pour accéder au texte intégral. Seulement un titre que les frères passèrent au traducteur : « Dépôts de plaintes ». Prometteur. En regardant mieux, ils repérèrent dans le descriptif un nom d'auteur : Stefan Verlison. Il ne leur fallut que quelques secondes pour découvrir qu'il était mort quatre ans plus tôt dans un accident de voiture.

Sixt reprit la liste sur la tablette :

— Il y a des personnes qui sont passées rouge à la même seconde... Comment c'est possible ?

— Je ne vois que des fermes à clics.

— Robin dit que c'est impossible.

— Robin n'est pas d'une objectivité parfaite sur ce sujet.

— Admettons. Quelle serait la méthode ?

— Ils reçoivent des instructions et ils votent en masse. Ce qui crée un effet de moyenne soudain et amène au rouge sans passer par l'orange.

— Et comment on explique des attaques à la même seconde contre des personnes différentes ?

— Plusieurs fermes à clics ?

— Autre question : qui envoie les instructions ? Et puis tout ça, ça signifie combien de gens mobilisés au juste ?

Kim cherchait des explications. Sixt conclut, sans lui laisser le temps de répondre :

— J'ai du mal à le croire.

Robin s'exclama :

— Et ça, c'est pas bizarre ?

— Franchement, qu'est-ce qui te paraît le plus probable ? Qu'un jeune journaliste fasse partie des milliers de gens qui meurent sur la route chaque année ou que cette mort soit liée à un fait divers dont on galère à retrouver la trace ?

— Je ne te savais pas si naïf, Léandre.

— Au contraire. Moi, je suis conscient que le seul truc qui crée l'effet de pittoresque, c'est le fil que nous suivons pour aller d'un fait à un autre.

— « Dépôts de plaintes », tu te rappelles ? Il faut absolument qu'on trouve cet article.

Sixt recadra le débat :

— L'explication rationnelle est toujours la meilleure. Et l'explication rationnelle est toujours la plus simple. Pensons au rasoir d'Ockham.

— Si tu veux.

— Qu'est-ce qui a la capacité de repérer des actions simultanées ? les analyser ? Qu'est-ce qui peut déclencher une action sur plusieurs objectifs à la fois ? En fait, comment appelle-t-on une formule faite pour automatiser le traitement des problèmes ?

— OK, je vois où tu vas.

— Si on prend en compte le volume de cas traité, le temps de réponse, la systématisation des actions, c'est évident. Ce qui met les nOtes est un algorithme. Une action automatisée contenue dans un programme. Ici, il a été conçu pour avoir l'air de punir nos secrets les plus intimes parce qu'il réagit à ce que nous faisons sur nos mobiles. Pour juger ce que nous faisons sur nos mobiles. Oui, voilà ce à quoi nous faisons face et qui sème le chaos depuis quelques jours. Un algorithme qui applique une version mécanique du bien et du mal.

Léandre avait réussi à comprendre que le journaliste défunt était encore étudiant au moment où il avait écrit son article.

— C'est pour ça qu'on a du mal à mettre la main dessus. À mon avis, il a été publié dans un de ces journaux d'école qui sont imprimés

mais ne paraissent jamais vraiment. Il a été archivé dans les stocks de la fac, mais c'est tout.

Robin l'écoutait d'une demi-oreille :

— Peut-être. C'est toi qui as fait une école de journalisme. Alors ? Comment on met la main dessus ?

— Si seulement on pouvait appeler la bibliothèque en question pour qu'ils nous l'envoient.

— Ouais. Mais on nous a installé un pare-feu qui nous empêche de rentrer en contact direct avec l'extérieur dès qu'on a mis les pieds sur le bateau.

— Peut-être si on passe par un programme de la Mise à Jour ?

Robin regarda son frère :

— Non. On ne sait jamais. Je n'ai aucune envie de me faire virer de The C. Il faut trouver un autre moyen.

Léandre réfléchit.

— Sa promo. Je vais regarder si je ne peux pas trouver un truc du côté de ceux qui ont été étudiants avec lui.

— OK, super. Tu ne m'en veux pas si je fais des mots fléchés pendant ce temps-là ?

— On parle quand même de pas loin de mille personnes touchées, d'un piratage à eVal, ce qui est normalement impossible, de l'histoire de la centrale électrique. Qui a les moyens de monter une opération pareille ? Le plus probable serait que les coupables fassent partie des candidats. Si on prend en compte le moment où l'attaque a commencé, qui elle a visé en premier.

Le regard de Kim s'attardait de plus en plus longuement sur elle. Elle faisait celle qui ne s'en rendait pas compte. Elle eut une idée soudaine :

— L'organisation de The C nous a demandé de fournir tous les éléments pour faire tourner notre application. Ils sont enregistrés dans votre système ?

Kim répondit, la tête ailleurs :

— Oui. On doit vérifier que les programmes tournent bien comme annoncé. Mais tu oublies ce que tu as dit tout à l'heure : il y a eu des rouges pendant que notre système était HS. Ton algorithme ne peut donc pas se cacher là.

Kim avait raison. Elle était probablement un peu déconcentrée.

Léandre se donna du mal. Il scrolla des pages, crapahuta une demi-heure sur la toile, de lien en lien. Puis il tomba sur le portfolio d'une camarade de fac du pauvre Stefan Verlison. Des PDF de ses travaux, pour convaincre des employeurs. Tout à la fin, il y avait un travail qui remontait à ses années d'études et qu'elle avait gardé pour montrer sa maîtrise d'un logiciel tombé en désuétude. C'était une page de journal dont elle avait réalisé la maquette. En bas de la gouttière de droite, Léandre reconnut le titre de l'article qu'ils cherchaient. Malheureusement, il n'y avait que les premières lignes. Il devait se poursuivre au dos, à l'origine.

— Il faut que je fasse un profilage des candidats. Regarder leurs bios, leurs diplômes...

Kim rit :

— Tu crois qu'ils nous ont donné leur historique de piratage ?

— Ce n'est pas ce que j'ai en tête.

— Qu'est-ce que tu as en tête ?

Kim était resté trop longtemps seul avec elle pour continuer à se contenir.

— Tu sais, il n'y a que nous ici. Et personne ne va venir.

Il était déjà contre elle.

Léandre ne pouvait pas faire de copier-coller à partir du document, il dut donc recopier lettre à lettre les mots dans le traducteur. À la fin, il en tira ce résultat :

« DÉPÔTS DE PLAINTES

Une plainte de harcèlement sur l'*Excelsior*. Et même une double plainte. C'est ce qu'ont enregistré les autorités de Stockholm ce jeudi. Une information qui a de quoi surprendre, venant d'une entreprise qui se présente comme un paradis, voire une utopie, pour ses salariés. De fait, il s'agit selon toute vraisemblance d'une première et c'est avec surprise qu'un agent du commissariat de... »

Pas très bien écrit et plutôt maigre en contenu. Léandre se demanda où il pouvait obtenir plus d'éléments. Il regarda si la police suédoise mettait en ligne ses mains courantes... Il bénit la transparence des pays scandinaves. Deux minutes plus tard, Léandre

avait sous les yeux les noms des deux employés qui étaient venus trouver la police le jeudi 4 avril. Javiera Vidal. Li Zixuan.

Il la plaqua à terre. Elle sentit son baiser sur ses lèvres, sa respiration se raccourcir. Un doigt glissa qui toucha sa chair. Sa main se referma sur sa nuque. Il fit monter la sienne le long de ses cuisses. Il voulut la coucher pour se noyer en elle. La pièce était trop petite. Sans la lâcher, sa brûlure battant contre la sienne, il la fit sortir. Ils se glissèrent à l'entrée du terminal. La cathédrale de câbles les cachait aux regards. Elle sentit battre près d'elle l'activité sombre. La mer les enveloppait. Il la serra plus fort. En quelques gestes, il fut nu en elle. La fièvre les prit. Il n'y eut plus que le poison et la soif. La poigne et la douceur venimeuse des peaux. Leurs jambes nouées pour creuser plus loin leur plaisir.

Léandre trouva mention des deux personnes ailleurs sur Internet.

— Alors ?

Léandre mit quelques secondes à répondre.

— Ils sont tous les deux morts. Portés disparus en mer. À la même date.

— Je veux dire : putain.

— Et, attends, c'était juste trois jours après la plainte.

— Ça a été signalé aux autorités ?

— Oui. J'ai devant moi des PV de la police estonienne. Attends.

Léandre copia une ligne dans le traducteur.

— Cause probable : suicide.

— Un double suicide ? Là, j'ai besoin d'en savoir plus...

— Tu me diras, c'est assez dramatique pour expliquer la parano à bord.

Ils étaient étendus sur le sol de l'immense salle des serveurs. Nus. Seuls. Sixt aperçut une lueur. Un objet brillait sur le revêtement noir, tout près. Elle se redressa pour se rhabiller. Elle en profita pour ramasser ce qu'elle venait de voir. Sa main sentit un petit triangle. Un à deux centimètres de côté. Un bord tranchant. Elle parvint à le dissimuler en se rajustant. Elle ne soupçonnait pas Kim de faire partie des gens qu'ils recherchaient. Mais l'atmosphère à bord était assez étrange pour conseiller la discrétion envers quiconque. Elle s'enquit,

l'air de rien :

— Il aurait quand même pu venir des gens qui ne travaillent pas pour toi. Il n'y a pas une équipe d'entretien, par exemple, qui vient ici ?

— Si. Mais ils ne passent qu'une fois par jour.

— Et s'ils étaient arrivés en plein milieu ?

— Impossible, ils n'interviennent que le soir. À partir de 22 heures.

Sixt nota l'information. Quel que soit l'objet sur lequel elle venait de mettre la main, il n'avait donc pas atterri là avant 22 heures hier soir. Il pouvait parfaitement avoir été égaré au moment de la coupure de courant.

Kim raccompagna lui-même Sixt aux ascenseurs. Elle se laissa embrasser sur la bouche puis elle monta dans la cabine. Mia l'attendait en haut. Elle profita de ce moment de solitude pour examiner le bout de verre qu'elle avait ramassé. Elle ne voulait pas tirer de conclusion trop vite mais elle pensait une chose : la coupure d'électricité avait été décidée dans un but et ce but pouvait être de neutraliser les portiques de sécurité et les lasers qui défendaient l'accès aux serveurs. Sixt en était persuadée : ceux qui les frappaient s'étaient introduits dans le centre névralgique de loK. Ce faisant, ils avaient commis leur première erreur. Semer le caillou qui la mènerait à eux.

VENDREDI 6 JUILLET



Comme hier et avant-hier, Sixt avait voulu descendre au deuxième sous-sol. Mia ne voulait pas commencer à tirer des conclusions. Si on tire des conclusions quand on accompagne des invités sur l'*Excelsior*, on espionne, et si on espionne, on finit par s'attirer un nombre incalculable de problèmes. Mais là, elle aurait quand même mis sa main à couper que la belle Sixt sortait avec Kim.

Quand Sixt n'aurait plus besoin d'elle, Mia devait remonter chercher Léandre et Robin. Ils voulaient retourner voir la médecin au pont 8. Là, ce n'était pas sexuel. Mais ça n'avait rien de rassurant. Pourquoi ils étaient obsédés par cette femme ? En tout cas, elle allait encore devoir cavalier dans tout le bateau. Elle avait hâte que The C soit fini, qu'elle puisse retrouver son boulot à la logistique. Le plus pénible, c'était la pression qu'on mettait aux polos blancs. Ce matin, Giorgia leur avait même interdit de se connecter sur leurs mobiles « à quoi que ce soit de personnel » pour éviter de passer rouge comme Chris. En plus, il y avait Thibault, le réalisateur, qui l'avait déjà appelée parce qu'il voulait filmer les trois Français pour leur sujet de présentation au C-Show demain.

— Au moins une demi-heure chacun et, si possible, une demi-heure tous ensemble. À partir de 15 heures.

Oui, mais alors là, ils ne voudront jamais. Mia se demandait pourquoi elle s'infligeait tout ça. D'où lui venait cette incurable manie de bien faire, l'obsession du zéro faute, la haine de dire non ?

Un haut-parleur lança une note ronde et liquide pour faire passer ce message : on était arrivé. Deuxième sous-sol. Mia sourit à Sixt pour lui dire : « Après toi. » L'autre la remercia et se dirigea une nouvelle fois vers les portiques de sécurité.

Bizarrement, ce n'était pas Kim que Sixt voulait voir. Elle avait

demandé à parler à l'équipe d'entretien qui s'occupait de l'étage. Voilà pourquoi elles se trouvaient dans une salle de pause avec tables rondes, frigo, machine à café. Des employés les entouraient dans leur tenue de travail : combinaison, gants à la ceinture. Tout le monde avait un gobelet de café à la main. Sixt s'était déjà renseignée sur leurs horaires de passage et d'autres détails. Finalement, elle leur montra un bout de verre. L'homme qui l'avait accueillie et qui semblait être le chef l'examina. Sixt commenta :

— Je pense que ça vient d'une paire de lunettes cassée. Mon hypothèse, c'est que quelqu'un a marché dessus.

Il se tourna vers les autres :

— Quelqu'un a trouvé une paire de lunettes dans les serveurs ?

Il y eut des non de la tête. Un silence de quelques secondes.

— Non, désolé.

Sixt reprit son morceau. Elle voulut savoir :

— Et est-ce qu'il est possible que cet objet soit par terre depuis plusieurs jours et que vous soyez passés à côté ?

Le boss partagea un regard avec ses hommes.

— Aucune chance. On ne passe pas à côté d'un truc pareil. Surtout dans les serveurs. Jamais.

Sixt avait sa réponse. L'homme ajouta, serviable :

— On s'est peut-être débarrassé du reste des lunettes à un autre étage. Nous, quand on tombe sur ce genre d'objets, on ne les jette pas. On les signale. Je serais vous, j'irais voir à notre bureau central. Dans l'aile de direction. À l'avant du bateau.

Sixt sourit :

— Je vais faire ça, merci beaucoup.

Le chef de l'entretien continuait à réfléchir :

— Après, si quelqu'un veut jeter un truc ici, il a tout l'océan pour le faire discrètement. Alors, je ne vous donne pas de faux espoirs.

Mia et Sixt suivirent son conseil. Pour accéder à l'aile de direction, elles durent passer par un pont extérieur. Mia s'en voulut de ne pas avoir emporté de pull. À cette période de l'année, on n'y pense pas. Mais le temps avait fraîchi cette nuit, la mer virait au gris. Elles prirent même quelques gouttes de pluie. Quelques minutes plus tard, un responsable, assis derrière son bureau, les recevait gentiment. Il avait bien écouté Sixt, il consultait son écran. Mia trouvait tout ça un

peu long. Elle allait rappeler à Sixt qu'elle devait aussi s'occuper des frères Batz. L'homme trancha :

— Désolé. Tous les personnels en service ont vu mon message sur notre réseau interne. Personne n'a trouvé de paire de lunettes ces derniers jours.

Sixt se leva.

— Merci de votre aide.

— Mon équipe n'est pas la seule à avoir pu trouver ce que vous cherchez. Je vous conseille de demander aux objets trouvés.

Sixt se tourna vers Mia avec des yeux qui négociaient. Mia savait ce qu'elle voulait : qu'elles se tapent encore un sprint. Mia ne savait tout simplement pas décevoir les gens. Elle se contenta d'indiquer :

— Il faut faire vite.

Mais pourquoi elle était toujours comme ça ?

Le Lobby. Il y avait du monde sous la fresque noire et blanche de Mysto. Sixt fonçait entre des groupes en polo, Mia avait du mal à la suivre. Mal aux pieds, mal à la tête, marre de tout ça. Enfin, Sixt ralentit. Elle avait atteint la queue qui s'était formée devant l'hôtesse. Pile à ce moment quelqu'un essaya de la joindre. Le temps qu'elle trouve son portable, on avait raccroché. C'était Thibault. Mais il n'avait pas dit cet après-midi ? Elles furent enfin devant le comptoir.

— Bonjour, que puis-je pour vous ?

Sixt se lança :

— Je voulais savoir si on vous a rapporté une paire de lunettes.

— Un instant, je vérifie. Vous dites, quand vous les avez perdues ?

Mia se demanda si Sixt allait encore raconter toute l'histoire.

— Dans la nuit de mercredi.

Ah tiens. Elle faisait simple. Clics de souris. Vérifications. L'hôtesse rendit son verdict :

— Rien, désolée.

Comme toujours, Sixt s'accrochait :

— Et sinon, un autre objet en verre ?

L'hôtesse prit un ton pète-sec :

— Vous savez, je dois rentrer un mot dans le système interne. Il me faut une indication. Précise.

Sixt réfléchit quelques secondes.

— Pourriez-vous mettre « loupe », s'il vous plaît ?

L'hôtesse s'exécuta. Puis hochâ la tête.

— Pas de résultat.

Sixt se retourna vers Mia. Qui lut dans ses yeux quelque chose de désespérant : elle avait une autre idée.

L'ascenseur s'ouvrit sur le premier sous-sol. Au fond, on voyait l'entrée de l'hôpital ; en face, la croix allumée de la pharmacie. Sixt se justifiait :

— On a jeté les lunettes par-dessus bord et je ne les retrouverai jamais, j'ai compris. Mais un vrai myope ne peut pas s'en passer comme ça. Ça m'a donné une idée.

Une minute plus tard, elles avançaient entre les présentoirs vers une dame en blouse blanche qui, elle aussi, consulta son ordinateur. Après quelques manipulations :

— Non. Il me semblait bien. Personne n'est venu me demander quoi que ce soit en optique depuis mercredi. Je suis navrée.

Sixt ne laissait pas tomber :

— Pas même du produit pour nettoyer les lentilles ?

La pharmacienne hésita. Elle tapa sur son clavier, puis :

— Non.

Sixt eut une expression de dernière chance.

— Et du collyre ?

Sixt s'était enfin avouée vaincue. En quatrième vitesse, Mia l'accompagna à sa cabine, alla chercher Léandre et Robin et repartit avec eux, direction les quartiers de Dedeker. Le réalisateur lui avait laissé un message : est-ce que finalement y avait moyen de commencer ce matin ? Ça l'arrangeait. Non et non. On le lui avait dit quinze fois. Elle n'avait pas le temps de le rappeler tout de suite. Là, elle trottait devant les frères dans un couloir d'habitation. Ils arrivèrent devant la cabine 8-51. Mia toqua à la porte, crut entendre une réponse. Elle prit sa carte et ouvrit. Mathilde Dedeker était assise devant la télévision. Elle était en jogging. Elle se leva, furieuse.

— Mais est-ce que vous allez enfin me laisser tranquille ?

Robin resta calme et souriant :

— Bonjour madame. Écoutez... Je vous en prie. Le show est demain. Vous devez nous dire ce que vous savez...

Léandre vint en renfort :

- Nous devons savoir ce qui s'est passé il y a cinq ans.
- Nous pensons que ça refait surface.
- Il en va peut-être de la sécurité de tous.

La quadragénaire les regarda tous les trois tour à tour. Elle fit trembler les murs quand elle cria :

- Maintenant, vous sortez ! Immédiatement !

Ils avaient l'air de vouloir insister. Mia dut les pousser un peu pour les entraîner dehors. Porte claquée. Ils étaient encore devant quand ils ont senti leurs mobiles dans leurs poches. Mia prit le sien. Léandre commenta :

- Le message biblique du jour.
- Vas-y.

Léandre lut en français pour son frère pendant que Mia découvrait le texte sur son écran en allemand : *« Est-ce que j'ai péché ? Et qu'est-ce que cela peut te faire, à toi qui surveilles si sévèrement les humains ? C'est moi que tu vises quand tu frappes. Pourquoi donc ? Est-ce que je suis un poids pour toi ? »*

Robin constata :

- C'est plus long.

Léandre suggéra :

- La preuve qu'ils vont bientôt conclure ?
- Va savoir. Et y a toujours le Y en signature ?
- Toujours.

Mia vit que des commentaires tombaient déjà sur la messagerie interne. Ils confirmaient ce dont on se doutait déjà : ce verset était la suite des précédents, au chapitre sept de Job.

À leur demande, Mia installa les Batz dans la même cabine que Sixt. Puis elle alla déjeuner au restaurant végétarien avec une amie. Thibault essaya encore de l'appeler. Mais là, non. Comme disait toujours son père : « Pas pendant les repas. »

Quand elle sortit de table, elle répondit enfin au réalisateur. Ils se donnèrent rendez-vous et il arriva avec deux autres types et tout leur matériel. Elle les accompagna jusqu'à la cabine où elle avait laissé la Mise à Jour. Comme prévu, ces derniers râlerent, mais c'était comme ça. S'ils participaient au C-Show, il fallait un sujet sur eux et ils étaient les derniers à ne pas avoir été filmés. Thibault s'était mis en tête de tourner ce qu'il appelait des « mises en situation ». Mia avait vu ce que

ça voulait dire avec les autres équipes et ça signifiait demander aux candidats de faire semblant de réfléchir, semblant de discuter, semblant de marcher pour faire croire aux spectateurs qu'ils se seraient comportés comme ça hors caméras.

En tout cas, Thibault avait sa carte, il n'avait pas besoin d'elle. Mia se mit d'accord avec les autres pour les retrouver un peu avant 16 heures, au moment prévu pour la répétition générale du C-Show.

Vers 15 h 55, elle entra dans la cabine de Robin. Thibault rangeait son matériel.

— On se fait des interviews individuelles après la répétition, vous êtes d'accord ?

Avec son ton toujours un peu caustique, Léandre demanda :

— Y a moyen de dire non ?

Thibault, du tac au tac :

— Pas moyen, désolé.

La Mise à Jour avait à peine fait attention à l'arrivée de Mia. Ils profitèrent du départ de Thibault et de son équipe pour poursuivre ce qui ressemblait à une conversation interrompue. Sixt demandait aux deux autres :

— Le bout de verre ne m'a menée à rien. Maintenant, qu'est-ce qui nous reste comme piste ? Moi, j'en vois une. Comme je vous ai dit, il y a un ou des informaticiens de premier ordre derrière ce qui se passe. Je pense aussi que nos coupables se trouvent parmi les candidats pour The C. J'ai jeté un œil aux projets.

Robin rebondit :

— Je vois, tu t'es dit : le projet qui présente les spécifications les plus sophistiquées peut être l'œuvre de nos agresseurs.

— Et ceux qui exécutent des actions comparables à un algorithme du bien et du mal.

— Résultat ?

— Les Japonais, les Américains et l'équipe internationale ont le meilleur profil. On n'a pas beaucoup de temps. Alors je propose qu'on confronte nos impressions sur leurs personnalités.

Léandre sauta à pieds joints dans le débat :

— Attends, tu plaisantes ?

Robin fut immédiatement irrité :

— Léandre, ne commence pas.

— Rien du tout. Si j'ai bien compris, on va se bander les yeux,

prendre une épingle et la planter dans le cul du premier mec dont on n'aime pas la gueule, c'est ça ?

Sixt riposta d'une voix calme :

— Ce n'est pas ce que je dis. Mais il faut décider sur quelle équipe se pencher en priorité.

— Et du coup c'est parti pour : qui a le plus de chances d'être un enfoiré ? Le vieux riche avec son foulard de pervers ou le domestique à gilet rayé qu'a une tronche de pourri ?

Robin était exaspéré :

— Mais tu vas où, là ? Arrête ton numéro.

— On est la Mise à Jour. Notre raison d'être, c'est creuser derrière les macarons qui résument toute une personne à une couleur de merde. On n'est pas là pour naviguer aux préjugés.

Sixt gardait son calme :

— C'était juste pour lancer la conversation. D'ailleurs, je vous fais remarquer que Mia est là.

Ce qui ne calma pas vraiment Léandre : – Coucou Mia. En tout cas, je vous préviens. Je refuse d'être placé dans cette position. On enquête sérieusement ou rien. Le rôle de juge est déjà pris à bord. Par une machine détraquée qui se fait passer pour Dieu.

Robin constata :

— Monter sur ses grands chevaux, ça a toujours été ta tactique pour pas bosser.

— Et comment je suis censé bosser ? Assis sur mon cul, à m'orienter à partir d'un rictus de la lèvre ou d'une façon de parler ? Faut que je te dise quoi ? Que la nana des Américains à l'air revêche et donc qu'elle a une idée derrière la tête ? Que les Japonais sont discrets et donc que c'est bizarre ? Que l'équipe internationale a une histoire chelou, à base d'ils se connaissent par un jeu vidéo en ligne et donc que c'est des criminels ? Il ne faut pas qu'on fasse payer aux autres cette réalité : on ne sait rien de rien. C'est tout.

Sixt concéda :

— Écoute, je comprends.

Robin maugréa :

— Tu fais preuve d'une grande imagination.

Ils furent tous coupés par la voix féminine qui retentit dans les enceintes :

— Les candidats sont priés de se rendre au théâtre pour la

répétition générale du C-Show. Je répète...

Mia s'était installée dans la salle avec d'autres polos blancs venus accompagner leurs équipes passées rouge. Duardo avait décidé que tout le monde pourrait se présenter au show, vu les circonstances qui entouraient la nOte. Mia trouvait que c'était plus juste comme ça même si, pour elle et ses collègues, ça leur compliquait clairement la vie, avec tous ces gens à qui ouvrir les portes pour aller manger ou se rendre aux toilettes. Là, ils étaient assis au fond de la salle et ils profitaient du répit. Ils regardaient ce qui avait lieu sur scène et Deniz, la jeune Turque qui aimait faire rire tout le monde, lâchait des remarques pour clasher.

Les candidats étaient assis devant. Mia avait remarqué qu'il y avait de la tension. Personne ne se parlait vraiment, tout le monde se méfiait de tout le monde. Elle était déjà là l'année dernière et à ce stade, normalement, il y avait des amitiés voire des couples. Elle pouvait comprendre. Ça la rendait fébrile elle aussi le fait de pouvoir être condamnée pour avoir écrit « c'est un con » comme c'était arrivé, il paraît, à une de ses amies.

La lumière se modifia et Stuart jaillit. C'était un homme irritable et exubérant. Bedonnant, chauve, il faisait une très bonne cible pour les piques de Deniz :

— Bonjour à tous, moi, c'est Stuart !

Les candidats applaudirent timidement.

— Je suis le scénographe du C-Show et je veux d'abord vous dire : félicitations ! Être là jusqu'ici est déjà un accomplissement ex-tra-or-dinaire !

Il coïça son micro sous une aisselle et distribua des applaudissements à la salle. Deniz chuchota :

— Au secours...

Stuart reprit :

— Et vous savez quoi ? J'ai une nouvelle encore meilleure pour vous : la soirée de demain va changer votre vie à tout jamais !

Cette fois, les candidats applaudirent chaleureusement. Le scénographe enchaîna :

— La soirée s'organise autour des séquences consacrées à chaque équipe. On passe votre film, Duardo vous pose quelques questions et puis on passe à la suivante. Mais il y aura aussi des moments où vous

allez être tous sur scène. C'est ces moments qu'on va répéter maintenant, avec les lumières et la musique. Comme ça, vous n'aurez pas l'air d'éléphants maladroits devant des centaines de millions de personnes demain. Ça vous va ou est-ce que vous voulez avoir l'air d'éléphants maladroits ?

Quelques voix dans le public répliquèrent vaguement.

— Je ne vous entends pas !

On entendit, un peu plus fort :

— Non !

— Formidable.

Musique. Les candidats entraient en file indienne sous les projecteurs qui balayaient la scène. Une assistante régie, un casque sur les oreilles, leur disait quand s'arrêter, quand se retourner, quelle caméra regarder ou ne pas regarder. Dans le lot, Léandre, Robin et Sixt faisaient comme les autres. Mia imaginait à quel point ça devait les ennuyer et ça suffisait à l'amuser. Ça faisait déjà cinq fois qu'on les faisait recommencer. Un hurlement jaillit à l'avant-scène :

— Non ! Ça ne va pas du tout ! On reprend.

Depuis un moment déjà, Deniz ne trouvait plus d'idée de blague. Des polos blancs somnolaient. D'autres jouaient sur leurs mobiles. Fatima et Lars s'étaient remis à se peloter. C'était reparti pour le cycle : rupture – sexe endiablé – dispute dont ils faisaient profiter tout le monde – rupture.

Nouvelle interruption de la musique. Mia détourna le regard vers la scène. Ils durent refaire leur entrée.

Les candidats étaient enfin rangés en ordre sur le plateau. Stuart avait repris son micro :

— OK, j'ai besoin d'un truc spécial pour saluer les spectateurs au début, vous allez dire quelques phrases d'introduction avant l'arrivée de Duardo. Toi.

Il montrait du doigt une candidate d'origine chinoise. Elle était menue, timide. En une semaine, Mia n'avait jamais entendu le son de sa voix.

— Toi.

Le choix de Stuart s'était ensuite arrêté sur Hayden, le Néo-Zélandais de dix-sept ans qui avait tapé dans l'œil de pas mal de filles

et de mecs à bord.

— Toi.

Au tour de Sam, l'Américain, un trentenaire au visage sympa.

— Et toi.

Le doigt de Stuart était tombé sur Sixt. Mia la plaignit : ce n'était pas son genre de jouer les speakerines.

— Vous allez dire les phrases d'intro qui sont marquées sur le prompteur. Tu t'appelles comment ?

Il mit son micro devant la bouche de la Chinoise, il en sortit un très fragile :

— Qiao.

— C'est toi qui vas donner le nombre de spectateurs connectés. Il sera affiché en direct. Regarde. Sur ce retour.

Stuart s'agenouillait en même temps à l'avant-scène. Mia en conclut qu'il faisait ça pour indiquer un écran caché par la rampe.

— Tu as vu ?

Qiao fit oui de la tête. Stuart donna ses consignes aux autres. Puis il recula de quelques pas. Parmi la trentaine de candidats qui faisaient tapisserie sous les projecteurs à l'arrière, il y en avait pas mal qui discutaient. Stuart glapit :

— Silence.

Puis il fit un signe. La musique retentit dans les enceintes. Il pointa Hayden, qui articula avec assurance :

— Bonjour et bienvenue au C-Show !

Stuart désigna Sixt :

— Vous allez découvrir de grandes inventions et des êtres humains fantastiques.

Sam :

— Installez-vous confortablement.

En enfin Qiao :

— Vous êtes déjà huit cent soixante-quinze millions quatre cent quatre-vingt-deux mille à nous suivre.

Stuart fit un geste tranchant du bras :

— Stop ! C'est mou. Et toi, là...

— Qiao.

— Ouais, c'est pas huit cent soixante-quinze millions qu'il y a marqué mais neuf cent quarante-sept. Concentre-toi. On reprend.

Musique. Redémarrage de la routine. Hayden :

— Bonjour et bienvenue au C-Show !

Sixt :

— Vous allez découvrir de grandes inventions et des êtres humains fantastiques.

Sam :

— Installez-vous confortablement.

Qiao :

— Vous êtes neuf cent... sept cent quatre-vingt-un... millions.

Stuart leva le bras de nouveau :

— Stop ! Mais c'était mieux. Allez, on recommence !

Musique.

— Bonjour et bienvenue au C-Show !

— Vous allez découvrir de grandes inventions et des êtres humains fantastiques.

— Installez-vous confortablement.

— Vous êtes...

Qiao s'interrompt. Elle avait l'air d'avoir du mal à voir l'écran. Mia remarqua que Sixt s'était tournée vers elle et la regardait avec insistance.

On reprit une nouvelle fois, on arriva de nouveau à Qiao et de nouveau, elle ne parvint pas à lire le chiffre. On entendit des murmures d'impatience s'échapper du groupe des candidats à l'arrière-plan. Stuart s'avança vers Qiao tout en lançant pour les autres :

— On fait une pause.

Les rangs se rompirent. Mais Sixt ne bougea pas. Elle consulta son portable. Puis leva la tête brusquement. Elle chercha quelque chose dans la salle. Elle aperçut Mia. Elle s'élança vers elle.

Elles étaient dans l'ascenseur. En route pour le pont 13. Mia avait voulu protester : non, elle ne pouvait pas l'accompagner en pleine répétition générale, les consignes étaient claires. Mais Sixt lui avait dit :

— J'ai peut-être trouvé qui se cache derrière tout ça. J'ai juste besoin que tu viennes avec moi. Pour une vérification. Après, tout sera peut-être résolu.

Alors, naturellement, Mia n'avait pu résister. Sixt attendait une réponse, Mia avait oublié la question. Sixt reprécisa :

— J'ai regardé sur l'appli du bateau. Les photos prises lors du

dîner du commandant, le premier soir. J'ai vu Qiao. Avec des lunettes. Tu comprends ? Elle n'en portait pas sur scène et elle voyait mal les chiffres.

Le couloir. Sixt accélérerait. Mia protestait :

— Je ne connais même pas le numéro.

— Tu vas le trouver en un instant. Je te redonne le nom : Xiang.

Qiao Xiang.

Mia s'arrêta pour consulter la liste des cabines sur son portable. Elle trouva la ligne :

— 13-19.

Sixt regarda la porte à côté d'elle, en passa deux autres.

— C'est là.

Sixt attendit qu'elle lui ouvre. Mia avait sa carte en main. Elle hésitait.

— Je préférerais avoir une autorisation. C'est très embêtant. Tu n'as pas vraiment de preuve.

— C'est justement ce qu'on cherche.

Mia tergiversait encore. Sixt lui prit la carte d'un geste vif.

— Je prends sur moi. Tu diras que tu t'es battue.

Elle entra dans la cabine. Sous les yeux de Mia, elle fouilla les lieux calmement. Elle ouvrit une trousse de toilette. Un tiroir. Se coucha sous le lit pour regarder. Puis elle aperçut un sac à dos dans un coin. Elle le prit, fit glisser la fermeture Éclair, fouilla à l'intérieur.

— Voilà.

Sixt montra à Mia un étui à lunettes. Elle en sortit une monture amochée. Les deux verres étaient en place, mais celui de gauche était brisé. Il y manquait un morceau. Sixt prit le fragment qu'elle avait exhibé toute la matinée et le compara à la partie manquante. Il correspondait parfaitement.

Une heure plus tard, Qiao était arrêtée avec Paige et Francisco, ses deux coéquipiers. Mia avait mis au courant Giorgia, sa coordinatrice, qui en avait informé Duardo, lequel avait pris la décision de les faire interroger par la Mise à Jour. Les trois suspects avaient été conduits dans trois salles de réunion séparées, ce qui était une façon classique de repérer les mensonges et contradictions. Qiao, dans la salle numéro 1, répondrait aux questions de Léandre, Sixt à celles de Paige en salle 2, Francisco à celles de Robin dans la troisième. La Mise à

Jour avait exigé qu'aucun membre de loK ne soit présent, une complicité parmi les employés était possible. Mia avait su gagner visiblement leur confiance puisqu'elle fut la seule autorisée à regarder les retours des trois caméras de surveillance. À vrai dire, ils auraient voulu se passer d'elle aussi. Mais ils pouvaient avoir à sortir en cours d'entretien et il leur faudrait alors quelqu'un pour leur ouvrir.

Mia s'installa dans une petite pièce. On lui avait donné une tablette sur laquelle trois fenêtres diffusaient ce qui se déroulait dans les trois salles. D'un geste du doigt, elle pouvait activer le son de l'une ou l'autre. Elle repensa à ce que Robin venait de dire :

— Si c'est eux et si on réussit à les faire avouer, on gagne The C demain, sûr et certain.

Mia était aussi de cet avis. Quelque chose avait bougé en salle 1. Elle mit le son.

— Présentez-vous.

La voix de Léandre, hors caméra. Dans les trois cas, l'image était braquée sur le seul suspect, assis derrière une table. La luminosité, tombée d'un plafonnier, était terne. Le ciel était orageux en ce début de soirée. Qiao semblait perdue avec son regard de myope, ses cheveux longs, ses pommettes rondes. Elle commença à parler en chinois d'une voix faible. Léandre l'interrompt :

— English, please.

La jeune femme obéit. Mia l'entendit répondre qu'elle s'appelait Xiang Qiao, qu'elle avait vingt-deux ans, de nationalité chinoise, elle habitait Shenzhen et sa profession était de réparer les téléphones mobiles. Mia sentit qu'elle ne dirait rien d'intéressant tout de suite, elle bascula sur le son de la salle 2. Niveau apparence, Paige n'avait rien à voir avec sa complice. Elle avait les cheveux courts teints en rose, des piercings un peu partout sur le visage, un débardeur flashy. Elle faisait jouer nerveusement ses doigts sur le bois de la table en débitant :

— Paige Lewis. Vingt-quatre ans. J'habite à Londres. Je gagne ma vie en livrant des repas. Mais je consacre mon temps libre aux ordinateurs.

Mia passa sur la salle 3 pour entendre ce que disait Francisco. C'était un homme un peu plus âgé. Il avait les cheveux noirs, bouclés et les portait mi-longs. Son visage était couvert par une barbe épaisse. Il était habillé sobrement, en pull chemise et il avait l'air plus maître

de lui que les deux autres.

— Francisco Golin. J'habite au Chili et je suis programmeur. Je travaille à la sécurité informatique d'une centrale électrique dans la banlieue de Santiago.

Mia revint au son de la salle 1. Elle entendit Léandre demander :

— Pourquoi vous êtes-vous introduite dans les serveurs ?

Qiao n'osait pas lever les yeux vers son interlocuteur. Elle ne répondait pas. Léandre la raisonna d'une voix ferme mais bienveillante :

— Écoutez, plus vous nous en dites, mieux ce sera pour vous.

Qiao hésita encore, puis se lança :

— Je suis entrée dans les serveurs du bateau parce qu'on voulait arrêter notre application. La supprimer. Pour l'empêcher de nuire. On a entendu parler du Brésilien. On n'imaginait pas ce qui s'est passé. C'est l'application elle-même qui s'est mise à juger et à faire du mal.

L'œil de Mia fut attiré par les gestes que faisait Paige en parlant, salle 2. Elle sélectionna le son :

— On s'est rencontrés il y a trois ans. Enfin, rencontrés, façon de parler. Quand on s'est retrouvés à Madère dimanche, c'était la première fois qu'on se voyait IRL.

Est-ce que Mia avait bien entendu ? Oui, ça devait être ça : IRL, soit « In real life », le terme utilisé sur les réseaux pour désigner les interactions en dur.

— On était tous les trois de gros joueurs de Last, vous connaissez ? C'est un battle royal très populaire. Je crois qu'on y jouait au moins cinq heures par jour à l'époque. On était dans les meilleurs scores mondiaux. On a commencé par s'envoyer des petits signes, on a chatté. Et on a fini par former une équipe sur un autre jeu de tir en ligne qui se joue en coopération et qui s'appelle Hurt. On a commencé à s'écrire tous les jours, à propos de tout et de rien. Progressivement, on est passés à des conversations vidéo. Bref, on est devenus amis.

En salle 3, Francisco racontait :

— Il y a deux ans, on était en train de jouer pendant que le C-Show était diffusé. On s'est rendu compte qu'on était tous fans de cette compétition. Après, on a continué à évoquer le sujet. On imaginait des projets qui pouvaient gagner, comme ça, pour s'amuser. Jusqu'au jour où Paige a parlé d'un truc, en plaisantant.

Mia choisit la salle 2, pour entendre Paige raconter sa version des faits :

— C'était vraiment qu'un point de départ. On a mis plus d'un an à affiner notre concept. Notre idée, c'était d'utiliser les algorithmes dans des domaines qui paraissent incompatibles avec les intelligences artificielles.

Salle 3, Francisco expliquait :

— On pense souvent que les jugements de valeur relèvent de l'affect. Mais cela revient à dire que ce qui est le plus important pour nous, c'est-à-dire ce que nous estimons bon ou mauvais, bien ou mal, est le produit de réactions émotionnelles, c'est-à-dire bornées et fautives. C'est un problème.

Mia entendit l'interrogateur attitré de Francisco, Robin, réagir :

— Je suis complètement d'accord. Je travaille là-dessus moi aussi. J'appelle ça réparer la subjectivité. Je dis toujours : on a des technologies qui fonctionnent, mais ce qu'on n'a pas élucidé, c'est l'humanité.

Paige détaillait :

— Francisco est le vrai informaticien de la bande. Moi, je code, mais je n'ai pas son niveau. Qiao, elle, est experte en matériel. Si votre mobile se fait rouler dessus par un camion, en deux minutes, elle vous le rend en état de marche.

Francisco :

— On s'est demandé : dans quel domaine on est le moins enclin à suivre le jugement des machines ?

Paige :

— L'art. Les films. Tout ce qui relève du fameux : « Des goûts et des couleurs, on ne discute pas. » C'est une formule particulièrement conne quand on pense qu'on est entrés dans le monde des données depuis longtemps. On a tous les chiffres. Toutes les infos. On sait très bien ce qui marche et ce qui ne marche pas. Il suffit d'être sérieux dans l'exploitation des datas. Tout le truc, c'est de ne pas introduire d'éléments qui n'ont rien à faire là et de ne rien oublier non plus. Sinon le raisonnement global est contaminé avec ce qu'on appelle des

biais dans le domaine de l'intelligence artificielle.

Francisco :

— On en a tiré un double algorithme, qui analyse d'une part les informations qu'il recueille ; d'autre part qui les modélise pour créer un outil de prospective, de mesure si vous préférez. Le but de l'application c'est de servir aux professionnels. L'utilisation est simple. Vous avez un texte ou une image. Vous le confiez à notre interface, que nous avons baptisée I.H.T.H. Notre programme l'analyse. Et il vous donne un score étayé par une base de données beaucoup plus complète que la plus complète des éruditions humaines. L'ensemble est fondé sur le deep learning. C'est le même principe que pour les applications qui savent traduire toutes les langues sur les mobiles. Si on avait dû leur apprendre chaque mot de chaque langue, on n'aurait pas obtenu de résultat, du moins pas de façon si rapide. Ce que les programmeurs ont fait, c'est créer les outils pour que la machine apprenne par elle-même. On a doté notre application I.H.T.H du même type d'outils. Et on l'a connectée en permanence avec tous les sites qui concernent la production artistique pour qu'elle puisse toujours se confronter avec de nouveaux contenus, afin d'affiner la formule qui la gouverne, c'est-à-dire son algorithme.

Paige :

— Mais on est tombés sur un os. Le principe d'I.H.T.H, c'est de prendre le succès comme critère, or, le succès tient parfois à des éléments non directement artistiques. Par exemple la présence d'un acteur populaire au casting. On a alors eu une idée : intégrer la nOte eVal dans les données prises en compte par le programme. Ce qui nous a donné encore une autre idée : traduire les conclusions d'I.H.T.H dans le même langage. Au départ, on avait mis au point un barème de un à mille. On s'est finalement dit qu'on serait mieux compris si on employait la symbolique universelle des trois couleurs qui est déjà partout. On n'est jamais trop simple.

En salle 1, Qiao parlait beaucoup moins. Quand Mia revenait à elle, elle l'entendait surtout chercher ses mots. À un moment, quand même, elle dit :

— Nous avons mis du temps à tout régler. L'application a été tout

juste prête pour la date limite. I.H.T.H a été ensuite installée sur les serveurs de loK. Pour vérifier qu'elle fonctionnait.

Paige développait :

— Notre erreur, c'est d'avoir laissé le deep learning activé. Ce qui s'est passé ensuite est incroyable mais vrai : le programme a décidé de basculer par lui-même de l'appréciation d'œuvres à l'appréciation d'individus.

— Je veux bien.

C'était la voix de Sixt qui venait de réagir. Elle poursuivit :

— Mais comment expliquez-vous que votre application ait eu accès aux actions les plus intimes des gens pour y appliquer son algorithme ?

Paige ne fut pas désarçonnée :

— Je crois qu'une fois enregistrée par loK, I.H.T.H a pris l'application de l'*Excelsior* comme une base de données à exploiter. J'imagine que cette application a accès, d'une façon ou d'une autre, à tout ce que nous faisons sur nos portables. Après, notre programme a fait ce qu'il est conçu pour faire : analyser les datas et livrer ses conclusions dans le langage que nous lui avons appris : celui de la nOte eVal.

Francisco :

— Nous ne savions pas que la nOte était présente comme ça, partout, sur l'*Excelsior*. Nous n'avons pas voulu ce qui s'est passé. Les autres éliminés, les bagarres.

En salle 2, Sixt demandait hors caméra :

— Une chose que je ne comprends pas : puisque vous n'avez rien fait pour en arriver là, comment avez-vous su que c'était votre application qui était impliquée ?

Paige répondit sur le ton de l'évidence :

— Nous recevons des rapports d'activité.

— Et vous n'êtes pas intervenus à distance ?

En salle 3, Francisco répondit à une question équivalente posée par Robin :

— J'ai essayé, mais comme ça peut se produire avec un

programme qui commence à s'autodéterminer, I.H.T.H s'était protégée. Pour remédier à la situation, il fallait donc la supprimer du système de loK. Purement et simplement.

En salle 1, Qiao racontait :

— Je suis allée dans les serveurs. Je voulais effacer l'application à la source. Dans l'infrastructure physique. Je connais les circuits. Je répare des appareils.

Francisco, salle 3 :

— Je travaille toute l'année sur des logiciels qui régulent l'activité d'une centrale électrique. Pour moi, ce n'était pas très compliqué d'interrompre quelques minutes la fourniture en électricité de l'*Excelsior*. Et ça semblait le seul moyen de contourner le dispositif de sécurité qui protège les serveurs.

Qiao :

— J'avais dix minutes pour agir. Je me suis perdue dans le noir. J'ai cassé mes lunettes. Je n'ai pas réussi.

Dans la salle 2, Paige tirait un premier bilan :

— Notre vraie faute est d'avoir voulu régler le problème sans qu'on sache qu'il venait de nous. The C, c'est la chance d'une vie. Nous ne voulions pas être disqualifiés. Vous devez comprendre, vous êtes candidats vous aussi.

Dans la salle 3, Robin répliquait aux aveux de Francisco :

— Que votre application mette des nOtes d'un coup aux gens, OK. Qu'elle vive un début de – comment vous avez dit ? – d'autodétermination, à la rigueur. Mais jamais de la vie elle n'a les moyens de changer la nOte eVal des gens en une fraction de seconde.

Un silence. Francisco semblait sincèrement perplexe.

— Nous ne savons pas nous-mêmes comment ça s'explique. Pour le fait que les équipes et leur projet se soient trouvés rouges en même temps, je pense que I.H.T.H les a pris comme un tout à cause...

Robin le coupa :

— Je ne vous parle pas de ça. Ça, c'est un détail. Le souci, c'est : comment votre programme peut changer une évaluation en un clin d'œil quand il faut normalement de nombreuses voix pour faire

évoluer une moyenne ? Croyez-moi, c'est moi qui ai conçu le logiciel d'eVal. Il est impossible de le pirater.

— Mon hypothèse est que la machine a commencé à créer ses propres pages eVal fictives en masse et à les faire voter pour imposer son jugement.

Robin se tut. Mia ne pouvait pas le voir. Elle ignorait donc s'il était convaincu. Il demanda en tout cas :

— Et les messages religieux, Job machin tout ça, c'est vous, pour vous couvrir ?

— Non... J'ose à peine vous le dire... Écoutez, j'avoue que j'ai un peu peur. Je crois qu'I.H.T.H a dépassé sa nature. Jusqu'à devenir libre. Jusqu'à concevoir sa propre religion. Je pense que nous sommes en face du phénomène prédit par tant de grands esprits. La singularité. Nous avons donné naissance à une intelligence supérieure.

On vint dire à Mia qu'elle pouvait sortir. Elle croisa les trois suspects qu'elle venait d'écouter longuement. Des polos jaunes les escortaient. Ils allaient probablement être mis sous surveillance et dès qu'on arriverait, ils seraient livrés à la police de Floride.

Un peu plus loin, elle rejoignit la Mise à Jour. Sixt remarquait :

— Il reste quand même des choses inexpliquées.

Léandre acquiesçait :

— Y a de bons gros trous dans leur histoire.

Robin ajouta :

— Impossible qu'une machine ait pu baiser mon système.

Thibault déboula de nulle part. Son caméraman filmait derrière lui. Tout excité, il leur lança :

— Je veux vos réactions à chaud ! Qu'est-ce que vous avez à nous dire ?

Mia trouva ça franchement déplacé. Les autres se regardèrent. Puis Sixt fouilla dans ses poches. Elle en tira son morceau de verre et le montra à la caméra en disant :

— La vérité est aussi fragile que ça.

SAMEDI 7 JUILLET



Sur toutes les faces de l'*Excelsior*, les hublots virèrent du noir au gris. Les nuages s'étaient massés, la houle était désormais difficile à ignorer et ils avançaient contre des rafales de plus en plus puissantes. C'était le grand jour, cependant. Les dix ans de The C. Et la météo maussade semblait à chacun plus joyeuse que le grand soleil qui avait accompagné l'épidémie de rouges.

Les candidats n'avaient plus l'épée de la disqualification au-dessus de la tête, les autres n'avaient plus à trembler pour leur place de cadre, de femme de ménage, de mécano. Les consciences s'étaient épuisées à se surveiller. Les colères s'étaient libérées par cette superstition banale qui nous porte à croire que les mauvaises choses sont liées aux personnes qu'on n'aime pas. La vie à bord s'était rétrécie jusqu'à un huis clos insupportable.

Mais tout ça était derrière la route que creusait le paquebot sur des flots de plus en plus démontés. Les coupables avaient été pris. Plus important encore, on avait décidé qu'on ne tiendrait aucun compte des nOtes tombées pendant cette période. Tous les salariés seraient réintégrés. D'ailleurs, il y avait encore des victimes de l'algorithme, malgré le fait qu'on ait supprimé I.H.T.H des serveurs de loK. Le programme avait apparemment réussi à coloniser le système. Mais c'était égal, puisqu'on ne croyait plus dans son avis et puisque l'*Excelsior* allait rester à Fort Lauderdale deux semaines pour passer un examen complet et pouvoir repartir sans être soumis aux décrets d'une machine qui se prenait pour l'œil de la conscience.

10 heures du matin. Assis dans la passerelle de l'*Excelsior*, face à tous les écrans qui surveillaient l'océan, le commodore John Larrimer savait que tous les regards pesaient sur lui. Une dizaine de ses hommes attendaient qu'il prenne connaissance du rapport alarmant

qu'ils venaient de recevoir. Il n'était pas difficile d'en faire la synthèse : la situation allait se dégrader très rapidement. Il devenait de plus en plus probable qu'ils soient en mer pour l'arrivée de l'ouragan Gustav.

Derrière le crâne du marin se jouait le sort des quatre mille êtres humains du bord. Soit ils détournaient leur route vers l'Amérique du Sud pour éviter la catastrophe, avec le risque de s'offrir à la tempête si la trajectoire des vents déviait du parcours prévu ; soit ils gardaient leur cap, en sachant que la moindre minute perdue les condamnerait à essuyer le grain. En d'autres termes : il serait impossible de freiner pour permettre une meilleure stabilité du bâtiment, alors même que le C-Show avait lieu ce soir et qu'il n'avait pas pour but de montrer des terriens envoyés aux quatre coins d'un théâtre. Quoi qu'il décide, le risque était grand de prendre Gustav en pleine face dans une zone semée d'écueils. Plus que jamais, l'équipage devait être vigilant. Et donc serein et confiant. Ça commençait par lui. Il ne devait trahir aucun signe de fièvre.

Ce fut donc avec un détachement parfait, comme un homme qui satisfait au besoin ordinaire de se dégourdir les jambes, que le commodore se leva et alla jeter un œil aux vagues qui bouillonnaient sous leurs pieds. John Larrimer se souvenait de ce que lui avait dit le premier officier sous lequel il avait servi. Toujours regarder la mer avant de prendre une décision. Les instruments et les écrans, c'est bien, mais il faut aussi sentir. Faire jouer son instinct de marin. Les lames grises s'épaississaient d'écume et dessinaient des paysages torturés. Certes, un voilier de plaisance aurait passé un sale moment. Mais il en fallait beaucoup plus pour déstabiliser *l'Excelsior*.

La tempête devait toucher la Floride dimanche à 5 h 30. S'ils continuaient à ce rythme, ils atteindraient Fort Lauderdale à 5 heures. Ça n'aurait pas été une marge suffisante en temps ordinaire. Mais il décida qu'on n'était pas en temps ordinaire. Il ferait prévenir les gens du show que ça allait secouer.

Le commodore John Larrimer se tourna vers ses hommes et leur dit calmement :

— On maintient le cap.

En lançant un dernier coup d'œil à l'océan, il se formula cette pensée optimiste : les éléments ne respectent pas les horaires.

12 h 30. Le polo blanc demanda un instant. Il avait une lourde responsabilité : réaliser la photo officielle. Il scruta l'écran témoin de son appareil. Hors de question qu'il y ait le moindre flou, le moindre regard perdu. Cela faisait dix minutes que les candidats et Duardo prenaient la pose. Ils étaient rassemblés sous la verrière de la piscine intérieure olympique. Autour du bassin, on avait disposé des tables et des buffets. Le photographe savait que les trente-trois candidats qui entouraient le fondateur de loK garderaient toute leur vie le cliché qu'il était en train de prendre. Il resterait, quoi qu'il arrive, la preuve de leur réussite.

Sur l'image capturée par le boîtier, des hommes et des femmes du monde entier, dans leur plus beau costume, essayaient de donner à leur attitude une dimension d'éternité. Mais ce n'était pas encore ça. Le photographe prit une mine navrée :

— Désolé, on va en faire encore une autre. N'oubliez pas de sourire.

14 heures. Helen avait laissé ses deux coéquipiers, Sam et Autumn, profiter de la grande piscine. C'était une tradition d'y plonger, paraît-il, après le déjeuner avec Duardo. Mais elle avait préféré retourner dans sa cabine. Elle avait préféré vivre ces heures d'attente en pleine conscience. À quarante ans, elle savait que ces moments sont fragiles. Le point où tout peut changer. L'avenir s'engager sur une voie ou sur une autre.

Helen pensa : ce serait aussi bien d'avoir fait sa valise avant. C'était une façon de se souvenir qu'au pire elle retrouverait sa vie normale, qui était déjà beaucoup. Puis elle aimait la forme d'activité que constituaient le ménage, le rangement, tous les efforts de fourmi pour palper son abri contre l'indifférente immensité du monde. Elle alla chercher ses vêtements, les plia. Fit des piles sur le lit. Commença à les répartir dans la profondeur de son bagage.

En ajustant un pull, sa main rencontra quelque chose. Un papier. Elle découvrit une enveloppe avec « maman » écrit dessus, au feutre pastel. Helen reconnut l'écriture de Zachary, son petit dernier. Une bouffée d'émotion et de tendresse. Elle posa une main sur le dessin qui représentait leur maison de Whittier, à en juger du moins par la couleur de la balançoire qui était la même que celle de leur jardin. Elle, « maman », était au premier plan, reconnaissable à son

stéthoscope de médecin. Elle sentit la feuille. Son petit gars. Helen fit un baiser de la paume au papier, comme elle en faisait toujours un à Zach avant de fermer la porte sur son sommeil. Victoire ou défaite, elle pourrait rejoindre l'amour de son petit garçon. Elle avait de la chance.

15 heures. Un message. Giorgia regarda son mobile. C'était encore le service communication qui lui donnait le nom d'un journaliste. Peut-être le deux centième accrédité pour la conférence de presse qui devait se tenir le lendemain à Fort Lauderdale. Un communiqué avait d'ores et déjà fait passer le message au monde entier : un sabotage avait eu lieu envers les candidats de The C et, après enquête de la Mise à Jour et aveux des responsables, la direction demandait à l'ensemble des spectateurs de l'événement de ne pas tenir compte des nOtes eVal des participants cette année. On le répéterait toute la soirée et des messages à ce sujet seraient affichés à l'écran.

Le communiqué promettait aussi que les faits seraient racontés pendant le show. La soirée des dix ans n'avait pas besoin de ça pour susciter la curiosité, alors forcément, maintenant, c'était l'hystérie. Y compris chez les détracteurs de loK qui espéraient leur chute pour pas plus tard que ce soir. Pour résumer, le monde avait les regards tournés vers eux. Et c'était Giorgia qui devait gérer l'impatience.

16 heures. Moussa regarda le torse qui paraissait dans le miroir. La buée le fit momentanément disparaître, il l'effaça d'un revers de main. Il posa le doigt sur la longue cicatrice sur son sternum. Ses frères et lui avaient eu une mauvaise enfance. Ils maniaient la machette. Ils rançonnaient les gens. Ils étaient ce qu'on appelait des microbes, des enfants laissés à eux-mêmes qui se débrouillaient par la violence et le racket. Ils avaient croisé la route de religieux catholiques qui les avaient recueillis et éduqués. Aujourd'hui, ils avaient inventé un outil numérique qui remplaçait l'argent dans certaines situations transactionnelles. Ils allaient peut-être offrir à l'Afrique sa première victoire à The C. Moussa était fier.

Il pouvait lire sous la pulpe de son index l'horreur qui avait voulu les broyer. Il lui répondait par cette salle de bains luxueuse derrière lui, son costume sur le cintre avec la ligne colorée de la cravate. On leur avait donné ça. Ils en avaient fait ça. Il entendait déjà les

encouragements, devant les écrans, en Côte d'Ivoire.

17 heures. Les employés de la sécurité interne étaient devant leurs écrans. Ils regardaient les ponts se remplir d'hommes et de femmes en polo jaune. Ils étaient exceptionnellement nombreux. C'était l'heure qu'on avait choisie pour libérer tous les personnels confinés dans leurs cabines après leur rouge. Tout le monde devait pouvoir rejoindre le loK Theater pour assister au C-Show. On s'y prenait à l'avance pour laisser aux « relâchés » quelques heures de liberté. Autant qu'on puisse en juger à partir des caméras de surveillance, tout se passait bien.

18 heures. Duardo réveilla sa tablette d'un geste de la main. Toujours pas de citation de Job. Il fit quelques pas dans le loft silencieux. Le sol bascula brusquement. Il faillit tomber. L'environnement s'était fait menaçant. Mais des démons bien pires se tenaient à l'affût. Ils rodaient depuis cinq ans. Il les éloignerait cette fois encore.

Il relut le rapport de Kim. Ils avaient laissé Robin Batz croire que son cryptage fonctionnait, mais ils avaient pu suivre les actes et les pensées de la Mise à Jour pas à pas. Ils avaient remonté une piste dont Duardo croyait avoir effacé les dernières traces. Il avait demandé à Kim de supprimer du web ce PDF de journal étudiant et le PV de la police estonienne. Posséder des serveurs comme ceux de l'*Excelsior* donnait des privilèges. Comme supprimer totalement de la mémoire et de la réalité l'existence de deux personnes. D'après Kim, tout était rentré dans l'ordre. Duardo détourna son attention de la tablette.

Les messages du Y auraient dû être tombés depuis un moment. Il n'y avait plus que le doute. Que l'absence. Depuis jeudi, il vivait une révélation. Quelque chose de plus grand que lui, de plus grand qu'eux tous venait prendre la relève. La torture d'être soi-même allait prendre fin. Ce jeu si douloureux, perdu d'avance, avant la mort. Se mettre dans les bras du Père. Mais le message ne tombait pas. Et le silence de Dieu avait probablement une explication si laide et dérisoire. Le mensonge d'une Chinoise, d'une Britannique et d'un Chilien qui étaient désormais privés de tout instrument de communication. Et ne pouvaient donc plus lui faire croire à un monde meilleur.

19 heures. Le portable émettait des bips et des glops de jeu vidéo.

Lounis fit pivoter la pièce, qui rejoignit un bloc d'autres pièces, pour faire une ligne, qui s'effaça. Un soupir. Depuis quatre jours qu'il était enfermé dans sa cabine, Lounis avait pulvérisé son meilleur score à peu près deux fois par jour. De temps en temps, il sortait respirer sur le balcon. Et il s'arrêtait aussi pour manger.

Libanais, né dans ce Moyen-Orient qui révère dans son passé une géologie de l'injustice, Lounis avait l'habitude de faire le dos rond. Mais il devait avouer que là, il avait eu plus de mal. Le coup était venu pile au moment où il s'était cru autorisé à l'espoir. Il posa son mobile et sourit. Tout ça était fini. Il était à nouveau possible que tout change. Il sursauta quand une voix féminine appela par les haut-parleurs. Les candidats étaient attendus en coulisses. On les avait prévenus qu'on les réunirait deux heures avant l'antenne pour les équiper de micros, les maquiller, les coiffer. Lounis se leva. Il avait hâte que son polo blanc vienne le chercher, il était excité comme un gosse.

20 heures. Le régisseur vit des miettes de gaffer qui s'étaient détachées sous les pieds des candidats. Il s'agenouillait pour les ramasser quand le navire fit un bond. De petits cris. Derrière le rideau fermé, le loK Theater se remplissait. La voix du commodore retentit dans les enceintes. On traversait des zones difficiles mais il ne fallait pas s'inquiéter. Tu parles.

Ce qui inquiétait surtout le régisseur, c'est comment on allait se débrouiller pour le show. À son avis, il fallait activer le plan B, qui consistait à tout faire assis. Stuart allait râler mais ses petites mises en scène étaient moins importantes que la sécurité. Bon, quoi qu'il en soit, il fallait arrimer les meubles sur le plateau, particulièrement les écrans de retour. Pendant qu'il appelait du renfort dans son talkie, son regard tomba sur un des moniteurs. Il affichait le nombre de spectateurs déjà connectés, une heure avant le début. Le régisseur eut une petite suée. Ils allaient pulvériser leur record.

20 h 30. Sur le bracelet, les chiffres indiquaient son pouls. On lui avait fait une piqûre. Grâce aux soins de l'hôpital du bord, Rafael Nunes avait repris assez de force pour participer au C-Show. Il en avait fait un combat intérieur de chaque seconde. Poussé par un infirmier dans un fauteuil roulant, il avait la joie d'être accompagné

par ses deux filles. Il était en paix avec tout ce qui pourrait se passer désormais.

Le fauteuil traçait péniblement sa route dans la foule des polos massés devant le théâtre. Une porte dérobée. On le glissa dans les coulisses. Quand ils le virent, les visages des candidats s'éclairèrent. Ils se mirent à l'applaudir. Rafael put prendre place parmi ceux qui attendaient d'entrer dans la lumière. Onze équipes, trente-trois candidats qui pouvaient tous espérer encore gagner. Rafael se sentit parmi des frères. Comme lui éprouvés et reconnaissants de cette autorisation temporaire d'éternité.

20 h 59. « Attention cinq. » Thibault fit défiler tous les angles de caméra à sa disposition. Il connaissait son métier. Il allait raconter des courages, faire vibrer des intelligences, défendre des amours. « Quatre. » Il allait montrer leurs visages. « Trois. » Leur monde entier dans un regard, une larme qui coule au coin de l'œil. « Deux. » Il arma un sourire sur ses lèvres. « Un. » Il mit son micro d'ordre bien devant sa bouche. « Zéro. » « Top générique. » Une musique triomphale retentit. Et Thibault lâcha dans les oreilles de ses équipes avec une voix de gourmandise : « Showtime. »

— Bonjour et bienvenue au C-Show !

— Vous allez découvrir de grandes inventions et des êtres humains fantastiques !

— Installez-vous confortablement.

Stuart avait changé de casting. Finalement, c'était la jeune femme des Japonais, la jeune fille des Néo-Zélandais et un des frères ivoiriens qui avaient dit le mot de bienvenue. Toutes les couleurs du monde : très bien. Stuart n'avait à déplorer qu'un léger accroc sur le « Installez-vous ». Si on pensait que la plupart des gens étaient surtout concentrés sur les sous-titres générés automatiquement dans leur langue, ce n'était pas très grave. Il se joignit au public pour applaudir à tout rompre.

Mon Dieu, que d'angoisse. Parce qu'il n'aurait jamais accepté que sa petite présentation passe à la trappe. Typhon, tornade ou tsunami, c'était non. Heureusement, le bateau s'était calmé. Il avait pu argumenter : laissez-moi au moins garder le début. Le régisseur avait fait son psychorigide mais Giorgia avait soutenu Stuart : on partait

comme prévu et, si la tempête se remettait à les embêter, on annulerait la suite.

Mais attends, t'as entendu le tonnerre d'applaudissements pour l'arrivée du patron ? Tiens, combien y avait de spectateurs ? Dis donc. Hallucinant.

Duardo était droit, beau, strict dans son costume sur mesure. Une chemise blanche, une cravate noire suggéraient le smoking sans tomber dans la caricature. À côté de lui, l'ouragan était déjà passé dans le brushing blond de Giorgia. Elle avait tendance à se pencher et à se cramponner à son micro. Le trac. Facile à comprendre. The C était le sujet le plus débattu sur les réseaux sociaux depuis ce matin, de très, très loin.

— Je suis ravie que vous soyez tous là !

Certes, son timbre tremblotait quand elle forçait le ton, mais elle s'en sortait bien quand même.

— Vous allez faire la connaissance de nos candidats. Enfin ! Leur histoire, leurs rêves, mais aussi leur idée, vous allez tout savoir. On reviendra aussi sur les éditions précédentes. Parce que, vous savez quoi ? Ce soir, c'est encore plus la fête que d'habitude. The C a dix ans !

Clameurs.

— À 23 h 30 précises, ce sera la fin des votes, à minuit précise, on donnera le nom du gagnant de cette édition ! Je vous rappelle la règle. Vous pouvez voter sur les réseaux et messageries de loK aux adresses qui s'affichent en bas de votre écran. Les équipes seront ensuite classées selon vos suffrages. Et ce sera enfin Duaro qui choisira son préféré parmi les trois que vous aurez fait parvenir en tête ! Votre avis est donc crucial. Alors n'oubliez pas : votez pour celui qui changera vraiment la donne !

Approbations bruyantes du public.

— Un petit rappel à ce sujet : désolée pour eVal, nous sommes fans comme tout le monde de cette formidable application, mais nous vous demandons de ne pas tenir compte des nOtes des candidats ou de qui que ce soit d'ailleurs sur l'*Excelsior* en ce moment. Elles vont être, comme on dit maintenant, mises à jour. Rendez-vous tout à l'heure pour les explications.

Exclamations dans le public.

— Mais laissez-moi d'abord vous dire que nous sommes très fiers

des personnes que nous allons vous présenter ce soir. On a vraiment d'excellents candidats cette année, Duardo, comme tous les ans, j'ai envie de dire...

— Bonsoir Giorgia et bonsoir à tous. Vous avez raison. Ils ont été choisis parmi des milliers de dossiers venus du monde entier et, s'ils sont là, c'est parce que ce sont tout simplement les meilleurs.

Une heure de show. Les avertissements sur les nOtes eVal et l'annonce du récit à venir avaient été répétés déjà trois fois. Les concurrents vietnamiens de sYn et indiens de sIZe avaient défendu les uns et les autres leurs solutions pour la planète : un compteur qui permettait d'anticiper la consommation d'une ville au watt près et de faciliter le recours à des alternatives énergétiques ; une application qui calculait les déchets consommés chaque jour et fixait un programme de modération à ses utilisateurs. Mais la conversation sur les réseaux sociaux restait concentrée sur le drame qu'on imaginait avoir eu lieu à bord et sur cette histoire de nOtes.

L'attention se tourna un peu plus vers la scène du loK Theater quand les deux jeunes hommes et la jeune femme de l'équipe japonaise se présentèrent. Ils défendaient s.o.p.h.I.A, un jeu vidéo qui suivait le pitch suivant : « Moine tibétain, épicurien, antispéciste... Toute conviction a ses bonheurs et ses pièges. Créez votre avatar et choisissez votre philosophie. Devenez le champion de l'orthodoxie ou vautre vous dans le faites-ce-que-je-dis-pas-ce-que-je-fais. Du berceau à la tombe. Dans le travail et l'intimité. s.o.p.h.I.A, le simulateur de vie qui vous aidera à mieux vivre la vôtre. »

L'idée ne venait ni de Sabura, ni de Natsume, ni d'Ichiro. Ils n'étaient que les disciples de l'inventeur du jeu, monsieur Kagamata, mort d'un cancer à cinquante-cinq ans, après la première phase de sa conception. Les trois jeunes gens s'inclinèrent quand le défunt apparut sur le grand écran. C'est avec émotion qu'ils virent succéder à l'image de leur cher Sensei celle de sa femme, qui était en direct de Tokyo.

— Mon mari était la lumière de ma vie. Je sais que beaucoup de gens vont être émus de penser à lui ce soir. Il aura éduqué et grandi tant d'entre vous. Il aurait été fier que vous finissiez son œuvre. Je vous remercie de continuer à le faire vivre. Vous montrez que la force d'un homme dépasse son corps. Nous avons des devoirs envers l'esprit de ceux que nous aimons.

La voix de la femme s'ébrécha. Elle se domina :

— Du fond du cœur : merci.

Natsume, Sabura et Ichiro s'inclinèrent au plus bas.

Presque deux heures de show. L'application libanaise lAw permettait d'avoir accès à l'ensemble des lois du monde et à des conseils juridiques géolocalisés. Les Ivoiriens défendaient un programme qui calculait des cours d'échange et permettait de les adapter à toutes les situations en lieu et place de l'argent. Enfin, le cabinet d'architecture norvégien PlAcE avait conçu un logiciel qui permettait de standardiser et d'automatiser la construction de la maison la plus écologique du monde en fonction du terrain et des ressources. Cette dernière proposition eut les faveurs des réseaux. Les personnalités de la belle Silje, d'Eirik le costaud et d'Amalie la rigoureuse avaient également tapé dans l'œil du public. Pendant quelques minutes, les Norvégiens avaient volé la vedette aux « On attend » et autres « Quand est-ce que ça vient ? », quand ce n'était pas « Putain de suspense de merde, je suis sûr qu'on nous dira rien ».

Ils réussirent même à mettre la salle en transe quand, après quelques minutes d'entretien avec Duardo, l'équipe s'apprêtait à retourner en coulisses. Eirik reprit alors le micro et y bafouilla la chose suivante :

— Je voudrais juste dire à Silje... Tu sais, je t'aime. Je t'aime depuis la première fois que tu m'as dragué dans une soirée arrosée au lycée. Depuis qu'on est partis au ski. Depuis que j'ai cru qu'il me faudrait d'autres expériences. Je me suis trompé, c'est toi que j'aime. On rit, on s'engueule, tu me manques. Tu es la plus belle femme au monde. Je voulais que tout le monde le sache.

Soupir chez les midinettes. Puis hurlements d'approbation unanimes. Silje, émue, lui lâcha un petit baiser devant les caméras.

Deux heures et demie de show. Les messages d'impatience avaient repris sur les réseaux, mais les qualités humaines et technologiques des derniers candidats y étaient également saluées. Les Espagnoles d'IK furent très commentées, tant pour leur profil sympathique que pour leur idée de Karma en temps réel. L'application des Brésiliens, Obrigado, qui indiquait aux voyageurs les attitudes appropriées selon les règles de politesse de l'endroit visité, ne passionna pas. En

revanche, le courage de ce père qui se battait jusqu'au bout pour ses filles et qui paraissait dans son fauteuil, taillé en pièces par le cancer, fit pleurer dans le monde entier. Un message de l'ex-femme de Rafael disant à quel point elle était fière de lui et de ses filles fut le post le plus échangé de la soirée.

Enfin, il y eut les adolescents néo-zélandais de wHat qui firent virer l'ambiance à l'euphorie. Sympas, stylés, les deux filles et le garçon de dix-sept ans firent un carton. Ils avaient eu leur idée leur en jouant au pendu. Il s'agissait de rompre ce qu'ils appelaient la « chaîne d'apprentissage linéaire ». En gros, le programme cherchait dans un énoncé erroné la lacune qui expliquait la faute et proposait l'information manquante à l'utilisateur. C'était une approche intéressante. Mais, comme le fit remarquer Duaro, la pratique était encore un peu en retard sur la théorie. Le programme en l'état connaissait des ratés. Ces réserves faites, le gourou de loK leur réserva une surprise.

— Allô ? Allô, bonjour, je suis Duncan Smith, directeur des études à l'Université de Wellington. J'ai la joie d'annoncer à mes trois compatriotes que nous avons décidé de leur offrir leurs frais de scolarité pour l'ensemble de leurs études ! Et ce n'est pas tout : nous mettons à leur disposition des crédits et une équipe de recherche pour mener à bien leur formidable projet !

Une exaltation unanime salua ce *bonus ex machina*. Duaro se laissa embrasser par les trois jeunes gens pour ce qui fut l'image de la soirée.

Puis wHat quitta la scène. Giorgia prit le micro. Et elle appela enfin à les rejoindre l'équipe de la Mise à Jour.

— La vérité est aussi fragile que ça.

Sur le grand écran, Sixt tenait son bout de verre. Les lumières se rallumèrent. Tonnerres d'applaudissements. Dans le loK Theater, des spectateurs se mirent debout. Et pourtant, Sixt n'était pas fière.

La résolution qu'ils présentaient avait beaucoup trop de failles. Cette intelligence artificielle si géniale qu'elle avait créé sa propre justice. Des serveurs attaqués soi-disant pour arrêter le programme, alors qu'elle avait eu la preuve que l'attaque ne passait que par les mobiles. Tout ça n'avait qu'un mérite : faire des trois suspects arrêtés des coupables très innocents.

Ils étaient encore en train de leur mentir, c'était évident. Et Sixt craignait que ce soit pour cacher quelque chose de plus grave.

C'est pourquoi depuis ce matin, elle remettait tout en question dans son esprit. À commencer par la façon dont ces suspects étaient arrivés jusqu'à eux. Cette histoire de morceau trouvé par terre était quand même bizarrement enfantine et si on y réfléchissait...

— Et vous, Sixtine ?

Duardo lui parlait. Elle dut s'arracher à ses cogitations. Elle n'avait entendu que le dernier mot et elle hasarda :

— Je préfère Sixt.

— Comme vous voulez. Sixt, pensez-vous qu'il faut légiférer et que les intelligences artificielles sont devenues trop dangereuses ?

— Légiférer, peut-être pas...

— Pourtant : concevoir une morale, l'exécuter sans recours, c'est sans précédent. Est-ce que nous allons vers la tyrannie des robots ?

Non, elle ne pouvait pas rentrer dans ce débat stupide.

— Je ne suis pas certaine que nous attaquions le sujet avec le bon angle.

— Que voulez-vous dire ?

Tant pis. Puisque Duardo insistait, elle allait réfléchir à haute voix.

— Eh bien, je pense que les gens chez eux seront d'accord pour douter du témoignage des trois suspects. L'histoire du Dieu spontané est difficile à avaler. Celle de couper le courant pour supprimer un programme sur des circuits imprimés est carrément baroque.

Duardo fronçait les sourcils. Le show se réduisit à un débat entre le gourou et la jeune philosophe :

— C'est étrange. Vous remettez en cause votre propre enquête ? Vous pensez que nous ne tenons pas les bons coupables ?

— Pour ça, si. Je pense qu'ils sont coupables. Mais quelque chose ne va pas. Regardez, si on examine de plus près...

— Pas de trop près, Sixt, s'il vous plaît. Beaucoup de monde nous regarde et les gens n'ont pas envie de se perdre dans les détails.

— Voilà. C'est ça. Il y a trop de détails. Trop de fils qui partent dans des directions différentes. L'application qui juge, la coupure de courant, Dieu... Quand quelque chose est vrai, on en perçoit facilement l'unité. Là, c'est comme si on voulait nous égarer.

— Ou c'est la complexité du réel qui veut ça. Vous savez, il n'y a que dans les romans que tous les ressorts aboutissent à quelques

phrases limpides qui expliquent tout.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Je parle de la logique qu'ils emploient eux-mêmes pour raconter l'histoire. Regardez, leur algorithme...

— Pouvez-vous réexpliquer ce qu'est un algorithme, pour nos spectateurs ?

— C'est une opération appliquée systématiquement à des choses. La table des multiplications est un algorithme. Dans le monde informatique, l'algorithme permet d'automatiser le traitement de données selon une formule programmée. Ce sont les algorithmes et leur puissance de calcul qui permettent la communication à la vitesse de la lumière et l'automatisation du monde.

— Bien, je ne sais pas si vous aurez tous compris chez vous...

— Peu importe. Je ne veux dire qu'une seule chose : l'algorithme auquel nous avons eu affaire classait nos actions en deux colonnes : bien ou mal. Or son calibrage était épouvantablement sévère. La faute la plus vénielle, le plus petit mouvement d'humeur valait condamnation. Dans ces conditions, comment comprendre qu'une partie du bateau seulement ait été touchée et pas tout le monde ?

— Ça, c'est le mystère des élus et des réprouvés.

Sixt laissa passer un ange. Puis reprit :

— Selon moi, si l'algorithme avait été appliqué à tout le bateau, tout le bateau serait rouge. Donc il n'a pas été appliqué à tout le bateau. Il faut comprendre pourquoi.

— La réponse est peut-être dans le libre décret de Dieu, ce qu'on appelle la grâce ?

Giorgia faisait des signes. L'heure tournait.

— Pardonnez-moi. Quelque chose m'est venu en voyant les candidats se succéder ce soir. Je me suis redemandé... Vous allez comprendre. Léandre, ton portable s'il te plaît.

Léandre fut surpris, mais il chercha dans sa poche. Duardo s'agaça :

— Bon, nous devons annoncer les résultats à minuit et nous sommes malheureusement obligés d'interrompre cette discussion passionnante...

Des protestations dans le public. Sixt avait l'air de savoir ce qu'elle faisait.

— Un instant... Oui. Voilà. Eurêka.

Elle baissa la voix pour s'adresser à Giorgia :

— Comment je projette sur l'écran ?

Giorgia s'agenouilla près d'elle pour l'aider. Un choc venu d'une vague quelque part, tout près. Giorgia perdit l'équilibre. La tempête reprenait au-dehors. À l'intérieur, la curiosité était si forte que des spectateurs s'étaient levés et s'étaient approchés de la scène.

— Regardez. Je suis sur l'historique de Léandre. Dimanche. 18 h 07. Vous voyez ces icônes ? Notifications de mise en relation eVal. Là, regardez. Léandre a croisé Francisco, puis il a croisé Irene, qui a été la première touchée après la Mise à Jour. Tenez, ensuite, Léandre a commandé de l'alcool sur l'application à 18 h 16 alors que, je remonte, il avait souscrit à Faire Sans à 14 h 22. Voilà. Regardez l'ordre dans lequel les rouges sont tombés. Nous n'avons pas le temps de vérifier, mais je suis certaine qu'Irene a noté un membre de l'équipe siZe, qui a été touchée ensuite. En d'autres termes, je pense que le bashing a suivi une logique virale. Infection-contamination. La chaîne a relié tous ceux qui se sont nOtés sur eVal en partant de Francisco, Léandre et Irene. Après, c'est simple : ceux qui ont rejoint la chaîne ont été jugés par l'algorithme, ceux qui ne l'ont pas été n'ont pas été jugés par l'algorithme. Et c'est ce qui explique que les uns soient passés rouge et les autres non. La chaîne s'est étoffée jusqu'à toucher toutes les catégories du bord, en suivant sans doute un schéma mathématique exponentiel de type Fibonacci.

— Vous nous perdez, Sixt.

— Je résume : l'algorithme est dans le virus, de même que le logiciel espion qui lui fournit ses données. Partant de là...

Sixt se tut. Duardo en profita :

— Allez, les votes sont clos depuis un moment déjà. Il est enfin temps...

— Oui. C'est ça. J'en suis certaine. Il n'y a pas de piratage d'eVal.

Robin intervint :

— Piratage de toute façon impossible, qu'on se le dise.

Sixt poursuivit sur sa lancée :

— Quand l'algorithme met un rouge à quelqu'un, ce n'est pas lui qui interagit ensuite avec la page eVal. C'est l'ensemble de la chaîne qui met un rouge à la personne visée, sous l'impulsion de l'algorithme. Pas besoin de hackers ni de fermes à clics. Juste de pages eVal touchées par le même virus qui votent sur commande. Le nombre de

gens infectés est assez important pour faire basculer dans une autre couleur instantanément. Tout ça explique pourquoi on a pris ces votes pour des évaluations banales chez eVal. Pourquoi les systèmes du bord n'ont rien détecté.

— Allez, Sixt, ne m'obligez pas à couper votre micro...

— Je suppose que Francisco avait déjà constitué une chaîne assez fournie quand il est monté à bord. Depuis, ce nombre n'a fait que grandir. Non. Il y a un problème... Quand quelqu'un vote sur notre page eVal, on a des notifications. Si ça s'était passé comme je viens de dire, on aurait donc dû recevoir chacun des centaines, voire des milliers d'avis de votes.

Une main levée au bord de la scène. C'était le jeune acnéique du restaurant et des serveurs.

— C'est technique mais l'application du bateau autorise les mises en relation eVal mais bloque les notifications de votes.

Duardo intervint :

— On ne sait pas quand on vote sur nous, à bord. C'est une question de sécurité. À bord d'un bateau, il est trop facile de deviner qui vient de vous évaluer. Et ça peut créer des incidents.

La joie inonda les yeux bleus de Sixt. Son beau visage de marquise à cheveux blonds s'illumina. Ce fut avec l'accent du soulagement qu'elle soupira :

— Alors, tout s'explique.

Duardo avait le menton dans son micro-cravate :

— Tant pis. Lancez un sujet. N'importe quoi. Et tout de suite après, on donne le résultat. On a un problème de délai avec la météo.

DIMANCHE 8 JUILLET



Minuit. Un compte à rebours sur arpèges anxiogènes. Toutes les équipes étaient revenues sur la scène. Le plateau était plongé dans la pénombre. Et Sixt se répétait : les serveurs. Son scénario n'expliquait pas pourquoi ils étaient entrés dans les serveurs. Ils avaient quand même piraté la centrale et coupé le courant pour y parvenir. Dans quel but ?

Zéro. Un silence d'attente.

— And the winner is...

Duardo fit tomber le résultat sur l'assistance. Cuivres qui éclatent, explosion de lumières. Les Espagnoles sanglotèrent sous la violence de leur chance. Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, elles s'étreignirent. Le monde avait changé brutalement de texture pour elles. IK avait remporté The C. Et c'était l'histoire de trois soi-disant ratées qui se découvrent aimées par tout un monde.

Elles eurent du mal à articuler le moindre mot. Elles voulurent parler de leurs familles, dire que c'était pour elles. Sur le grand écran, on projeta des images de leur vie. Micro en main, Irene se tourna vers elles. Mais son expression se figea. Sixt, qui continuait à ruminer, leva les yeux. Une à une, à l'écran, les photos disparurent. À leur place s'imposa un message d'erreur : « Ressource not found ».

Sixt réfléchit. Le ton montait autour. Un coup brusque de roulis fit tomber quelqu'un sur elle. Elle s'écarta. Elle restait concentrée. Sur l'écran les messages d'erreur avaient été remplacés par un texte écrit en blanc sur noir : « *Est-ce que tu ne peux pas supporter mes péchés, pardonner mes fautes ? Je serai bientôt mort, couché dans la poussière. Quand tu me chercheras, je n'existerai plus.* » En signature, comme un poignard, le Y. Plus inattendu, trois portraits s'affichèrent en dessous. Une belle femme brune, un homme asiatique, un blond. Ils portaient les couleurs de loK.

Les yeux de Sixt se perdirent un instant. Puis elle regarda son mobile. Le même message s'était imposé sur l'appareil, elle le balaya d'un geste. Elle alla dans ses fichiers. Quelques vérifications. Tout s'expliquait vraiment cette fois. Elle fondit sur Duardo.

— Venez !

Juste avant qu'elle ne l'atteigne, un homme avait jailli de nulle part et l'avait emporté avec lui. Sixt se tourna vers Robin et Léandre. Elle leur fit signe de la suivre. *In extremis*, elle parvint à se glisser derrière le polo bleu ciel baraqué qui tournait déjà le bout du couloir au pas de charge. Elle parvint à la hauteur de Duardo et lui lança :

— Écoutez-moi, c'est très important...

Il ne la regarda même pas. Il était sombre. Absent. Elle l'obligea à s'arrêter :

— J'ai compris ce qu'ils sont allés faire dans les serveurs.

L'homme au polo la poussa violemment :

— Vous arrêtez ça tout de suite. L'ouragan arrive sur nous. Le commodore doit voir monsieur Garcia de toute urgence.

Léandre et Robin aidèrent Sixt à se relever. L'*Excelsior* fut aspiré dans un creux, ils furent tous projetés à l'autre bout du couloir. Le marin commenta :

— Il faut rejoindre la passerelle de commandement. Maintenant !

Les rapports parlaient la même langue, les instruments de mesure disaient la même chose : le cataclysme venait sur eux à toute vitesse. Logiquement, ils auraient dû être hors de danger pendant plusieurs heures encore. C'est du moins ce qu'avaient prédit les machines censées savoir. En plus de trente ans de mer, John Larrimer n'avait jamais dû affronter une chose pareille. Cette météo avait des accents bibliques. Une apocalypse aux premières loges.

Dans son esprit, tout clignotait en rouge. Rester lucide. Durant les cinq heures de navigation qu'il leur restait jusqu'aux côtes de Floride, ils allaient franchir des crevasses liquides qui pouvaient faire beaucoup de dégâts à bord. Une nuit de lutte commençait.

— Commodore.

Essoufflé et éraflé à la tempe, le second qu'il avait envoyé chercher Duardo était devant lui. Larrimer eut vite fait d'expliquer la situation au fondateur de loK et d'obtenir son accord. Il put alors se pencher sur le micro et faire cette annonce à l'*Excelsior* :

— À tous les passagers, à tous les passagers, état d'alerte maximale. Je répète : état d'alerte maximale. Les mesures de sécurité ordinaires à bord sont levées. Toutes les portes sont déverrouillées et les lecteurs de carte suspendus pour faciliter la circulation des personnes. Je fais également fermer toutes les voies d'eau potentielles et les issues vers l'air libre. L'ensemble du navire est appelé à rejoindre ses quartiers, à enfiler ses gilets de sauvetage et à trouver une position de sécurité. Soyez tous très prudents. Votre équipage est mobilisé.

Larrimer se recula. Il vit que les dernières prévisions étaient tombées : mer énorme, creux potentiels supérieurs à trente mètres, rafales à cent vingt nœuds. Ses yeux et ceux de Duardo se croisèrent. Ils partagèrent un silence de connivence. Le fardeau des patrons. Puis Duardo se retira et s'engagea dans une course. Sixt lui emboîta le pas :

— Écoutez-moi ! Tout ce que nous avons vécu jusqu'à ce soir n'était qu'une mise en place. Ils se sont introduits dans les serveurs pour y charger un programme. De sorte qu'il se fonde dans le système. Qu'il reste indétectable.

Le gourou de la technologie continuait à marcher. Il quittait l'aile de commandement, enfilait un autre couloir.

— Ce programme s'est déclenché à minuit, juste après que vous avez donné le résultat. C'est lui qui a effacé les photos des Espagnoles sous nos yeux. Il supprime les données de ceux qui sont passés rouge. J'ai regardé. Moi non plus, je n'ai plus rien. Je suis cliente de loK. Écoutez-moi. L'algorithme ne se contente pas de ruiner les réputations, il tue la mémoire.

Duardo traçait sa route. S'il écoutait, aucun signe ne l'indiquait. Sixt ne s'avouait pas vaincue :

— Il faut intervenir. Maintenant. Vous avez pour client la majorité du monde. Si nous n'agissons pas vite, les données de la majorité du monde vont être détruites.

Les frères Batz étaient revenus à leur hauteur.

— Vous vous demandez comment la majorité du monde peut être concernée ? Je vous ai dit que le virus se répand via la nOte eVal. Or, je me suis souvenue. Votre collaborateur Kim nous en avait parlé. loK a donné un vert pendant le C-Show à tous les gens qui ont voté pour un candidat. En remerciement. Écoutez. Par ce biais, le virus s'est

propagé à toute la planète. Regardez.

Elle lui montra son mobile pour confirmer ses dires.

— La page eVal de loK est passée rouge. Elle est contaminée. Et elle a contaminé les pages de dizaines, peut-être de centaines de millions de personnes ! À partir de ce foyer, le virus va encore s'étendre. Tout ce que vous avez stocké pendant des années va être supprimé. Les souvenirs, les achats, les secrets d'État. Tout. Je sais que vous avez des centres de sauvegardes. Mais si les serveurs du bateau communiquent avec eux, eux aussi seront infectés, eux aussi détruiront leur contenu aux ordres de l'algorithme. Tout sera perdu et vous ne pourrez plus rien y faire. Je crois me souvenir que la sauvegarde a lieu tous les jours à 1 heure du matin. Si elle a lieu, tout sera perdu. Nous devons éteindre les serveurs. Tout de suite.

Duardo s'arrêta. Près de lui, de l'autre côté d'une porte en verre, les vagues chassaient en meute. Il se tourna calmement vers Sixt :

— Vous ne comprenez pas.

Son visage grimaça de tristesse. Robin posa une main sur son épaule :

— Vieux frère.

Duardo n'y prêta pas attention. Il poursuivit :

— C'est moi qu'ils veulent tuer. Tout ce qu'ils font c'est pour me détruire et détruire ce que j'ai construit. The C, loK. C'est une vengeance. Pour trois vies que j'ai prises. Trois de mes anciens employés. Les photos à la fin, ce sont eux. Une histoire de harcèlement sexuel que je n'ai pas su gérer. La femme s'est suicidée. L'homme accusé s'est aussi jeté à la mer le soir même. Nous avons couvert l'affaire, fait croire à un accident. J'ai voulu m'assurer qu'un drame pareil ne pourrait plus se produire. J'ai conçu un système qui permettait aux faibles de mettre les forts hors d'état de nuire à bord, grâce à leur nOte. J'ai renvoyé le directeur de la sécurité de l'époque. Il est mort deux ans plus tard. Il paraît qu'il s'est mis à boire. Il s'appelait Lewis. La Britannique, parmi les suspects, s'appelle Lewis aussi. C'est un nom très commun. Je n'avais pas fait le rapprochement.

À mesure qu'il parlait, une menace s'épaississait. Une nuit se précisait.

— Cela fait cinq ans que je porte cette faute. Les morts. L'effacement des traces. Le mensonge. Je suis coupable. J'ai commencé à prier. J'ai même pensé qu'on m'avait pris ma femme pour

me punir. Quand ces messages sont apparus, j'ai espéré. Moi je n'ai pas été capable d'une assez grande justice. J'ai cru que Dieu répondait à mon appel et m'apportait enfin le châtement, ou le pardon. Mais non. Leur Y n'est pas le point où se séparent le bien et le mal. Seulement un droit, un autre droit en face. La guerre comme toujours. Pas de repos. Pas de vérité.

Robin voulut intervenir :

— Tu ne peux pas les laisser gagner. Toi et moi, on sait se battre et si tu veux...

Les yeux de Duardo décrochèrent. Il tira son mobile de sa poche. Il esquaissa un pâle sourire.

— Regarde.

Sur l'écran, une notification de vert eVal. Robin fut surpris :

— Je croyais qu'à bord...

— Impossible, en principe.

Duardo sembla comme ivre d'un coup. Il s'approcha, murmura quelque chose à l'oreille de Robin. Puis la porte s'ouvrit. La tempête les gifla une seconde. Duardo n'était plus là. Il avait été enlevé par les flots.

Un message retentit par les enceintes :

— Fermeture des issues.

Un volet en métal noir descendit pour masquer la porte. Robin restait figé. Sixt s'approcha :

— On peut encore sauver son œuvre. Viens.

Elle l'entraîna avec elle. Léandre les rejoignit :

— Tu comptes faire quoi ? On ne va pas stopper les serveurs tout seuls. On doit trouver le mec, là, Kim.

— Tu as entendu le commandant. Tout le monde a rejoint ses quartiers.

Sixt avait pris un embranchement entre deux corridors et ouvert une porte qui donnait sur l'allée des restaurants. Tout était fermé. Au bout du champ de vision, des groupes couraient. Une maman avec son bébé dans les bras. La voix de Larrimer jaillit dans le bateau :

— Nous allons entrer dans la zone de perturbation maximale. Accrochez-vous.

Les frères Batz et Sixt traversèrent le Lobby désert. Des papiers traînaient. Les ascenseurs s'étaient figés à mi-parcours. La toile d'araignée de la fresque avait pris des allures menaçantes. Sixt fit

signe aux deux autres de la suivre. Elle ouvrit une porte et déboucha dans une cage d'escalier. Elle avait à peine posé le pied sur les degrés qu'un coup de mer lui fit dévaler un étage. Une douleur aiguë à la hanche. Se relever.

Chaque seconde signifiait la destruction de milliards d'octets. Elle-même préférait ne pas penser à ce « Dossier vide » sur son compte loK. Tout son travail. Tous ses secrets. Tous ses trésors. Un choc. Voile noir. Un acouphène lui vrilla le crâne. Des mains la relevèrent. Léandre et Robin la regardaient. Le bateau se coucha sur le flanc. Ils furent lancés contre un mur puis jetés sur la rampe en métal. Sixt se fit fusiller les côtes. Mais Sixt repartit encore. Ils mirent de longues minutes à gagner le deuxième sous-sol.

Enfin, ils débouchèrent sur les tourniquets de sécurité qui avaient été désactivés comme toute la sécurité du navire. Les trois de la Mise à Jour se glissèrent dans un des boyaux puis furent dans la grotte où les machines dormaient, les circuits ronronnaient, les diodes palpitaient. Un coup de toboggan. Sixt dut mettre le genou à terre. Plus que quelques pas avant d'atteindre le terminal. Ils devaient empêcher la sauvegarde quotidienne d'avoir lieu pour que loK puisse récupérer les données supprimées dans ses infrastructures secondaires saines. Si elle se déclenchait, le virus se répandrait et les contenus seraient définitivement perdus. L'opération était programmée pour 1 heure du matin. Il était 0 h 55.

Enfin, Sixt réussit à ramper jusqu'à la salle de commandes. Le mur d'écrans était comme toujours la seule source de lumière. Sixt se hissa sur la chaise face à la console. Elle commença à s'immerger dans les arcanes du système. C'était l'heure de montrer qu'elle était toujours une pirate informatique de premier plan.

— Vite.

Robin était arrivé dans son dos. Il était lui-même expert en programmation. Il s'étonna :

— Il n'y avait pas de mot de passe ?

— J'ai bien connu Kim.

Léandre fut le dernier à se traîner à l'intérieur.

— Regarde.

Un chiffre défilait sur le bord d'un écran.

— Deux minutes avant la sauvegarde.

Des bibliothèques entières volatilisées. Des souvenirs, des familles

rayées de la carte.

— Tu devrais aller dans la dure-mère.

Léandre avait toujours trouvé ce terme étrange et il ne voyait vraiment pas ce qu'il venait faire là. Il laissa la conversation se dérouler entre Robin et Sixt sans rien comprendre. La seule chose qu'il savait, c'est qu'ils avaient l'air de galérer et que le compteur indiquait une minute trente. Ils disaient des :

— Non, si on coupe là, ça passera quand même...

— Par partition des fichiers...

Et d'autres trucs dans le genre.

— Une minute.

— Ça marche pas.

Sixt s'exclama :

— Je sais ! J'aurais dû y penser plus tôt. On va faire comme eux.
On va couper le courant.

Pour le coup, même Léandre tendit l'oreille.

— Attends, tu penses au reste du bateau ? Qu'est-ce qui va se passer si on coupe les instruments de navigation en plein ouragan ?

— Non, je ne parle pas de tout couper. Juste les serveurs.

Léandre remarqua :

— Trente secondes.

— Je sais comment m'y prendre. Kim l'a fait devant moi. Attends.
C'était comme ça. Puis ça.

— Quinze secondes.

Des cliquetis de clavier. Puis un hurlement fit trembler la carlingue de l'*Excelsior*. Leurs cœurs, leurs foies, la moindre fibre de leur corps fut aspirée. Le bateau chuta d'une vingtaine de mètres puis se redressa brutalement. Léandre avait été envoyé au plafond. Quand il rouvrit les yeux, des balles traçantes criblaient son cerveau et sa colonne vertébrale avait été passée au rouleau compresseur. Dans son brouillard, il entendit très loin :

— Je suis dans le circuit interne... Ça y est, notre secteur...
J'appuie sur off.

L'écran marquait 0 : 04. Puis l'océan s'ouvrit en deux pour leur jeter son pied à la gueule. La coque hurla de douleur et l'instant d'après, Léandre tentait d'absorber un nouveau choc à lui faire tomber la mâchoire. Il porta la main à son front. Il saignait. Quand il rouvrit les yeux, il crut avoir perdu la vue. Mais il comprit quand il entendit :

— Bravo, Sixt.

Elle avait réussi. Les datas de la planète étaient sauvées. Mais eux, du coup, ils étaient dans le noir. Enfermés dans un cercueil qu'on s'amusait à éjecter, toutes les trente secondes, d'un grand coup de canon.

— Vous savez quoi ? je suis dégoûté qu'on n'ait pas gagné The C.

C'était tombé de la bouche de Robin, sans crier gare. Ils étaient encore dans le noir, bastonnés par la tempête. Après qu'ils eurent valdingué plusieurs fois, Sixt avait suggéré qu'ils se glissent sous la console. L'espace confiné contenait leurs corps et ils pouvaient s'accrocher aux barres de soutien de la menuiserie.

Un appel d'air. La coque émit un grand gémissement sinistre.

— Tu es avec nous ?

Léandre se sentait de plus en plus faible. Hypoglycémie probable. Une sensation de froid. Sixt perçut son malaise et se dit que ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était le débat.

— On récapitule ?

Avant de présenter leurs conclusions au jury qui devait décider s'il fallait oui ou non mettre une nOte à jour, ils avaient pris l'habitude de se raconter toute l'histoire. Pour voir à quel point leur scénario était fluide. Ce fut Robin qui se lança :

— Trois employés de loK voient leurs vies ruinées après une affaire de harcèlement sexuel à bord de l'*Excelsior*. Deux se suicident, le dernier devient alcoolique, ce qui finit par le tuer à son tour.

Sixt prit la suite :

— loK efface leurs traces pour préserver sa réputation de cette croisière libertaire idéale.

— Trois personnes, une Chinoise, une Anglaise et un Chilien, probablement de leur famille, tiennent Duardo pour responsable de ce qui s'est passé.

Robin fit un aparté :

— Ce serait bien de vérifier si on peut trouver un lien direct.

Sixt acquiesça :

— On fera ça.

— Il faudrait aussi comprendre comment ils sont rentrés en relation.

— Dès qu'on sera sortis d'ici, on ira leur poser quelques questions.

Continue.

— Ils établissent un plan : être sélectionnés pour The C et, une fois à bord, attaquer Duardo de manière à lui retirer le goût de vivre.

— Tu penses que le suicide de Duardo était prémédité ?

Court silence de Robin. Puis :

— Je m'interroge sur ce vert donné à la dernière minute.

— Ils sont enfermés sans portable. Ils se seraient enfuis ?

— Larrimer venait de lever les mesures de sécurité.

— Admettons. Ensuite ?

— Ils ne lui laissent aucune chance. Il est frappé sur trois fronts.

L'organisation du dixième anniversaire de The C est ébranlée. Les règles de sécurité établies pour éviter un nouveau drame posent des problèmes insolubles. Sa foi religieuse elle-même est exploitée avec le Y.

Sixt enchaîna :

— Ils ont préparé leur coup en mettant au point un virus qui contient un logiciel espion, un algorithme moral et une chaîne de votes capable de faire basculer une nOte instantanément. Ils planifient aussi le piratage de l'application de l'*Excelsior* pour diffuser leurs messages bibliques. Ainsi qu'une attaque contre le système électrique du bateau. À ce sujet, je pense que Francisco a pris son emploi dans une centrale en vue de cette opération.

— C'est possible. En tout cas, ils mettent au point une touche finale : un programme qui convertit les rouges en effaceurs de données pour les clients de loK, c'est-à-dire tout le monde, en gros.

— Je pense que Qiao, qui est experte en matériel informatique, conçoit une puce. À mon avis, elle s'est glissée sous cette console, pile à l'endroit où on se trouve, elle a dévissé l'unité centrale, elle a glissé sa puce, elle a refermé le tout. Un faux mouvement, elle casse ses lunettes. Elle les ramasse. En partant, elle sème un bout de verre qui tombe de la monture sans qu'elle s'en rende compte. Et voilà, je crois qu'on a tout. Léandre ? Ton sentiment ?

Il ne répondit pas. Robin réfléchit à voix haute :

— Je me demande pourquoi ils ont fait tout ce ramdam avant de frapper. C'est vrai, pourquoi se faire remarquer avant d'envoyer leur grand soir ? Ils ont couru des risques inutiles, non ?

Cette fois, ce fut Léandre qui répondit :

— Parce que ce sont des terroristes. L'idée, c'est que le message

passé. D'abord semer le trouble pour s'assurer que tout le monde écoute et après cogner en cinémascope.

Les deux autres lui laissèrent reprendre son souffle et il ajouta :

— C'est une attaque beaucoup trop complexe et planifiée pour être une simple vengeance privée.

Robin ne pouvait pas s'empêcher de contredire son frère :

— Si ce n'est pas une vengeance, pourquoi les photos à la fin, alors ?

— Je ne dis pas que ce n'est pas une vengeance. Mais ce n'est qu'un aspect des choses. Pour moi, c'est évident. Ils veulent surtout servir une cause.

Une secousse. Ils se cramponnèrent. Sixt était heureuse d'avoir réussi à réveiller Léandre, elle le relança :

— Quelle cause, à ton avis ?

— Des entreprises mettent la main sur nos informations personnelles, toutes les données qui nous concernent. Ce pouvoir, loK en abuse puisque loK se permet d'effacer ce qui ne l'arrange pas. Par exemple : les trois morts. Il a fallu qu'on tombe sur la photo d'un article d'étudiant pour trouver une preuve de leur existence. Je pense que l'idée était de détruire loK par rancune personnelle, tout en dénonçant son crime à une échelle plus large. De prouver qu'on a tort de lui confier nos données, puisqu'elles peuvent se volatiliser sous sa garde. Bien sûr, chemin faisant, ils ont réglé tous leurs comptes. Leur idée de robot qui juge les œuvres d'art mieux que les hommes est une provocation. De même, ils utilisent eVal pour dénoncer au passage cette société où on réduit une personne à une couleur qui, on est bien placés pour le savoir, ne reflète pas toujours la vérité.

— Tu crois que ces mecs sont une autre forme de Mise à Jour ?

Le ton de Robin était moqueur. Léandre lui répondit avec calme :

— Je pense que ce n'est pas un hasard s'ils ont commencé par nous.

— Ils ont commencé par toi, je te signale.

— Mais ils te visaient toi, Robin.

— Ben tiens.

— Au moins, ils visaient eVal. En nous faisant juger par un algorithme, ils ont voulu nous faire prendre conscience du système délirant auquel nous nous soumettons. Ce monde binaire, en Y. Gagner ou perdre. Échouer ou réussir. Bien ou mal. Un monde de

résultats sûrs et certains. L'idée est que nous cédon's tous nos rôles aux machines. Alors pourquoi pas celui que nous avons arraché à Dieu en mordant dans la pomme ? Celui de juge du bien et du mal ?

— Tu es toujours en train d'analyser leur prétexte idéologique ou tu nous présentes le programme politique de ton nouveau parti ?

Léandre ignora son frère :

— Le souci, ce n'est pas l'intelligence artificielle, c'est le mépris pour notre propre intelligence. Le souci, ce n'est pas qu'on demande aux machines les vérités dont elles sont capables, c'est que nous soyons convaincues qu'elles sont plus vraies que les nôtres. On est des hommes. On ne sait pas. Mais penser sans savoir, c'est justement notre aventure...

— Léandre, tu as dû te cogner la tête.

— Notre liberté est devenue un fardeau qui nous encombre. On n'aime plus le courage d'être humains.

Un silence. Sixt n'avait pas vu les choses sous cet angle mais elle souscrivait à la thèse de Léandre. Ça lui inspirait un peu d'empathie envers ceux qui avaient empoisonné leur semaine. Après tout, elle avait été activiste elle aussi.

Robin finit par lancer à Léandre :

— Dis donc, qu'est-ce que tu attends pour les rejoindre ?

— Ils ont vu quelque chose. Ils ont voulu combattre les injustices. Changer les choses. Je les comprends un peu en effet. Mais ils sont tombés dans le pire piège.

— La connerie ?

— Ils n'ont pas su avoir raison sans avoir de la haine.

— Je crois qu'on peut y aller.

Cela faisait un moment qu'ils ne s'étaient pas fait tabasser par la houle. Il y avait certes encore des embardées, mais rien de comparable à ce qu'ils avaient subi. Les jambes faibles, les yeux déchirés, les membres à bout, ils cheminèrent à la lumière de leur portable, laissèrent derrière eux la forêt éteinte, passèrent les tourniquets, montèrent les escaliers, ouvrirent enfin la porte vers le Lobby.

Il était un peu plus de 6 heures du matin. Des hommes et des femmes de toutes les nationalités erraient, incrédules, dans l'arche close qui avait franchi l'ouragan. Un grand bruit. Les volets se relevaient sur les portes, les verrières, les hublots. Par petits filets, un

soleil gris sans promesse vint à leur rencontre. On prit les sorties les plus proches vers les ponts extérieurs. Après cette nuit où les éléments leur avaient tendu un visage d'ennemi, chacun voulait l'air salé et le vent, les cris d'oiseaux du large, la bénédiction d'un jour qui se lève.

À la poupe, à la proue, sur tous les niveaux, les passagers avaient envahi les bastingages. Ils étaient silencieux. Ils goûtaient à la sensation d'être vivants parmi des choses vivantes. Il y avait celles qui n'en revenaient pas d'avoir gagné The C. Il y avait ceux qui cherchaient la force d'un autre rêve. Il y avait deux Norvégiens qui se tenaient la main. Une ligne sombre s'ébauchait là-bas, sans doute la terre.

Sur son mobile, Sixt avait déjà trouvé des liens de parenté entre Qiao Xiang et Li Zixuan, un des deux suicidés d'il y a cinq ans. Elle avait aussi reçu un message de Kim, qui lui demandait si tout allait bien. Elle décida de remettre sa réponse à plus tard.

Léandre aussi s'était laissé hypnotiser par son portable. Il venait de réaliser que le pare-feu qui leur interdisait de communiquer avec l'extérieur avait été levé. Il découvrait les mots que lui avait envoyés sa femme. Les photos qu'elle avait prises pour lui de son bébé.

— Désolée de vous déranger.

C'était Giorgia, la coordinatrice. Son polo avait perdu de sa blancheur.

— Je voulais juste vous dire. On a perdu la trace des trois suspects que vous avez arrêtés.

Ils mirent quelques secondes à encaisser le coup. Sixt remarqua :

— Ils sont forcément encore à bord.

— Nous pensons qu'ils ont mis fin à leurs jours pendant la tempête.

Les trois de la Mise à Jour se regardèrent. Léandre exprima leur opinion commune :

— Je serais vous, je fouillerais partout.

Giorgia éleva la voix pour dominer une sirène :

— Je venais juste vous prévenir. Je vous laisse.

Sur la mer, une flottille de bateaux venait les accueillir. Des mains s'agitaient. Des drapeaux palpaient. Bientôt, le monde apprendrait la disparition de Duardo.

Léandre revint à son écran et au sourire de sa petite Eugénie. Une main se posa sur son épaule. C'était son frère qui lui souriait.

Robin fit quelques pas en respirant l'horizon. Il pensait à son vieil ami et aux quelques mots qu'il lui avait chuchotés avant de disparaître.

— There is no such thing as a simple God.

L'auteur remercie tous ceux qui l'ont aidé à vous proposer ce roman.

À la préparation de manuscrit, Karine Louesdon ;

à la fabrication, Anaïs Pournin ;

à la correction, Hervé Delouche ;

au graphisme, Virginie Perrollaz ;

aux relations avec la presse, Marie-Claire Chalvet ;

aux relations avec les libraires, Claudine Soncini ;

au marketing, Laure-Hélène Delprat.

Il se souvient qu'Élisabeth Samama a soutenu l'aventure dès le départ.

Il adresse une reconnaissance particulière à Gwenaëlle Denoyers, son éditrice, qui ne lui a marchandé ni son exigence ni sa confiance.

Il envoie enfin une pensée amoureuse à Laëtitia, dompteuse de catastrophes.